U d'/of OTTAWA
39003000892108



L'AMOUREUSE HISTOIRE

D'AUGUSTE COMTE

ET DE

CLOTILDE DE VAUX

CHARLES DE ROUVRE

OCT 3 1972

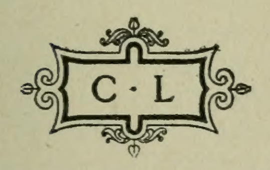
L'AMOUREUSE HISTOIRE

D'AUGUSTE COMTE

ET DE

CLOTILDE DE VAUX

Ouvrage couronné par l'Académie française
(PRIX MARCELLIN GUÉRIN.)



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays.

Copyright, 1920, by Calmann-Lévy.

B
2247
.R65
1920

L'AMOUREUSE HISTOIRE
D'AUGUSTE COMTE
ET DE
CLOTILDE DE VAUX

I

COURT PRÉAMBULE

Le temps viendra bientôt, si même il n'est venu, où, seuls, quelques érudits, curieux de suivre à travers les âges les fluctuations de la pensée humaine, rouvriront, pour en extraire le suc, les gros volumes qui constituent l'œuvre capitale d'Auguste Comte, la *Philosophie positive* et la *Politique positive.* Le gros public n'y connaît plus rien, à supposer qu'il y ait jamais connu quelque chose. Par contre, sa légende est née, qui ne s'attache qu'aux vrais grands hommes. Pour la raison qu'il a inscrit un nom de femme en tête de sa *Politique*, et que ce nom de femme est revenu sous sa plume, inlassablement, pendant dix ans, quelque chose de lui ne mourra pas, — quelque chose qui n'est ni son intelligence, ni sa philoso-

phie, ni sa religion, — mais qui vaut mieux, puisque c'est tout son cœur.

La figure symbolique que le sculpteur a mise près du Maître, dans le monument de la place de la Sorbonne, n'est point figure conventionnelle : l'artiste a voulu y représenter cette Clotilde de Vaux, morte à trente et un ans, à qui Auguste Comte, âgé lui-même de quarante-six ans, voua le culte le plus absolu, le plus profond, et, au dire de certains de ses disciples, le plus déplorable.

C'est de cette légende et de cet amour que je veux parler.

Je le veux faire, parce que je suis du même sang que Clotilde de Vaux, dont la mère était mon arrière-grand'mère. Et je le puis faire, mieux peut-être qu'aucun des autres petits-neveux de Clotilde, parce que le grand-père, près de qui j'ai été élevé, était son frère, que c'est lui qui ouvrit à Auguste Comte le cercle de notre famille, que c'est lui qui fut le plus fortement visé dans les attaques ultérieures du philosophe contre les parents de Clotilde, et parce qu'enfin il ne restait jamais très longtemps sans me faire quelques récits touchant cette année dramatique, au cours de laquelle, d'après lui, Auguste Comte, après avoir subjugué l'esprit de Clotilde, conduisit la jeune femme à la tombe, par des conseils médicaux mal entendus.

Quarante années après ces événements, mon grand-père en gardait encore une indicible amertume ; rien dans ses souvenirs n'en était atténué ;

c'est pour cela que j'ai pu en recueillir la très vive impression.

Si, toutefois, j'ai attendu plus de vingt ans après la mort du dernier témoin, pour apporter ma contribution à l'étude des amours d'Auguste Comte, et verser au dossier quelques pièces inédites de nos archives de famille, c'est que, — tout en gardant le plus profond respect à l'opinion personnelle de mon grand-père, — j'ai voulu faire passer cette opinion au crible d'une analyse que lui-même n'avait pu faire. Il ignorait certains détails de la vie d'Auguste Comte, il jugeait avec la passion des acteurs mêmes d'un événement, et l'on devient piètre juge en telle occurrence.

Je voudrais n'être ici qu'un annaliste sans parti pris, et montrer plutôt combien les meilleurs esprits, et les plus sincères, peuvent s'enfoncer réciproquement dans l'idée fausse, quand les choses du cœur, je dis les plus nobles, sont en jeu.

Mais, avant d'entrer proprement dans le récit de la vie de Clotilde de Vaux, et de ses relations avec Comte, et de son élévation, après sa mort, au rang le plus haut qu'une morte puisse atteindre, il importe de dire deux mots d'Auguste Comte lui-même, et de marquer le point où sa philosophie en était arrivée, quand il rencontra, en avril 1844, son « immaculée inspiratrice ».

Un biographe impartial, qui serait en même temps un ironiste, pourrait donner ce résumé de la carrière du philosophe :

Auguste Comte naquit à Montpellier, le 19 avril 1798 ; il fit les plus brillantes études, fut reçu, avec dispense d'âge, à l'École polytechnique, en fut exclu pour avoir monté une cabale contre certains maîtres, songea à passer en Amérique, préféra entrer dans la troupe saint-simonienne, où il tint bientôt l'un des principaux rôles ; — devint père, vers cette époque, sans en être d'ailleurs très sûr, d'une petite fille, née de mère inconnue et qui vécut peu ; — publia en 1822, sans nom d'auteur, et réédita en 1824, avec signature, un opuscule, qui est un chef-d'œuvre, où il proposait au monde savant la réorganisation de la société d'après les lois, par lui découvertes, de l'évolution de l'histoire ; — vécut maritalement avec une fille publique, qu'il épousa civilement en 1825 ; — ouvrit un cours, non moins public, de philosophie positive ; — devint fou, fut enfermé chez le célèbre Esquirol ; sortit de la maison de santé, fin 1826, si peu guéri qu'il épousa, religieusement cette fois, la fille publique épousée civilement deux ans plus tôt ; — redevint fou, se jeta dans la Seine, fut repêché ; — rouvrit son cours ; — devint répétiteur, puis examinateur d'admission à l'École polytechnique ; acheva son cours, gagna ainsi l'admiration des premiers penseurs de l'époque : Littré, Blainville, en France ; Stuart Mill, en Angleterre ; — se sépara amiablement de sa femme ; — s'éprit, à quarante-six ans, d'une jeune dame de dix-sept ans moins âgée que lui ; — la vit mourir sous ses yeux, en resta frappé

à jamais; — et de tout cela — de sa vie conjugale manquée, de son amour tardif si tôt brisé, de sa philosophie sociale muée en politique, — il fit une religion dont il trouva tout simple d'être le pape, où Dieu, c'est-à-dire l'Être, fut remplacé par le Grand Être, c'est-à-dire l'Humanité, et où Clotilde de Vaux, bien innocente, joua, après sa mort, le rôle de déesse et de Vierge-Mère, encore que, de son vivant, elle ne fût ni demeurée vierge, ni devenue mère...

Il n'y a pas, dans les lignes qui précèdent, un seul mot qui ne soit rigoureusement exact : ce n'est pourtant qu'un travestissement, car Auguste Comte ne fut ni un réformateur stupide, ni un barbon ridicule ; il reste un des plus profonds esprits sortis de la terre de France, une des âmes les plus tendres et les plus passionnées.

Et s'il a échoué dans son essai sociologique, cela ne tient pas à l'insuffisance de son génie, l'égal des meilleurs, — cela tient à l'illusion, où il s'est complu, que l'on peut faire une société, basée sur l'amour des hommes et le renoncement à la plupart des joies naturelles, après que d'autres, et de qui l'on se réclame, ont fait la terre si douce et le ciel si lointain...

Quant à sa philosophie, on en sait les grandes lignes : elle enseigne à prendre, si j'ose dire, par le bon bout, les différents problèmes d'ordre quelconque qui peuvent solliciter notre attention. Le bon bout, le bout positiviste, est celui qui repose

fermement sur la base d'une expérience antérieurement acquise, soit par évidence, soit par démonstration ; du phénomène déjà connu, on passe, — non plus par la méthode métaphysique, *a priori*, — mais par la méthode expérimentale, déductive ou inductive, à la dissection et à la compréhension du phénomène nouveau, et ainsi de suite. Descartes, déjà, avait proposé ce but : il ne manquait que la manière de l'atteindre sûrement, et, pourrait-on dire, à tout coup et pour tout ordre de problèmes. C'est ici qu'intervient la grande découverte de Comte : la loi des *trois états*.

La philosophie positive considère que toutes nos spéculations sont passées par trois états successifs, — le premier, théologique ou fictif, — le deuxième, métaphysique ou abstrait, — le troisième, positif ou scientifique. Sur ces bases, la philosophie positive édifie une hiérarchie nouvelle des sciences, classées entre elles par ordre de complication croissante, chacune étant d'ailleurs passée par les trois états successifs : théologique, métaphysique et positif. Le stade positif éliminant de toute science l'inconnaissable, on est ainsi conduit à éliminer Dieu de l'étude de la science sociale.

La loi des trois états fut annoncée au monde, par Auguste Comte, dans l'opuscule de 1822, dont j'ai déjà parlé, et qui constitua, en 1824, le troisième fascicule du *Catéchisme des Industriels*, de Saint-Simon.

Cet opuscule n'est pas le premier qu'il ait

publié, mais il demeure son écrit fondamental. Jamais sa pensée ne fut plus nette, son style plus précis. Il prend corps à corps la société, dans son passé et dans son présent, il la voit dans ses phases successives et, suivant son expression, il convie solennellement les savants de l'univers à « élever la politique au rang des sciences d'observation ».

Puisque sa loi des trois états est applicable, pense-t-il, à la sociologie comme aux sciences inférieures, et puisque l'état théologique de la société a pris fin avec l'éclosion du protestantisme, puisque l'état métaphysique, dont la Révolution a marqué l'apogée, est forcément à son déclin, — l'heure est donc venue de « réorganiser la société », en vue de l'état positif, vers quoi elle tend, et où elle trouvera la fixité dans le bonheur.

Il faut songer à ce point : Auguste Comte, en 1822, propose une réorganisation systématique de la société.

Or, il a vingt-quatre ans, — on est au lendemain de la mort de Napoléon, à la veille de l'avènement de Charles X. Parmi les grands noms que la foule répète, ou qu'elle commence à apprendre, il y a Chateaubriand, dont on sait surtout qu'il est catholique, il y a Victor Hugo, qui n'est encore que royaliste, il y a Alfred de Vigny, revenu de toutes les servitudes et désabusé, il y a Béranger, chantre inattendu du petit chapeau et de la redingote grise, il y a Paul-Louis Courier, qui se croit simplement

libéral. On ne va guère plus avant, dans les vues politiques, — guère, sauf quelques déséquilibrés qu'on appelle pamphlétaires, et qu'on méprise : Fourier, Saint-Simon, qui pourtant est comte, Cabet...

C'est alors, cependant, qu'Auguste Comte, élève de M. de Saint-Simon, publie sa petite brochure.

Il se place entre « les rois » et « les peuples », et il a cette audace, un peu juvénile bien que philosophique, de dire à chacun son fait. Voici, en 1822, un débutant qui n'est ni pour les peuples ni pour les rois. C'est très joli.

Il élimine, comme étant anarchique, le dogme de la liberté illimitée de conscience. Puisqu'il n'y a pas de liberté de conscience en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie, il ne peut y en avoir davantage en politique, qui est une science. Il n'admet donc pas la « souveraineté de chaque raison individuelle ». Pour ce même motif, il repousse le dogme de la souveraineté du peuple, qui ne fait que « remplacer l'arbitraire des rois, par l'arbitraire des peuples ».

Peut-on être plus rétrograde? On le peut, puisqu'il va plus loin.

Toutes les tentatives de constitution à base démocratique, faites depuis la Révolution, ne lui semblent que « verbiage ». Et il voit leur principal défaut dans ce fait qu'elles ont renoncé à la division des pouvoirs, *spirituel* et temporel, ce qui

conduit à une monstruosité. La série d'efforts, pour terminer la période révolutionnaire, sera donc de réorganiser le « pouvoir spirituel ».

Il faudra se souvenir de cette indication quand, après la mort de Clotilde, on verra Auguste Comte construire l'édifice de sa nouvelle religion.

Du côté des maîtres de l'heure, — les rois, — il n'est pas moins net. Il considère leurs rivalités dynastiques comme l'entrave à l'union nécessaire des peuples à travers les frontières, et, par conséquent, comme l'obstacle principal à l'amélioration du sort commun des hommes. Il n'admet pas le droit divin, puisqu'il est absolu, et que « l'absolu dans la théorie conduit à l'arbitraire dans la pratique ».

Peut-on être plus révolutionnaire? On le peut, car il va plus loin. Apportant pour la première fois, dans l'étude des sciences sociales, cette théorie de la « fatalité », conséquence de l'évolution, qui est, en fait, le suc même du positivisme, il place les nations hors de l'influence des rois, par l'application de ce principe, tout à la fois profond et terrible, qu'il n'y a pas de gouvernement des hommes, mais bien un gouvernement des choses.

Or, qu'on y réfléchisse : rien n'est plus redoutable, à tout gouvernement, que la théorie qui n'en reconnaît positivement aucun ; et « si j'étais roi », je craindrais davantage le philosophe pour qui je me vois quantité négligeable que le politicien qui me jette des pierres. Auguste Comte a

cette gloire d'avoir été le premier à concevoir, et à écrire, que le propre d'un gouvernement est d'être relatif, c'est-à-dire de ne pas exister en soi.

Jamais le tranquille mépris d'un penseur n'a été plus doucement exprimé. Et l'on peut ici remarquer que la théorie positiviste de l'indifférence, en matière gouvernementale, semble un hommage, peut-être inattendu, mais réel, à la parole du Christ « Rendez à César... » Car on peut d'autant mieux rendre à César ce qui lui revient, que César n'est que le produit inconscient d'un certain état de civilisation, et que, suivant le point du monde ou le moment du temps, il s'appelle Napoléon ou le Grand Turc, la République de Venise ou celle des États-Unis. César n'est jamais ici qu'un César transitoire, dont l'humanité se sert pour des fins cachées, et si c'est pour cela qu'il le faut respecter, c'est aussi pour cela qu'il ne faut point s'en trop soucier...

Telle était la force de pensée, telle l'originalité d'Auguste Comte, dans son opuscule de 1822.

Sans doute, cette petite brochure, qui eut peut-être vingt-cinq lecteurs, ne fit pas grand bruit alors, et, sans doute aussi, sortie d'une autre plume, elle ne compterait pas plus aujourd'hui que tant d'autres essais de réorganisation sociale, dont les archives de nos bibliothèques publiques sont encombrées. Mais, signée de celui qui fonda plus tard la religion du Grand Fétiche, elle prend, pour

l'histoire de la pensée humaine, une importance de premier ordre. Elle est en effet un programme d'action, en deux phases : 1° déblayement du terrain social par l'élimination des déchets, tant révolutionnaires que théologiques ; 2° édification, sur le terrain rendu propice, et grâce, sinon à la découverte, du moins à la juste compréhension des lois dynamiques de l'histoire, de la maison nouvelle, qui abritera l'humanité « régénérée ».

Il est assez banal qu'un jeune homme de vingt-quatre ans promette au monde une formule de régénération ; — ce qui l'est moins, c'est que ce jeune homme, créant, selon le témoignage de Littré, une nouvelle méthode philosophique et poursuivant chaque jour son œuvre, tire de son opuscule initial la matière de vingt volumes, joigne à l'enseignement écrit l'apostolat oral, et, lorsque sonne pour lui la quarante-cinquième année, puisse s'arrêter et dire :

J'ai réalisé la première partie de ce que je m'étais proposé, je vais passer à la deuxième.

S'il n'y avait que cette particularité dans la vie d'Auguste Comte, elle serait assez singulière pour mériter d'être notée.

Je n'ai pas dessein, je l'ai dit, d'étudier ici didactiquement l'œuvre du philosophe. Si je me suis arrêté sur le travail initial d'Auguste Comte, et si je le signale, c'est que son point de départ contient toute son œuvre en puissance, et qu'on ne

comprendrait pas la deuxième partie, c'est-à-dire celle écrite après la mort de Clotilde, si l'on ne se souvenait des prémisses, posées par lui en 1822. Cette seconde partie est la pierre d'achoppement des positivistes français qui, avec Littré, et presque tous les « Occidentaux », reculent devant la religion étroite, rigide et intransigeante où l'on veut étrangler leur personnalité ; elle est au contraire, pour les positivistes « intégraux », dirai-je, le monument le plus parfait de la pensée du maître, purifiée par l'influence de Clotilde ; et si, montrant qu'en effet Clotilde est réellement le lien qu'il fallait à Auguste Comte pour réunir les deux parties de son programme, pour passer de la philosophie à la politique, je démontre en même temps que, sans cet amour pour Clotilde de Vaux, l'œuvre du philosophe serait dépourvue de toute conclusion logique, de réelle portée finale, j'aurai, par cela même, souligné l'intérêt social qui s'attache à cet épisode de sa vie privée.

C'est pourquoi l'histoire de Clotilde de Vaux mérite d'être contée.

Avant que de rencontrer cette jeune femme, Auguste Comte avait, de 1820 à 1844, poursuivi sa route comme je l'ai tout à l'heure succinctement indiqué.

Le 3 mai 1821, jour du baptême du comte de Chambord, il rencontra, dans les galeries du Palais-Royal, la fille Caroline Massin. C'était une très

jolie personne dont la mère avait dit qu'on n'en aurait pas la virginité à moins de mille écus. Auguste Comte n'aurait pu payer si cher ; aussi n'eut-il que la suite. Caroline Massin était déjà inscrite depuis deux années sur les registres de la police, et cependant n'avait pas encore dix-neuf ans d'âge, quand elle donna, pour la première fois, ses faveurs à Auguste Comte. Il la revit assez souvent, pendant l'année 1821, puis il la perdit de vue, puis il la retrouva en 1823, devenue libraire par la générosité de celui à qui, d'après Auguste Comte, elle avait tout d'abord été vendue. C'est grâce à ce fonds de commerce que Littré put écrire, sans rire, qu'Auguste Comte épousa mademoiselle Massin, libraire. En réalité, il n'y avait déjà plus de librairie quand, en 1824, mademoiselle Massin vint habiter maritalement avec Comte, et il y en avait encore moins quand, en février 1825, il l'épousa civilement à la mairie du IVe arrondissement de Paris. L'ancien initiateur de mademoiselle Massin, devenu son protecteur dans l'achat de la librairie, servit de témoin à son mariage.

Si tout cela est d'un goût douteux, on y peut voir combien Auguste Comte, dénué de préjugés, mettait de loyauté dans ses actes : il n'était pas sans prévoir qu'il solliciterait, un jour, quelque office de l'État, ce qui advint précisément quand il fut attaché à l'École polytechnique, et cependant, sous le propre gouvernement de Charles X, à

l'époque même des billets de confession et de la loi sur le sacrilège, il risqua le mariage civil...

En 1826, après s'être séparé de Saint-Simon, il ouvrit son premier cours de philosophie positive, et, tout aussitôt, il devint fou. Ce n'est ici, ni une façon de parler, ni une calomnie. Dans une lettre à Clotilde, du 6 juin 1845, il écrit lui-même, en toutes lettres :

Oui, j'aurai le courage de le répéter, j'ai été fou pendant la majeure partie de l'année 1826, à l'âge de vingt-huit ans.

Qu'il guérît jamais complètement, ou qu'il ne retrouvât que les apparences de la raison, c'est une question controversable, mais, comme beaucoup d'autres, non résoluble. Et, en fait, il suffit de constater qu'Auguste Comte avait retrouvé les apparences de la raison, pour admettre qu'il n'était plus fou. Autrement, qui serait sage?...

Son cours fut rouvert, il l'acheva ; les meilleurs esprits de l'époque devinrent sinon ses disciples, du moins ses auditeurs attentifs. De ce cours, il fait un livre, il fait une œuvre, il fait les six volumes du système de la *Philosophie positive*, dont le dernier parut en 1842, vingt ans après l'opuscule de la vingt-cinquième année.

Entre temps, il était devenu répétiteur de mécanique, puis examinateur d'admission à l'École polytechnique. Il enseignait, en outre, les mathématiques dans une institution libre, et, le dimanche,

il faisait gratuitement un cours d'astronomie populaire, à la mairie du IVe arrondissement.

Il était donc, dans sa sphère de professeur, un homme considérable, et, dans sa sphère philosophique, l'égal reconnu des plus grands. Littré se fait petit garçon à côté de lui, Stuart Mill proclame qu'il est un maître, Spencer, pour cela même qu'il le discute, l'apprécie...

D'ailleurs un petit nombre seulement le connaissait, mais ce petit nombre forme, ou un groupe d'admirateurs fervents, ou une élite de contradicteurs.

Au point de vue privé, un changement était survenu. Sa femme et lui s'étaient séparés, — sans bruit, sans éclat, comme se sépare, en automne, la feuille morte de l'arbre qui s'endort. L'amour s'en était allé. Comment et pourquoi? D'après Auguste Comte, il n'y aurait jamais eu d'union d'âme, entre lui et sa femme. Peut-être ; mais, madame Comte, si jolie, fut défigurée par une attaque de petite vérole. Est-ce à partir de ce moment que le philosophe s'aperçut du point faible de leur union? Qui le saura? En tous cas, il ne fit jamais, ni verbalement, ni par écrit, d'autre grief à madame Comte que celui-ci, à savoir qu'il ne pouvait plus la souffrir. Il reconnut même, dans sa correspondance, que sa femme, au point de vue intellectuel, était tout à fait supérieure. Elle le montra dans l'histoire de leur séparation, car elle préféra se retirer du domicile conju-

gal plutôt que de vivre avec un mari qui ne l'aimait plus, ou que faire un scandale.

Auguste Comte lui assura une pension de trois mille francs, et, tout heureux, tout délivré d'une présence importune, il songea que l'heure était venue d'élaborer le second grand ouvrage de sa vie, le pendant de sa *Philosophie*, son livre sur la *Politique positive*.

Les choses en étaient là quand, en 1844, il fit la connaissance, chez mon grand-père, de madame Clotilde de Vaux, dont il convient maintenant de parler.

II

CLOTILDE AVANT COMTE

Clotilde de Vaux est née à Paris, le 3 avril 1815, du mariage de Joseph-Simon Marie [1], capitaine aide de camp au 2e régiment de ligne, avec mademoiselle Henriette-Joséphine de Ficquelmont.

Les Ficquelmont étaient une de ces familles de Lorraine que l'on appelait les « chevaux » et qui constituaient, en quelque sorte, les piliers du trône ducal.

L'avant-dernier comte de Ficquelmont, père de cette Henriette-Joséphine qui épousa le capitaine Marie, avait eu quatorze enfants. Toute la famille vivait bien tranquille, au château de

(1) Dans le privé, ce Joseph-Simon se faisait appeler Jérôme, et, sur les tables alphabétiques des naissances du XVIIIe siècle, à Orléans, on trouve, en plus le prénom Batiste. Que c'est donc difficile d'écrire la « petite histoire » !

Paroy, en Lorraine, quand, au début de la Révolution, l'abbé de Ficquelmont, frère du comte, fit à Metz une tentative malencontreuse contre le nouveau régime. Après l'avoir quelque peu lapidé, les patriotes le conduisirent aux prisons de Nancy, puis pensèrent intéressant de l'y faire rejoindre par le comte et quelques autres membres de la parenté. Ensuite de quoi, les propriétés furent mises sous séquestre. Les fils — il n'y en avait plus alors que deux vivants — passèrent la frontière ; les filles — il y en avait encore huit — furent recueillies par leur grand'mère maternelle, la comtesse de la Marche.

Le comte de Ficquelmont et l'abbé auraient vraisemblablement connu un sort des plus fâcheux, si l'un de leurs anciens subordonnés, du nom de Régnier, devenu gros personnage de la commune de Nancy, ne leur avait rendu la clef des champs. Ils étaient sauvés, — et ils purent aller rechercher, au delà du Rhin, les tronçons à jamais épars de leur famille et de leur fortune.

C'était le temps, à peu près, où Joseph Marie, né à Orléans, le 30 juillet 1775, engagé volontaire à dix-sept ans, aux bataillons du Loiret, faisait ses premières armes sous les ordres de Dumouriez. — De l'armée de Belgique, il passe à celle de Sambre-et-Meuse, et, si bien entré dans la danse, il n'en sort plus. Pendant les vingt-trois ans que dure la guerre — de 1792 à 1815 — il fait vingt-trois années de guerre.

Il est blessé à la jambe au siège de Gênes ; il a plusieurs doigts gelés, après la Bérésina. Si d'ailleurs il n'a pas la malchance finale d'être tué, il n'a pas la bonne chance de servir aux bons endroits ; il n'est jamais que là où ce n'est pas drôle ; tandis que les camarades ont la gloire de faire, sous Bonaparte, la première campagne d'Italie, lui, il opère, sous Jourdan, dans les défilés de la Forêt Noire ; tandis que d'autres franchissent le Saint-Gothard et cueillent les lauriers à Marengo, lui, il mange, dans Gênes, le cuir des ceinturons que Masséna donne comme suprême nourriture à ce qui lui reste de soldats ; tandis que les vrais privilégiés s'en vont à Austerlitz, lui, transformé en marin, il apprend la théorie aux matelots que l'amiral Villeneuve fera mourir à Trafalgar ; et tandis qu'enfin les éternels vainqueurs triomphent, de Friedland à Wagram, lui, trois années de suite, il connaît les horreurs sans gloire de la guerre d'Espagne. L'empereur ne l'appelle près de lui que quand il appelle tout le monde, c'est-à-dire quand l'heure est sonnée de Moscou, de la triste retraite, de Leipzig et de la campagne de France. C'est pourquoi il ne retire de la bagarre que le maigre grade de capitaine, et que ce ruban rouge qui, alors, signifiait : *croix de guerre*. Louis XVIII voulut bien, dans sa magnificence, lui donner, selon son expression, une « preuve de sa satisfaction royale », d'une part, en lui confirmant le grade d'officier qu'il avait conquis dans les sierras espa-

gnoles, et, d'autre part, en l'autorisant à porter cette croix que l'empereur même lui avait donnée. Et il mit le comble à ses bienfaits en octroyant une retraite de mille deux cents francs à ce soldat qui, n'ayant pas encore quarante ans d'âge, comptait trente-neuf années et demie de services militaires...

Mais le capitaine avait obtenu, dans sa vie privée, une récompense meilleure, et que l'on peut souligner, puisqu'elle montre combien l'ordre social, déjà, était changé. — Ce petit paysan du Loiret, volontaire de 92, va-nu-pieds dont Victor Hugo n'avait pas encore chanté l'épopée, se haussa jusqu'à obtenir la main de noble demoiselle Henriette-Joséphine de Ficquelmont, comtesse de son chef, et aussi éloignée de lui, à l'origine, que Marie-Louise de Napoléon. Ils s'étaient rencontrés en Allemagne, dans le courant de 1813, et mariés entre deux batailles.

Mademoiselle de Ficquelmont, qui était née au château de Paroy, n'avait plus pour toute fortune, quand elle épousa le capitaine Marie, qu'une rente de 600 francs, due à la générosité du premier consul. Mais cela n'est pas à dire qu'elle fût abandonnée ici-bas, ni qu'elle n'eût pu trouver un meilleur parti. Si, de ses deux frères, passés, pendant l'émigration, au service de la Maison d'Autriche, l'un, Joseph, était mort sous les murs d'Ulm, en 1805, l'autre, Louis-Gabriel-Charles, était devenu major général, ministre plénipotentiaire de l'empe-

reur d'Autriche, et sa fortune, déjà belle en 1815, s'éleva au plus haut degré, puisqu'il devint conseiller d'État et ensuite premier ministre, à la mort de Metternich : pour recueillir une telle succession, il fallait être quelqu'un ; et quelqu'un en effet était ce comte Charles de Ficquelmont, dont, au témoignage de M. de Barante, Napoléon disait qu'il était le « premier général de cavalerie de l'époque ». L'empereur l'avait connu en Espagne, où le comte commandait, sous Wellington, une division de cavalerie. Il lui fit même demander de rentrer en France, avec promesse d'indemnité pour les propriétés de Lorraine, vendues comme biens nationaux. Mais le général refusa.

Cet irréconciliable n'était d'ailleurs ni étranger, ni même hostile à la pensée moderne. Il représentait à la cour d'Autriche beaucoup plus les idées de ce Joseph II, qui fut un « philosophe », que les tendances ordinaires du Conseil Aulique. Et il témoigna à sa sœur, de manière non douteuse, c'est-à-dire par des secours pécuniaires répétés, que, s'il regrettait son mariage, il ne lui en faisait pas reproche. Entre eux, — et malgré l'exil, les guerres, la dispersion, — le contact ne fut jamais rompu. Le comte ne revint qu'une seule fois à Paris : ce fut, en 1820, pour embrasser sa sœur.

Rentré à Vienne, il y resta, même après qu'une émeute, contre-coup de notre révolution de 48, l'eût chassé du ministère, et qu'il eût dû, pour en sortir, passer sur le corps de son cousin, le comte

de Latour, massacré par la populace. Il n'avait qu'une fille, qui fut la princesse Clari. Quand il mourut, en 1854, le nom de Ficquelmont s'éteignit.

Mon grand-père, bien qu'il eût été républicain dès sa jeunesse, et bien qu'il le fût demeuré jusqu'à sa mort, porta toujours une grande vénération à son « oncle d'Autriche », comme disait Auguste Comte ; et si je l'ai présenté un peu longuement, c'est qu'il en sera souvent question dans les lettres de Clotilde et du philosophe. Le lecteur — quand ces lettres lui seront mises devant les yeux — se souviendra du personnage.

J'ai dit que la situation du capitaine Marie, au début de la Restauration, était presque misérable. Le ménage n'avait pour vivre que la retraite de l'officier. Tandis que les ressources tombaient, les enfants arrivaient : d'abord Clotilde, née en 1815, puis un fils, Maximilien, né en 1819, qui fut mon grand-père, puis un autre, Éléonor, dit Léon, né en 1820.

Le capitaine Marie, livré à ses propres moyens, n'aurait sans doute rien obtenu du gouvernement, car il était très sincèrement bonapartiste.

On était à l'époque de la Chambre introuvable. Toute faveur, désormais, venait des ultra-royalistes. La comtesse de Ficquelmont, devenue simple femme du plébéien Marie, ne craignit pas de les solliciter, en invoquant précisément ces liens de noblesse qu'elle avait rompus ; et il est

juste de dire que nul, parmi ces anciens émigrés, ne se retrancha, pour ne pas l'aider, derrière le fait de sa mésalliance. Tous ces beaux seigneurs, retour de Coblentz, furent compatissants à la fille des Ficquelmont, encore qu'à leurs yeux elle eût évidemment assez mal tourné. On l'admit à recueillir quelque chose du milliard des émigrés, une vingtaine de mille francs, puis on donna à son mari une perception suburbaine, dans le département de l'Oise.

J'ignore ce que valait cet emploi, mais le rendement en devait être fort minime, puisque madame Marie implora comme suprême grâce l'obtention d'une perception urbaine, dont la valeur eût été de dix-huit cents à deux mille francs. Les amis de la famille de Ficquelmont s'y employèrent encore.

Finalement, le capitaine Marie obtint la perception urbaine de Méru (Oise), qui valait, comme j'ai dit, environ dix-huit cents francs.

Clotilde avait alors une dizaine d'années. Elle était déjà très jolie. J'ai appris à la connaître par une miniature que sa mère fit d'elle à cette époque, et que j'ai bien souvent regardée depuis, dans le salon de mes grands-parents, quand j'étais moi-même petit enfant...

La voici avec ses boucles blondes : le corsage s'échancre sur le cou, si long, si frêle, si blanc ; et les grands yeux bleus sont immensément rêveurs. Ce sont les mêmes yeux que l'on retrouve dans un autre pastel, qui nous la montre jeune femme ;

mais, heureusement, il n'y a pas encore, dans les regards de la fillette, cette langueur, presque désespérance, où se noyèrent, plus tard, ses yeux qui avaient pleuré. Elle ne pleure pas, ni n'en a envie, dans sa miniature enfantine ; elle penche légèrement la tête vers l'épaule, en manière plus mutine que dolente, et il passe, sur tout son visage, un reflet d'âme inexprimable, comme en ont certains portraits de femme, de l'École anglaise. On trouve ainsi, déjà, dans cette miniature, ce qui sera la caractéristique de la vie de Clotilde, — la pétulance d'esprit la plus vive, jointe à une sorte de laisser-aller dans l'action. Le tout corrigé par la grâce d'un demi-sourire, qui ferait pardonner toutes les fautes, si jamais la malheureuse enfant avait dû en commettre qui fussent graves.

Clotilde fillette était donc jolie déjà, comme devait être Clotilde femme. Ce ne sera pas par excès de passion qu'Auguste Comte s'extasiera sur le grain délicat de sa chair, sur le coloris rare de ses joues. Coloris trop rare, qui n'était pas, comme on croyait, le signe de la parfaite santé ; mais flamme au contraire qui monte des poumons bientôt brûlés, et dont sont embellis les prédestinés de la phtisie. Nul des miens d'ailleurs, ni elle-même, ne s'en douta, à aucune époque de sa vie ; et, pendant son enfance, son état, souvent maladif, n'alarma jamais sérieusement. On y voyait plutôt une manière d'être, une recherche de minauderie,

— motif à gâteries contre quoi ses frères n'étaient pas les derniers à protester. Bien longtemps après, et malgré la mort survenue, mon grand-père considérait encore sa sœur comme une malade imaginaire ; mais je suis, sur ce point, avec Auguste Comte, tout à fait contre lui.

Quoi qu'il en soit, il est exact que Clotilde était maniérée et peu facile ; il est avéré aussi que, ni enfant, ni femme, elle ne s'entendit jamais avec son père. Qui d'ailleurs se fût entendu avec ce terrible homme, brusque dans ses paroles, raide dans ses actes, et si près de ses pièces? Il avait, cela est entendu, sujet d'être ménager de son pauvre argent, en ayant si peu, — mais il y a la façon, et il manquait même de cela. Mon grand-père citait, de son père, ce trait : le capitaine s'aperçut, pendant certaines vacances, que son fils, déjà bachelier, avait pris au collège la luxueuse habitude de se laver les mains avant de se laver la figure. Or, dans ce temps-là, l'eau, même à la campagne, coûtait cher. Le vieil officier blâma donc cette prodigalité, et son fils ayant osé répondre :

« — Mais enfin, papa, chacun son goût.

— Non, répliqua-t-il ; ce n'est pas chacun son goût, quand ce n'est pas chacun sa bourse. »

Cette réponse est tout l'homme. Elle donne à penser combien Clotilde, dont le penchant fut toujours vif pour un bien-être qu'elle n'acquit jamais, dut souvent trembler, devant un père aussi peu flexible. Mais elle avait, au total, une heureuse

nature ; primesautière et d'abord découragée, elle se reprenait vite à d'autres enthousiasmes. Elle se faisait finalement aux choses, si les choses ne se faisaient pas à elle, — prenait, d'instinct, son parti de ce qu'on ne peut empêcher. Ses frères lui reprochaient un peu de parler à tort et à travers ; du moins le faisait-elle avec un art inné. Elle traduisait sa pensée en formules inattendues, répondait tout à trac aux observations, — désarmait par l'esprit quand elle ne captivait pas par la grâce. Elle jugeait net, tranchait vif, dans un parler alerte et original.

Certain jour, sa mère, absorbée par quelque pensée, ne prêtait pas suffisante attention à une demande de la fillette; Clotilde s'écria :

« Je vous en prie, maman, répondez-moi ; dites-moi non, si vous voulez, mais j'aime mieux un chat qui griffe qu'un chat qui dort. »

Et pour définir une faiseuse d'embarras, elle avait inventé cette formule, un peu gauloise, mais si nette :

« Elle fait trois gouttes dans quatre pots de chambre... »

Sa conversation s'émaillait de ces images brusquement jetées, dont mon grand-père se souvenait après tant d'années révolues, et qu'il me répétait.

Entre la sœur et les frères, l'existence n'avait été commune qu'à l'époque de la première enfance. Pendant cette période, Clotilde, l'aînée de ses frères, avait joué à la petite mère ; c'est pourquoi

plus tard elle écrivait : « mes bons fils », à ses frères qui étaient au collège. Les jours d'enfantine intimité furent tôt brisés. Clotilde passa plusieurs saisons en Lorraine, chez ses tantes maternelles. Puis les deux garçons furent admis comme boursiers au collège d'Orléans ; puis Clotilde elle-même entra à l'École de la « Légion d'honneur » (à la succursale parisienne de la rue Barbette). A partir de ce moment, la sœur et les frères ne se rencontrèrent qu'une fois l'an, aux grandes vacances. Jusqu'à ce qu'ils fussent, elle, une femme faite, eux, de jeunes hommes, on peut donc dire qu'ils ne vécurent plus l'un près de l'autre ; et le moment où les frères sortirent des grandes écoles fut celui où la sœur était déjà touchée par le malheur.

Aussi mon grand-père ne connut-il jamais très exactement l'âme de Clotilde ; il ne savait d'elle que sa beauté, son esprit et ses défauts de caractère, ou du moins ce qu'il prenait pour tels ; mais s'il ne fut pas à même de la juger exactement, ni de reconnaître toute la valeur qui était en elle, cela ne veut pas dire que son affection fût diminuée. Au contraire, il l'aima, quoi qu'en ait pensé et dit Auguste Comte, autant que frère aima jamais sa sœur. Les longs reproches qu'il adressa à Auguste Comte d'abord, et à la mémoire d'Auguste Comte ensuite, suffiraient seuls à le prouver, s'il en était besoin. J'ajoute que mon grand-père, jeune, était brusque et intransigeant, avec une certaine austérité républicaine ; ce n'était point la

façon de Clotilde ; il en résultait entre eux des moments de froideur. Mais c'est le propre des affections humaines. Il faut que la mort vienne pour que tout s'adoucisse ; — et c'est à Clotilde, fillette, jouant à la petite mère dans le jardin de Méru; c'est à Clotilde, jeune femme, lui confiant les rares joies de sa vie ; c'est à Clotilde, malheureuse, venant chercher refuge dans son jeune ménage ; c'est à cela seulement que mon grand-père songeait, quand il me redisait ce que j'écris en ce moment.

La correspondance de Clotilde est celle d'une sœur charmante : soit qu'elle leur écrive à eux-mêmes, soit qu'elle parle de ses frères à Auguste Comte, elle se montre toujours la plus affectueuse des parentes, la plus indulgente des amies. Et aussi bien c'est par ses lettres, c'est-à-dire par elle-même, que je veux à présent la faire connaître.

Auguste Comte, en plusieurs endroits de ses livres, célèbre, avec beaucoup d'emphase, le talent littéraire de Clotilde. Je crois qu'il se trompe, au sens qu'il l'entend : Clotilde, morte si jeune, n'avait pas assez de préparation classique pour nous avoir pu laisser des œuvres de pure littérature qui soient dignes d'autre chose que d'un encouragement ; et en effet, ni sa *Lucie*, dont je parlerai en son temps, ni surtout ses essais poétiques ne peuvent sérieusement être proposés à l'admiration. Mais je crois, en toute sincérité, qu'il faut remonter aux pures épistolières du XVIIIe siècle, et même jusqu'à

madame de Sévigné, pour trouver des lettres valant celles de Clotilde.

S'il est vrai, selon La Bruyère, que les lettres de femmes sont les seules qui vaillent, une femme supérieure, et qui sait écrire, nous donnera, par ses lettres, son chef-d'œuvre. Clotilde en a laissé, que l'on n'égalera pas.

Sans doute les premiers morceaux que l'on va lire, datés du temps qu'elle était tout enfant, ne s'élèvent pas au-dessus de ce que beaucoup de petites filles d'aujourd'hui pourraient écrire. Mais son genre, déjà, s'y dessine : et puis, ces lettres sont de Clotilde, ce qui n'est pas rien, puisque à présent Clotilde est un personnage historique, et que tout ce qui la concerne prend valeur par cela même...

En voici une, la plus enfantine que j'aie trouvée; elle n'avait pas douze ans. Sa mère est en Lorraine, chez une de ses sœurs, madame de la Lance. Elle-même, elle est restée près de son père, à la perception. L'écriture est une cursive anglaise, nette et appuyée :

Neuilly-en-Thelle, 18 janvier 1827.

Chère petite maman,

Je suis bien heureuse que vous soyez arrivée en bon port, mais je croyais que M. Chauvin se trouverait là à votre descente de voiture. Papa et moi, nous nous portons bien, madame Thérèse (?) aussi, elle vous présente son respect, ainsi que toute la société de

2.

Neuilly-en-Thelle, qui n'est pas nombreuse, comme vous le savez bien. Vous avez raison de dire que votre feu ne valait pas le coin de votre poèle, et moi j'aurais bien voulu que vous y fussiez...

En attendant votre retour, je prie le bon Dieu, tous les matins et soirs, pour votre heureux voyage et pour la conservation de cette bonne tante que vous aimez tant. Présentez-lui bien mes respects à cette bonne tante, ainsi qu'à tous mes parents que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais que je ne respecte pas moins.

Le papa nourricier de Léon est venu, il y a aujourd'hui huit jours, qui était lundy; il a été tout triste de ne trouver que papa et moi, car il croyait trouver une famille ordinaire. Il a bu à votre santé et à celle de Léon. Il nous a fait des présents comme à son ordinaire, une demi-aune de boudin, quatre saucisses et trois livres de cochon... Il nous a dit, de la part de monsieur et madame de Beauvoir, qu'ils vous présentaient leurs respects.

Agréez les miens, chère petite maman, et daignez me conserver le doux nom de votre fille,

CLOTILDE.

Il y a un post-scriptum qui est un badinage sur deux chats qu'elle avait, la mère chatte et le petit chat :

P.-S. — Vous me demanderez pourquoi j'ai tant tardé à vous écrire, mais il faut penser que j'ai un petit ménage à mener : deux *moutas* à gouverner pour qu'ils ne fassent pas leurs petits besoins dans les appartements de Monsieur et de Mademoiselle. Enfin, me voilà mère et épouse, la petite metteuse de cuvette par terre pour laver les mains de Monsieur (le petit chat), — aller chercher la petite serviette pour les

essuyer, — mettre le petit fauteuil de Monsieur... Par exemple, il y a deux choses dont Monsieur s'acquitte très bien tout seul, comme de prendre la première version du lait et celle du pain. Les moutas vous embrassent et vous présentent leurs respects.

Suivent deux silhouettes de chat, fort mal dessinées, avec cette annotation de l'auteur :

Ces portraits sont beaux.

La petite fille qui aimait tant à s'amuser avec les petits chats ne devait pas être toujours très sage. Elle le reconnaît en toute humilité. Étant à son tour en villégiature chez madame de la Lance, à Mannonville, près Nancy, elle glisse cette phrase dans une lettre à ses parents (28 décembre 1828) :

Je sais que je vous ai donné des sujets d'impatience à cause de mon indocilité, mais si j'ai su les commettre, je saurai les réparer, afin de mériter par mon application au travail et par ma docilité envers mes supérieurs le bonheur de m'attacher vos bontés...

C'est encore de Mannonville, qu'elle écrit ceci :

28 février 1829.

Mon bon petit papa,

J'ai reçu votre très bonne lettre qui m'a fait tant plaisir, mais j'ai vu avec peine que vous souffriez toujours de votre gelure [1]. On a toujours quelque peine

1. Allusion aux deux doigts gelés à la Bérésina.

dans ce monde : c'est une épreuve continuelle. Mais aussi l'on est bien récompensé dans l'autre vie, si on se résigne à la volonté du bon Dieu.

Je voudrais bien vous ôter vos maux, et me les donner, et vous faire cadeau d'un peu de mon bonheur, qui est au comble.

Clotilde a quatorze ans quand elle écrit cette dernière phrase.

Y a-t-il moyen de mieux dire, après avoir si bien pensé? La fillette est déjà une petite âme qui pense. Elle est aussi un cœur facilement ému au spectacle de la vie. Cette villégiature en Lorraine, par le milieu même où elle se trouve, aide au développement de sa sensibilité. A Mannonville, chez sa tante de la Lance, elle est tout près du couvent de Flavigny, dont son autre tante, madame Antoinette de Ficquelmont, est abbesse. Elle passe de l'une à l'autre, du manoir au couvent. Elle aime beaucoup sa tante l'abbesse, et elle devient toute pieuse, toute émerveillée devant le mystère des choses, le mystère de la souffrance humaine qui se transforme en joie au ciel. Le doux Évangile de la bonne abbesse chante dans son âme, et elle se trouve si bien dans cette atmosphère lorraine qu'elle obtient d'y rester pour sa première communion, qu'elle fait pieusement. Si, sans doute, cela n'a pas duré, si la Clotilde de trente ans, si la Clotilde d'Auguste Comte ne se souvient guère, apparemment, de ce qu'elle a appris à Flavigny, — du moins il passe, de-ci, de-là, à travers son amer-

tume « d'enfant du siècle », un souffle qui n'y serait pas, si ces jours de Lorraine n'avaient pas été.

Après la cérémonie, Clotilde quitta Mannonville ; je ne crois pas qu'elle y revint jamais. Elle ne revit, en tous cas, ni sa tante, ni ses cousins de la Lance, car cette jeune dame et ses enfants moururent peu après...

A son retour de Lorraine, Clotilde passa, tout brusquement, de la vie libre dans le château où elle était gâtée, à la vie renfermée dans les bâtiments de l'État, où l'on ne gâte guère. Elle est élève de la Légion d'honneur. Cela ne va pas à son tempérament, ni à sa grâce, ni à son esprit toujours en éveil, ni à sa frêle santé.

Ses lettres sont muettes sur ses impressions personnelles. Elle était trop docile aux directions paternelles pour oser leur faire reproche de son emprisonnement. Mais ma grand'mère m'a souvent dit que le seul nom de la Légion d'honneur faisait encore frissonner Clotilde ; et lorsque, de la rue Pavée-au-Marais, où demeuraient mes grands-parents, elle entendait une des cloches de l'église Saint-Paul, qui lui rappelait celle de la Légion d'honneur, elle avait un rapide tremblement... Elle n'était faite ni pour la discipline, ni pour la soumission. Aucun enfant d'ailleurs n'y est fait ; certains s'y font, voilà tout.

J'ai retrouvé le bulletin scolaire de l'année de la première communion ; les autres ont disparu, probablement parce que madame Marie n'avait

voulu en garder qu'un, à titre documentaire. Ce bulletin, qui n'est pas de victoire, donne un juste signalement de la petite écolière. Je le reproduis intégralement :

ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

CONGRÉGATION
DE LA
MÈRE DE DIEU

Première Succursale de la Maison Royale de la Légion d'honneur.

—

Paris, le 2 septembre 1829.

Madame la Supérieure Générale a l'honneur d'envoyer à M. Marie l'extrait du tableau en date du 30 août 1829 de la Maison Royale d'éducation de Saint-Denis, relatif à mademoiselle Marie (Clotilde). 3e Division. 6e Section. Ceinture *aurore unie*. 12 élèves.

	N° des places		N° des places
Religion...........	7	Calcul.............	10
Ordre, propreté, exactitude...........	7	Grammaire et parties du discours...	7
Ouvrage à l'aiguille, raccommodage et blanchissage......	2	Histoire sacrée, ancienne et moderne.	10
Broderie...........		Géographie........	10
Lecture, écriture....	10	Santé..........	bonne
Mémoire...........	3	Danse (il n'y a pas de concours).	

OBSERVATIONS

Assez appliquée. Pas assez soumise.
Conduite pas assez bonne.

Pour madame la Supérieure Générale,
Signé : (illisible).

Reste à la 6e section.

On sait que les élèves de la Légion d'honneur portent sur leur petit uniforme noir un ruban de laine, dont la couleur indique la classe ou division à laquelle elles appartiennent. Il y a six couleurs ; les toutes petites sont « vertes » ; les toutes grandes sont multicolores, c'est-à-dire que leur ruban est composé de six bandes correspondant à chacune des divisions antérieures. Elles témoignent par là que leur savoir est encyclopédique. — Clotilde, qui n'était plus toute petite, en cette année 1829, puisqu'elle avait quatorze ans, mais qui n'était pas toute grande, avait donc une couleur intermédiaire ; elle était « aurore » et encore, vu son manque d'assiduité, était-elle condamnée à le rester pendant l'année scolaire suivante.

Il y a d'autres rubans, — le ruban de mauvaise conduite, le ruban de paresse, le ruban de fourberie ; — et il y a aussi la dégradation, qui est la privation de tout ruban. Napoléon, auteur du règlement, avait compris qu'il ne peut y avoir, pour des fillettes (et même pour des hommes), punition plus grave. Clotilde, bien que chétive élève, ne tomba jamais si bas, à ma connaissance du moins.

Le choléra de 1832, qui la chassa de la Légion d'honneur, lui parut bénédiction. Elle avait des maux d'entrailles dont on appréhendait des suites plus graves. Elle fut momentanément rendue à ses parents. Elle passa ainsi à Méru tout le temps que le fléau sévit.

Ses parents ne la ramenèrent à Paris qu'à la fin de septembre. Le 6 octobre, Clotilde leur écrit. Elle connaît à présent l'art des nuances : elle a dix-sept ans passés, elle est grande jeune fille : son écriture, toute fine et distinguée — le contraire de l'écriture haute et large d'aujourd'hui — marque seulement ce qu'il lui plaît de marquer :

MAISON ROYALE.

Ma chère maman,

Vous m'avez promis de m'écrire aussitôt votre arrivée. Mais nous sommes aujourd'hui samedi et je n'ai aucunement de vos nouvelles. Je crains que vous n'ayez été bien fatiguée, ainsi que papa, qui était déjà très souffrant à Paris. Je vous en prie, chère maman, écrivez-moi un mot, — un seul mot me tranquillisera. Je pense que vous avez déjà reçu des nouvelles des bons petits frères qu'il m'a été bien dur de quitter, malgré nos petites mésintelligences. Quand vous m'écrirez, répondez-moi bien à toutes ces choses, et, surtout, donnez-moi d'amples détails sur vos santés. Je vais m'occuper de vous faire deux jolies petites (mot illisible) pour mettre sur votre cheminée, et puis je vous ferai une ménagère, et une bourse pour papa...

Nous avons récréation aujourd'hui toute la journée. Nous reprendrons les leçons, lundi seulement, parce qu'il y a beaucoup d'élèves qui ne sont pas encore rentrées. Chère maman, je vais encore attendre quelques jours patiemment de vos nouvelles; mais je m'inquiéterai sérieusement si je n'en ai point d'ici là.

Je vous prie, chère maman, de dire bien des choses à ma petite Sophie (?) N'oubliez pas non plus l'aimable Cécile, à laquelle je pense bien souvent, et non seule-

ment parce que je l'aime, mais aussi parce que je pense à son bonheur d'être avec ses parents pour toujours.

J'espère être bientôt rassurée; recevez les sentiments respectueux de votre fille

CLOTILDE.

Samedi, le 6 octobre 1832.

« Le bonheur d'être avec ses parents pour toujours », — que de choses, que de souvenirs du passé scolaire dans si peu de mots !

Lorsque son éducation fut terminée, — vers 1834, — mademoiselle Clotilde Marie, « ancienne élève la Légion d'honneur », revint dans sa famille et vécut à Méru.

J'imagine que c'est pendant cette période de sa vie — entre sa sortie de la rue Barbette et son mariage — que Clotilde abandonna peu à peu les idées pieuses de Flavigny, pour se tourner vers un autre idéal. Sa mère, madame Marie, était, pour son temps, un esprit très avancé ; en religion, sous des dehors catholiques, elle n'était que spiritualiste, mais elle l'était profondément ; en politique, elle était mieux que libérale, elle était l'amie des pauvres ; et cette fille de la plus haute noblesse lorraine, sœur d'une abbesse, sœur d'un ministre de la monarchie autrichienne, écrivait des essais de sociologie, auxquels Auguste Comte rendra hommage. De même que le philosophe, sur une scène plus vaste, proposait aux savants la réorganisation de la société, de même madame Marie,

dans sa solitude de Méru, dressait des plans d'amélioration sociale par le travail. Elle osait même se servir de ses hautes relations pour les soumettre au jugement de la reine Amélie.

La lettre suivante témoigne que, tout au moins, on en avait agréé l'hommage :

SECRÉTARIAT DES COMMANDEMENTS DE LA REINE

—

Palais Royal, le 29 mars 1836.

Madame,

La Reine a reçu la lettre que vous lui avez écrite, et l'ouvrage qui l'accompagnait. Sa Majesté me charge de vous féliciter sur vos bonnes intentions, désirant le succès de vos efforts pour le soulagement de la classe indigente.

Veuillez agréer, madame, l'assurance de mes sentiments respectueux.

Le Secrétaire des Commandements de la Reine,

BOREL DE BRÉTIZEL.

Madame Marie publia, en 1844, un petit opuscule : « *Le Sculpteur en bois* » qui n'est pas inférieur à beaucoup d'autres ouvrages du même genre, dont la fortune fut meilleure; en tous cas, elle y mit ce que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer : une grande sincérité et un manque complet d'ambition personnelle...

L'influence d'une telle mère devait être énorme

sur une âme comme celle de Clotilde. On le voit par ses lettres. Si elle parle de son père, ce n'est que pour dire quelques mots très ordinaires d'affection ou de respect. Si elle parle de sa mère, elle ne trouve pas de termes qui satisfassent sa vénération. Même aux jours où l'emprise d'Auguste Comte l'aura un peu éloignée du centre de sa famille, elle reviendra vers sa mère avec une piété fervente, — sa mère restera sa plus haute affection.

Pendant les quelques années qui suivirent sa sortie de la Légion d'honneur, Clotilde n'eut d'autre esprit, d'autre cœur, que l'esprit, que le cœur de sa mère. On n'en pouvait trouver de plus nobles.

Vers ces années 1834-1835, le marquis de Mornay, ami de la famille Marie et d'ailleurs député de l'arrondissement de Méru, proposa au capitaine de se faire aider, dans son travail de perception, par un jeune homme de la région, Amédée de Vaux. Ce devait être le mari de Clotilde. La famille de Vaux était fort répandue dans le canton. Plusieurs filles étaient mariées à des propriétaires des environs. Ces jeunes femmes devinrent les amies de Clotilde; leur frère, ayant pris pied à la perception, devint prétendant à sa main. Ce frère était tout frais débarqué des colonies, où il avait fait un assez long séjour. Il n'en rapportait aucune fortune ; mais le fait d'avoir derrière soi de lointains voyages au delà des mers, et de pouvoir parler, pour y être

allé, de la patrie de Paul et de Virginie, ne devait pas lui être un faible atout dans la conquête des cœurs. Il conquit, ou pensa conquérir, celui de Clotilde. M. le marquis de Mornay voulut bien faire la demande en son nom.

Il n'y avait d'argent ni d'un côté, ni de l'autre. On constitua bizarrement la dot de Clotilde : le capitaine Marie consentait à prendre sa retraite, et le marquis de Mornay se faisait fort d'obtenir la succession de la perception pour M. de Vaux. De la sorte, le jeune homme gagnait, tout à la fois, une femme et un emploi. Il fut assez niais, d'ailleurs, pour perdre l'une et l'autre en peu de temps.

L'opinion de madame Marie, sur le projet de mariage, est consignée par elle dans la note suivante, adressée à Clotilde elle-même, bien que, jusqu'au dernier alinéa, il soit parlé de Clotilde à la troisième personne. Il n'y a pas de date ; le contexte et la phrase finale indiquent seulement l'époque approximative de cette sorte de consultation donnée par la mère à la fille ; — pièce bizarre, fermement pensée et écrite :

D'après tout ce qui s'est passé entre la famille de Vaux et nous, relativement à la proposition de mariage de M. Amédée avec notre fille, j'ai remarqué, dans le caractère du jeune homme, les mêmes dispositions que dans toute sa famille, c'est-à-dire qu'ils comptent pour rien les sacrifices qu'on leur fait, et que toute leur délicatesse consiste à se mettre dans une si bonne position qu'ils n'aient pas besoin d'en avoir.

Du reste, le jeune homme n'a rien de l'énergie que donne un véritable attachement ; il n'a rien du courage de l'homme qui a confiance en lui-même. Il est doux, mais toujours indécis ; il craint tout, parce qu'il calcule trop. Clotilde apporterait assez, si elle trouvait à peu près autant ; mais comme il n'a rien, du moins pour le présent, il voudrait nous faire donner ce qui lui manque. Il est évident que s'il avait eu sa place à lui, il n'aurait pas voulu de Clotilde, à moins qu'elle ne lui donnât au moins 20 000 francs ; et cependant, il ne se contente pas que nous l'acceptions avec rien, et la réserve d'une pension de 300 francs lui paraît indispensable. Dans l'intérêt de ma fille, je serais disposée à céder sur ce point, mais mon mari y résiste absolument. Et il faut convenir que tous les calculs de la famille de Vaux l'ont naturellement attaché à cette résolution, et l'ont tellement refroidi que ce mariage, s'il s'arrangeait, ne serait plus, dans ce moment-ci, pour nous, un événement agréable.

Je conseillerais donc de tout suspendre, et de laisser à mon mari le temps de revenir des impressions fâcheuses qu'il a reçues. La famille de Vaux comptait faire une excellente affaire, et, aussitôt qu'elle l'a vue moins bonne, elle l'a crue mauvaise. La différence entre nous, c'est que nous avons considéré pour beaucoup les convenances de famille, tandis que la famille de Vaux n'apprécie que la place et la veut tout entière. S'il en était autrement, pourquoi madame de Vaux, la mère, qui a bien plus d'aisance que nous, ne ferait-elle pas un petit sacrifice en faveur de son fils? Ce serait une injustice, dira-t-on, en faveur de ses autres enfants. Mais alors, la même raison existe pour nous, et cependant on ne la trouve pas bonne. On nous dit : « Ce n'est qu'une place, on peut la perdre... » On sait très bien, cependant, que M. de Vaux ne court pas la chance d'en avoir une plus belle. On veut donc toujours dimi-

nuer à nos yeux les avantages que nous présentons, tandis que, d'un autre côté, on nous donne la preuve que le mariage n'est basé que sur ces avantages. Cette manière de procéder serait excellente avec des gens qui seraient incapables de l'apprécier, ou s'il s'agissait d'un marché de terre. Mais la franchise nous aurait fait plus de plaisir. Une difficulté s'élève : mon mari demande que son traitement soit continué jusqu'au 1er janvier 1836, cette condition paraît extrêmement dure à M. Amédée ; je prends sur moi de l'annuler, en fournissant la somme sur mes épargnes, et en me faisant des privations ; M. Amédée accepte, bien entendu, mais il ne parle plus de cette prétention de mon mari (qu'il ne doit plus supporter) que comme d'une bagatelle. C'était une chose dure quand il devait la supporter, j'offre de la supporter pour lui, ce n'est plus qu'une bagatelle, dont il a soin de dire qu'il ne se serait guère occupé. Ce sont des traits d'adresse, qui sont maladroits pour moi. Du reste M. Amédée serait plus franc s'il se conduisait d'après lui-même. Mais dans sa famille, on n'a qu'un caractère pour tout le monde.

Voilà, ma chère bonne fille, mes réflexions sur la circonstance. Je voudrais te voir reprendre ta gaîté ordinaire, et te soumettre entièrement à ce que la Providence ordonnera. Si celui-ci te manque, nous nous occuperons sérieusement de trouver ce qui pourrait te convenir.

On ne peut pas reprocher à madame Marie d'avoir caché son opinion à Clotilde ; on peut, il est vrai, lui reprocher, ayant une telle opinion, et marquée en termes si nets, d'avoir consenti à ce mariage. Mais sait-on comment les choses se sont exactement passées? Et ce qui a conduit une mère si

avisée à ne pas résister jusqu'au bout? En tous cas, on a ici la preuve que ce n'est pas, comme le croient certains positivistes, pour satisfaire sa famille que Clotilde s'est mariée...

D'après le témoignage de mon grand-père, la jeune fille, sans être éperdument éprise de M. de Vaux, était éprise du mariage en soi. Elle y voyait l'occasion de secouer la tutelle d'un père, dont le caractère, toujours difficile, devenait de moins en moins traitable, et dont l'avarice, toujours aiguisée, s'exaspérait de plus en plus. Il était d'autant plus ladre dans son privé que, par deux fois, ayant mis sa confiance en des financiers aventureux, il y avait perdu des sommes assez importantes. Il se rattrapait sur des bouts de chandelles. Clotilde avait hâte de quitter ce régime trop strict. Elle se fit, sans doute, comprendre de sa mère, qui céda...

Le mariage eut donc lieu, le 28 septembre 1835. Le capitaine Marie passa son emploi à son gendre et se retira à Paris, avec sa femme. Clotilde, devenue madame de Vaux, demeura à la perception, dont son mari avait la charge.

La vie du jeune ménage n'eut rien de bien saillant, — hors la catastrophe qui y mit fin quatre ans plus tard.

Des lettres que Clotilde, entre temps, écrivit à ses parents, je veux seulement tirer deux ou trois extraits. Le premier est pour montrer que Clotilde, qui gémissait plus tard de n'avoir pas d'enfants, — quand sa séparation d'avec son mari lui laissait

peu de possibilité de réparer le temps perdu, — n'était point désireuse de devenir mère, quand la réalisation de ce vœu était toute naturelle...

Après s'être plainte de quelques ennuis domestiques, d'un « tour pendable » que sa bonne lui a fait, elle exprime ses craintes :

J'ai dans ce moment une mine de morte, et *je le suis presque.* Autre chose qui me tourmente bien fort : c'est qu'avec toute cette fatigue, je ne suis pas sûre de ma position (je grossis énormément), ce qui m'effraie. Madame Eugène[1] est bien chagrine de la même aventure qui lui arrive. Quant à elle, cela est certain, puisque cela est déjà au coin de trois mois. Pour moi, j'aurai preuve certaine ces jours-ci, car il ne faut pas encore se désespérer...

Qu'en penseront nos moralistes? Il me semble que la femme romantique ne valait guère mieux, sous ce rapport, que la Parisienne du XXe siècle. Et en cherchant bien, on trouverait sans doute les mêmes réflexions à tous les âges du monde. Il n'y a jamais eu que l'homme, pour trouver très bien que la femme fût mère. La femme ne s'en serait pas avisée, toute seule...

Les craintes de Clotilde, puisque craintes il y avait, n'eurent qu'une demi-suite. J'entends que tout se termina par un accident. Mais sa santé se délabrait déjà. Son médecin prescrivit une saison à la mer. En 1838, le fait n'était pas si banal

1. Une des sœurs de M. de Vaux.

qu'aujourd'hui. Clotilde en fut toute suffoquée, et son mari aussi. Ils se décidèrent pour le Tréport.

... Amédée m'a étonnée dans cette circonstance par son indécision, écrit-elle le 7 juillet 1838. Il a fallu qu'il soit bien convaincu du bien que j'éprouverai de ce voyage pour se décider à l'entreprendre...

Je vous avouerai que j'ai eu mes réflexions et mes petits tourments. La famille d'Amédée me taquinait un peu. L'on avait l'air de dire que je n'étais pas souffrante, que je me dorlotais, etc... Mais j'ai eu aussi de bons conseils, et l'on m'a décidée à n'écouter que ma santé...

Il me semble, grâce à trois araignées que j'ai vues hier près de mon lit, le soir, — espoir, — que je vais rapporter un beau diamant que je pêcherai moi-même... Pourvu que je rapporte des nerfs solidement raccommodés, je serai bien heureuse ! et bien heureuse! car la santé avant tout...

Pauvre femme ! Elle commençait, dès 1838, à courir, au milieu des sourires incrédules des siens, après cette santé qui, chaque jour, lui manquait un peu plus, — mais elle y courait alors avec un entrain jeune et une ingénue confiance...

Enfin, la voici au Tréport. Apprenons d'elle ce que c'était qu'une villégiature à la mer, au temps du roi Louis-Philippe...

Méru est dans l'Oise, le Tréport dans la Seine-Inférieure, département voisin. Aujourd'hui, il faut, sans se presser, et en troisième classe, deux heures vingt-cinq, pour aller de l'un à l'autre lieu. Clotilde partit un certain jour, avant minuit, et

n'arriva que vers six heures du soir, le lendemain, soit environ dix-huit heures — dix-huit heures de patache. — Pour comble, le jeune ménage s'était lancé dans l'aventure sans avoir pris soin de retenir une chambre. Et Clotilde écrit :

La grande affaire était de trouver un logement peu cher, propre et commode. Il nous fallut donc, en descendant de voiture, avant de penser à nous reposer, ni à manger, — deux choses dont nous avions un égal besoin, — que nous nous missions en course avec un brave homme qui était venu me demander à être mon baigneur. L'on nous en montra cinq ou six, dont le prix excessif nous donnait presque envie de pleurer. Enfin, nous arrivâmes chez la propriétaire de celui-ci : une petite femme gentille à croquer, avec son bonnet haut et piqué, sa cotte courte, et ses reins bien rembourrés (costume du pays), nous montre la chambre qu'elle loue. Elle nous la fit 60 francs pour trois semaines...

Après débats, la chambre reste à 50 francs. Et Clotilde s'extasie :

Nous avons deux belles et grandes armoires, l'une porte-habits, l'autre pour le linge, une table à manger, une petite cheminée, un lit à la paysanne, mais où, néanmoins, madame la duchesse de Massa a couché l'année dernière, du linge éblouissant de blancheur, un air exquis, qui vient d'un côté de la mer, de l'autre côté par deux fenêtres donnant sur le pays.

... Il faut que je vous raconte notre premier dîner. C'était encore le cuisinier de madame de Massa que l'on nous indiqua. « Je me flatte, nous dit-il, que vous serez

contents ; car pour trois francs, vous déjeunerez et vous dînerez (sans pain ni vin, par exemple, il faut le prendre ailleurs). Vous aurez pour déjeuner un plat de poisson et un plat de viande ; à dîner, je vous servirai un potage et une entrée, deux plats de légumes, un rôti, une salade et un dessert... » Cela nous parut trop beau pour être bon, et nous voulûmes en essayer une fois seulement... Il nous servit des huîtres chaudes comme le soleil, un potage qu'il avait probablement destiné d'abord à son chien, deux ailerons, déjà sucés, de canard aux petits pois, dans un plat que des enfants trouveraient trop petit pour faire la dînette, des fèves à je ne sais quelle horrible sauce... La fille qu'il envoya pour nous servir avait une figure si sale et si suante que les mets devaient s'en ressentir. Si vous aviez vu la figure du pauvre Amédée, qui ne disait rien, mais qui se vengeait, sur un saucisson qui avait été du voyage, de la méchanceté du dîner !... Je donne un sou à la fille luisante pour aller chercher de la moutarde. Je crois qu'elle alla tout bonnement chez un vidangeur, car ce qu'elle nous rapporta nous fit quitter la table...

Tous ces tableautins sont tracés légèrement et un peu à la va-vite ; mais si le style épistolaire devait être du style soutenu, on n'aurait pas à en faire de différence, dans les précis de littérature. Et puis, le laisser-aller dans la phrase n'est pas à la portée du premier venu. Voyez comme la petite paysanne « aux reins bien rembourrés » fait image, et comme cette gargote, aux plats « trop petits pour faire la dînette » est éternellement la gargote du petit trou pas cher.

Clotilde n'en veut d'ailleurs pas au Tréport de son mauvais dîner. Elle dit seulement :

C'est un bien drôle de petit pays que ce Tréport. L'on n'y trouve presque rien. Les habitants, tous pêcheurs, sont simples et bons. Ils cherchent toutes les occasions d'obliger. Ce sont déjà des mœurs tout à fait différentes de notre peuple. Ils sont religieux, ils font le signe de la croix avant de baigner une femme, et l'on trouve des croix sur toutes les routes. L'on voit que ce sont des gens qui s'exposent souvent aux dangers de la mer : il leur faut une croyance plus forte, et un recours plus puissant...

Je dois noter aussi, pour l'histoire rétrospective de la mode, cette constatation, que beaucoup de Parisiennes à la mer voudraient pouvoir faire encore :

Ce qui m'enchante ici, c'est la simplicité : avec mes petites robes d'indienne, je suis aussi bien que les autres dames...

Une jeune femme de vingt-trois ans, qui est au Tréport en juillet, qui n'a que des robes d'indienne, — et qui s'en contente, et qui dit que les autres n'ont rien de mieux ! C'était sous le roi Louis-Philippe...

Voici, maintenant, Clotilde aux bains :

Ce que je vous gardais pour la bonne bouche, c'est le récit de mes bains. J'ai donc commencé hier. Malgré la fatigue du voyage, j'en ai pris deux, ce que je ferai tous les jours, car ils ne me coûtent que seize sous, tout compris. Les deux d'hier m'ont fait un effet prodigieux, mais si vous saviez les cris, la peur et le mal que m'a fait le premier !... L'on m'entendait du pays, qui ne touche pas l'endroit où l'on se baigne; et j'étais

désolée, parce que je craignais de n'avoir pas le courage d'en prendre souvent. Je suis revenue me coucher, et mes nerfs étaient si crispés que j'ai pleuré toute la journée... Amédée, à force de me raisonner, me fit promettre que, pour m'habituer, j'en prendrais un à cinq heures, ce dont j'étais bien triste... Je fis encore bien des giries, mais enfin, prenant mon cœur de lion, je me précipitai dans l'eau jusqu'au cou. Je ne l'eus pas fait quatre fois que je me trouvai à merveille...

Me voilà revenue, je me suis couchée un quart d'heure et Amédée m'a frictionnée avec la drogue fortifiante. J'ai, par exemple, le corps aussi brisé que si j'avais été malade pendant huit jours...

Les semaines passent. Clotilde revient à Méru. Elle écrit ceci à ses parents :

... Le genre de vie que je menais au Tréport contribuait beaucoup à améliorer ma santé : un grand repos de toute chose, un peu de sommeil dans le jour. Aussi me suis-je crue guérie en revenant. Mais la fatigue, les tracas du ménage m'ont rendu mon mal, et, pour l'éviter, je vais me remettre aux bains froids et salés, et me reposer le plus possible. Je ne puis encore m'occuper à lire ou à coudre. Écrire me fatigue un peu moins, mais encore. Je voulais cependant ne prendre une bonne qu'au moment de notre emménagement. Oh ! que la santé est donc un bienfait ! J'ai déjà depuis trois jours perdu les belles couleurs que j'avais rapportées des eaux... Mais n'allez pas vous inquiéter, mes chers parents. Cet état n'est nullement dangereux, il n'est qu'ennuyeux, mais il l'est dans toute la force du terme...

Avant de partir pour le Tréport, elle disait que sa santé s'y remettrait ; quand elle en revient, elle

constate que c'est peine perdue. Et ce sera toujours ainsi, et ce leit-motiv reviendra, reprendra, sans que nul, hors Auguste Comte, la comprenne exactement. Ses parents pensent qu'elle est seulement nerveuse, — neurasthénique. — Et Clotilde elle-même, dès qu'elle a fait l'aveu de sa misère, se reprend, sourit, veut sourire... Dans cette même lettre où elle vient de dire qu'elle peut à peine écrire, elle conte ceci, qui devrait être illustré par Daumier, mais qui, tel quel, vaut un Gavarni :

... Si j'étais en veine de gaîté, je vous conterais le passage du maréchal Soult ici... Le maréchal, en apercevant le discours sur papier que M. Meusnier tirait de sa poche, s'est précipité en bas de sa voiture, remerciant du compliment, disant qu'il savait tout ce que pensait de bon et d'aimable la ville de Méru, et priant qu'on ne lui en dît rien. Il a un peu causé avec M. Meusnier, dont toutes les sœurs s'étaient mises en blanc. Quand le maréchal est remonté en voiture, M. Meusnier, à ce que dit l'histoire, a relevé le marchepied de la voiture, perdant la tête du bon accueil fait à lui... Boucher avait tambouriné le matin : « Les habitants de la ville de Méru sont prévenus de se tenir sur leur *propre.* »

Pour achever cette pointe sèche, il ne manque que la silhouette, dans le lointain, du pompier de la ville avec son grand casque à plumet...

Les trois semaines au Tréport sont les seules qui sortent un peu de la grisaille des jours de Clotilde. — Elle a repris le coin de son feu, dans cette maison de la perception de Méru, où elle a été élevée,

où elle est devenue femme, où elle vivote. Elle fait, alentour, de petites visites, de petites promenades... Sa mère et son père viennent la voir en été ; ses frères sont loin, l'aîné est entré à l'École polytechnique ; le second va y entrer. Son existence est comme des milliers d'autres existences, et cela peut durer ainsi pendant des années, des années, jusqu'à un avancement du mari.

Mais le mari n'aura pas d'avancement. Ce colonial indolent, qui s'est marié pour avoir une position, ne s'attache guère à cette position. Il va souvent à Paris, tout seul. Faire quoi?

Un certain jour du commencement de juin 1839, l'inspecteur des Finances annonce sa venue à la perception. Tout aussitôt, M. de Vaux songe à envoyer Clotilde, qui n'y comprend rien, passer quelques jours chez madame de Vaux, la mère, à peu de distance de là ; il ira lui-même l'y rejoindre bientôt. Mais, au lieu du mari, Clotilde, deux jours après, voit venir des gens qui lui réclament ses clefs. M. l'inspecteur n'a pas trouvé son comptable ; et comme on voit de la fumée sortir de la perception, M. l'inspecteur veut entrer tout de même. Il entre, on éteint un reste de feu suspect, on cherche M. de Vaux. Il n'y a plus de M. de Vaux. Sans lui, on sauve quelques livres de comptes ; sans lui, on sauve la caisse. Mais les livres sont falsifiés, mais la caisse est vide. M. de Vaux est un voleur, un faussaire et un incendiaire...

Tout cela tombe sur Clotilde en quelques heures.

En quelques heures, elle apprend que cette vie un peu terne où elle s'engourdissait était un incomparable bonheur, à côté de l'abîme où la voilà jetée. Son mari, si elle ne l'aimait pas de passion vive, lui était un compagnon à qui elle s'était attachée. Sa position, si elle n'était pas brillante, était honorable, la mettait à l'abri du souci immédiat des choses. Par le mari, par la position, elle avait un rang dans le monde, un petit, mais un rang. Et, en quelques heures, plus de compagnon, plus de position, plus de rang. Elle était, de ce moment et pour toujours, en marge de la société, femme d'un voleur en fuite.

S'étant convaincue du désastre, elle revint à Paris où étaient ses parents, où était son frère, mon grand-père, alors polytechnicien. Celui-ci, dans son puritanisme républicain, était peut-être le plus vivement touché à l'idée que sa sœur était unie à un faussaire. Il forma aussitôt le projet de demander un congé au général commandant l'École, de courir sur les traces de M. de Vaux (on croyait savoir qu'il était à Bruxelles), et de le menacer d'arrestation, de scandale, s'il n'obtenait de sa famille qu'elle versât au Trésor l'équivalent des sommes dérobées. Si la famille de Vaux remboursait, les choses pourraient s'arranger encore, par les influences qu'on ferait agir. Il se mit tout à fait à la disposition de sa sœur, mais Clotilde, après avoir acquiescé, eut peur de la violence de son frère. Elle lui envoya, à l'École, ce billet :

La nuit porte conseil, bon ami, et celle-ci m'a fait beaucoup réfléchir sur ce que nous avions presque décidé ensemble trop précipitamment. Il faut l'avouer, combien je suis heureuse que tu n'aies encore rien fait de tout cela. Ne t'en mêle nullement. C'est une affaire trop grave ; il n'y a que moi qui doive agir, et mon avis est bien toujours d'employer les petits moyens, d'abord ; car si l'on obtient par eux le moindre résultat, cela sera heureux et n'apportera nul regret. Je pense donc qu'il va n'y avoir point d'obstacle à ce que j'écrive au maire de Bruxelles. Au reste, je n'en parlerai que la chose une fois faite.

A revoir, cher enfant. Reçois mille baisers de sœur et d'amie.

CLOTILDE.

Mais tergiverser, c'est ne rien faire. On ne fit donc rien, — que demander directement à la famille de Vaux de combler le déficit, pour sauver l'honneur... Madame Marie avait bien jugé tout ce monde : ni madame de Vaux, la mère, ni aucun des gendres, malgré leur situation dans l'arrondissement, ne remua le plus petit doigt, n'avança la plus petite somme. Comme, d'ailleurs, M. de Vaux demeurait introuvable pour l'Administration, l'affaire fut terminée par sa seule révocation. Hormis qu'il y eut, en Belgique, un escroc de plus, et à Paris, de plus aussi, une femme désespérée, rien ne fut changé sous le soleil.

Quelques mois après, par le canal de la famille de Vaux, Clotilde reçut inopinément un mot de son mari. Il faisait connaître qu'il était vivant, à Liége. Clotilde ne répondit pas. Nouvelle lettre.

Le malheureux implore la pitié. Bien que ne pouvant pardonner, Clotilde ne se croit pas le droit de ne pas répondre. A son tour, elle se sert du truchement de la famille de Vaux pour faire tenir une lettre à son mari. Que disait-elle? Sans doute un adieu définitif, car le mari protesta par une longue réponse, et ce document est essentiel, pour deux raisons. La première, c'est que tout ce qu'y dit M. de Vaux n'est que très honorable pour Clotilde. Ceux qui ne connaissent la jeune femme que par des lettres publiées dans le volume sacré du positivisme ont le droit de douter d'elle. Clotilde y dit : « mes malheurs », Comte répond : « vos malheurs »; mais aucune précision n'est produite. Cette précision, la voici. — En second lieu, la copieuse justification de M. de Vaux me paraît bien représentative, non seulement du style, mais aussi de l'état d'âme d'une époque. Après avoir lu ce plaidoyer où certaines paroles, venues du cœur, se noient dans un lamento grandiloquent, on comprendra que Clotilde, parlant de son mari, lui ait appliqué l'épithète d' « homme fatal ». C'est l'homme fatal de 1830, non dans sa grandeur ténébreuse, mais dans sa platitude, — Antony au petit pied, — qui se croit assez intéressant, pour que la Fatalité — fatalité par un grand F — ait le loisir de s'occuper de lui. Comme document — document vécu d'un temps où la vie était du théâtre — je ne pense pas qu'il en soit de plus complet. Cette considération fera pardonner les à-côtés et les digressions :

Que je te remercie de m'avoir écrit ! Ta parole a jeté sur mes souffrances quelques adoucissements. Ta lettre part d'un bon cœur, sensible et généreux ; elle m'a fait du bien ; mais elle est parfois sèche, amère et poignante, elle m'a fait mal aussi. Je vais tâcher de te répondre, autant que mon corps et mon âme malades pourront me le permettre.

Tu me dis tes vertus, et tu me demandes si je les ai connues, si je les ai appréciées. Oh ! sois-en sûre, je les ai connues et appréciées mieux que personne au monde. Je connais mieux que toi-même tout ce que valent et ton âme et ton cœur. Oui, si tu le veux, je suis un ingrat, je suis un misérable, qui n'ai su te donner que misères et larmes, pour prix de ton amour et de ton dévouement ; mais cet ingrat, ce misérable, se repend aujourd'hui, il gémit de ne pouvoir réparer tous ses torts, il te demande grâce... Tu es malheureuse et c'est moi qui l'ai voulu ! non je ne le voulais pas, je ne l'ai jamais voulu, crois-moi, je voulais ton bonheur, ton bonheur m'aurait fait tant de bien, m'aurait rendu si heureux moi-même, moi qui t'aimais comme je t'aime encore. O larmes ! ô remords ! vous êtes impuissants maintenant, vous ne pouvez plus rien racheter, il est trop tard.

Tu veux tout savoir, tu vas l'apprendre. Qui m'a plongé dans ce gouffre ? qui m'a poussé à tant d'actions basses ? me demandes-tu ? eh bien ! regarde : le jeu ! le jeu seul ! rien que le jeu ! Du jardin du Palais-Royal au-dessus des galeries qui l'entourent, vois les fenêtres nº 36, vois-les, ces fenêtres, si tu l'oses ! c'est derrière elles que j'ai joué tout cet or... c'est sur ce tapis vert où le banquier retournait une à une des cartes du trente et quarante, que j'ai tout laissé, or... honneur... Le jeu, enfin, m'a réduit à fuir, à me séparer de toi, de toi, mon amie, toi, ma pauvre tête que j'idolâtrais, que j'idolâtre encore. Je ne t'ai plus là, près de moi... Ah !

ma toute amie, que mon cœur est déchiré cruellement. Me croiras-tu? eh bien! malgré toutes ces horreurs, malgré toutes ces infamies, dont je suis couvert, j'ai encore un reste de vertu, je le sens à mon remords, je le sens à mon amour pour toi.

Crois-moi bien, je n'ai eu jamais que toi pour femme, Clotilde, et quant à des enfants, je ne m'en suis jamais connu. Dieu ! que n'a-t-elle vécu, elle, cette enfant, dont tu serais la si bonne et si vertueuse mère ! Peut-être, en ce moment, au lieu de tracer ces douloureuses lignes, je l'endormirais sur mes genoux, et toi, dis, tu nous sourirais... Tu pleures...

Tu veux l'histoire de ma vie entière, tu l'exiges, je ne te le refuserai pas. Lis donc : Sorti du collège à vingt ans je me rendis à Paris pour y étudier la médecine. C'était ma première vocation, je le suis (*sic*) encore aujourd'hui. La première année, je m'adonnai tout entier au travail, et je suivis avec goût et exactitude les cliniques de M. Dupuytren ; mais, ensuite, la connaissance d'étudiants paresseux et dépensiers me perdit. Je courus avec eux et les cafés et les femmes, et je fis des dettes. Je jouais, à l'occasion, de l'argent dans des billards et des tripots. La passion du jeu se faisait déjà sentir en moi. Quand je gagnais, c'était bombance avec mes camarades; quand j'étais sans le sou, je cherchais à tout prix le moyen de me le procurer. Une première fois on sut mes dettes. Elles s'élevaient à deux ou trois cents francs ; on les paya et on me laissa à Paris. Je n'étais pas corrigé et je continuai mes folies. Enfin, après trois années passées dans la paresse et la débauche, mon père sut la vérité ; il sut que je ne savais rien en médecine et que j'avais sept ou huit cents francs de dettes. Il me fit quitter Paris et il voulut faire de moi un soldat ; mais (un nom illisible) auquel il écrivit à ce sujet l'en détourna, en le persuadant que ce n'était pas le moyen de me ramener aux bons sentiments. Mes

dettes furent payées partie par mon père, partie par Eugène, à qui j'en fis plus tard une reconnaissance. J'allai, en quittant Paris, chez M. Demay et je l'aidai dans sa perception. Peu après mon père mourut. Moi, fatigué de rester au déluge, fatigué de postuler en vain une perception, je déclarai que ma position n'était plus tenable et qu'il fallait prendre un parti.

Un soir donc, causant avenir avec ma mère, elle me dit : « Aimerais-tu à voyager, à aller chercher fortune à l'étranger? on réussit quelquefois... » Ces paroles, qui étaient l'expression de tous mes vœux, mes vœux que j'avais jusque-là renfermés en moi-même, je les accueillis avec transport. Mon départ fut décidé.

Nous arrivâmes à l'île Bourbon, après avoir séjourné deux jours à l'île Maurice, et nous débarquâmes à Saint-Denis, fin novembre... Par suite de mesures administratives, la place que j'occupais fut supprimée, et, en quittant les bureaux des Ponts et Chaussées de Saint-Denis, j'entrai en qualité de précepteur chez M. Sers père, habitant au Bras-Panon, quartier Saint-Benoît, à huit lieues de Saint-Denis. Là j'y (*sic*) restai dix-huit mois, et j'y devins épris d'une demoiselle Sers, mon écolière, ou, pour parler plus vrai, c'est elle qui devint éprise de moi, car je connus son amour avant d'avoir rien éprouvé pour elle...

Je reviens un instant à mademoiselle Julie Sers, à l'égard de laquelle je me suis toujours conduit en homme droit et délicat. La seule inconséquence à nous reprocher fut un baiser, non qu'elle se laissa prendre, mais qu'elle me donna. Ce fut un baiser, court, brûlant, plein d'amour, ce fut un éclair... Ce n'est pas là une femme et des enfants... Certes, il ne tenait qu'à moi d'égarer et de perdre ce jeune cœur de vierge, je n'aurais eu qu'à vouloir ; mais en me respectant, je l'ai toujours respectée elle-même. Dans une position semblable, celui qui, aujourd'hui, maudit le bourreau

de sa fille ne serait-il pas devenu bourreau lui-même? Passe-moi ces paroles, car je ne prétends blesser personne, je veux seulement en conclure que chaque homme a des penchants marqués pour tel ou tel vice, des penchants irrésistibles, et que des circonstances, indépendantes de notre volonté, font souvent de nous ou l'homme vertueux ou l'homme méprisable.

Voilà ma vie à Bourbon.

Puis arriva l'affaire de notre union. Je me suis demandé souvent alors à moi-même : « Rendrai-je ma femme heureuse? » Je l'ai toujours cru. Faire le bonheur d'une femme que l'on aime ne me paraissait pas difficile, à moi qui ne me savais pas méchant. Je t'aimais, pouvais-je jamais prévoir que cette passion du jeu, qui s'est accrue en moi d'une manière horrible, me conduirait à un désordre pareil à celui dans lequel je suis tombé ! !

Quelques jours avant notre union, je me rendis à Paris, je ne sais trop pourquoi. Je profitai de ce voyage pour connaître une maison de jeu, où je n'avais pas encore mis les pieds. J'entrai, n'ayant sur moi que quelques pièces de cinq francs. Je contemplai un moment la foule silencieuse des joueurs et le mécanisme de la roulette, je jouai : en quelques minutes, je gagnai une centaine de francs, et je sortis en jurant de n'y plus rentrer. Que n'ai-je, grand Dieu ! tenu ce serment ! Notre mariage eut lieu.

Il faut que j'abrège, en supprimant, si je puis, tout détail, car je n'en finirais pas. Le temps me presse. Je vais être laconique autant que possible, afin de pouvoir répondre à toutes les questions.

Tu me parles de ma famille? De ma famille si unie, si bonne?... Est-elle donc si bonne, et n'a-t-elle rien à se reprocher envers toi, cette famille qui laissera sans honte vendre en public tes hardes à toi, et les verra sans rougir sur le dos du premier venu, sans seule-

ment chercher le moyen de t'éviter cette espèce de flétrissure. Un arrangement avec les créanciers, qu'on aura toujours tort d'irriter, ne peut-il être tenté? J'ai quinze mille francs de dettes, c'est énorme, mais rien au delà, comme je le prouverai.

Tu me parles de mon père, de celui qui, toute sa vie, fut probe et vertueux? Et qui me persuadera que je suis du sang de celui dont je porte le nom? Pardonne-moi, mais une vérité bien terrible va sortir de ma poitrine haletante, pour passer dans la tienne... J'étais enfant, je connaissais déjà le mal, sans en comprendre toute l'étendue, j'espionnais les actions de ma mère... C'est de ce crime peut-être que Dieu me punit aujourd'hui ! Eh bien ! dans cette petite enceinte donnant sur l'eau, au bout de l'allée de notre grand jardin de Chaumont, à cette place où était jadis un berceau de lilas, à cette place où était un banc de pierres ciselées, à cette place, dis-je, cachés derrière des branches où nous arrivions en tapinois (mon frère m'accompagnait), nous avons vu ce que plus tard nous avons mieux compris ! ! ! La mère, qui donne à son mari des enfants qui ne sont pas les siens, et à ses enfants des frères qui ne sont pas les leurs, mène une vie douce et paisible, et est entourée de l'estime générale... pourquoi donc? tu me répondras...

Ces paroles qui viennent de m'échapper me font horreur à moi-même et je me sens amoindri : mais un malheureux auquel on arrache le cœur ne peut s'empêcher de crier ! C'est dans le sein d'une épouse que j'ai déposé ce secret, elle saura à l'occasion raturer ces lignes... Mon Dieu ! vous le savez, je lui ai pardonné, à ma mère ! A elle qui a su racheter ses fautes par tant d'actions méritoires ! Mon Dieu ! faites qu'elle me pardonne de même...

Quant à un déficit dans ma comptabilité, il n'y en a point, mon cautionnement me rentrera en entier, et

au delà. Ma perception était en règle en apparence, et l'œil le plus clairvoyant ne pouvait y rien trouver à redire. J'aurais montré moi-même en quoi elle péchait, ma perception, que j'étais pardonnable... Ai-je jamais fait perdre un sou à un contribuable? Un seul viendra-t-ilréclamer un centime que je lui aurais détourné? Non, il n'en viendra pas un... Ici, je l'avoue à ma honte, est un crime, un faux, suite de ma position désespérée. Ce crime, ce faux, je le révèle : les procès-verbaux de la caisse d'épargne sont mensongers, et ne se rapportent en rien avec les recettes faites... C'est un détournement de fonds, mais ce détournement de fonds a été employé à faire mes contributions de versements qui sont beaucoup plus considérables que les sommes que j'ai réellement reçues. Tout cela fera l'objet de notes que tu n'es pas à même de comprendre ; mais ce que tu peux concevoir, c'est que toutes ces actions, si hideuses qu'elles soient, ne constitueront jamais un vol proprement dit, tout en étant peut-être plus condamnables.

Et ton argent en caisse? Mon argent en caisse, je n'en avais pas, et je pourrais à l'occasion en donner la preuve. Pourquoi avoir tout incendié? Cet incendie de papier, je ne l'ai commis qu'après qu'un accident épouvantable avait fondu sur moi. Écoute : je l'aurais attendu, cet inspecteur, je ne le redoutais en rien pour ma perception, mais j'étais perdu, s'il eût vérifié ma caisse d'épargne, où le désordre sautait aux yeux. Dans cette anxiété, je voulais de Jules un conseil, je voulais m'ouvrir à lui. Ma tête brûlante s'ouvrait en deux... Je ne reposais pas depuis plusieurs jours. J'allumais du feu, je voulais un bain de pieds... J'avais monté quelques liasses de papiers que j'avais été prendre dans mon bureau, afin de les mettre en ordre, et je les avais ammoncelées précipitamment sur la toute petite table que tu connais. Tandis que je des-

cendis (*sic*) pour faire quelques recherches dans mon bureau, la pile de papiers laissée dans ma chambre roula de cette table sur les charbons et s'embrasa... J'en prends à témoin ce Dieu que tu me dis de prier : toute la comptabilité-commande de Méru était réduite en cendres... A cette vue, je perdis la tête, je devins furieux... fou... je blasphémais... Tout ce qu'il y avait de papiers dans la chambre, je le précipitai de colère dans les flammes... Je courus incendier ce qui restait dans mon bureau ; et les quelques papiers qui sont restés doivent leur conservation à la bonne madame M... qui est venue frapper en s'informant de la cause de cette fumée et de cette odeur, qui s'échappaient à travers des portes mal jointes... Je m'enfuis, croyant la maison que je venais de quitter livrée aux flammes par mon imprudence, me croyant poursuivi, arrêté... Des juges me condamnaient... moi, coupable à tant d'autres titres, je me voyais poursuivi comme un incendiaire... je me sentais déjà traîné sur un échafaud où ma tête allait tomber... je délirais... j'avais l'œil sec, tu l'as dit, mes larmes ne coulaient pas, mais c'était de frémissement...

Tu me demandes ce que je compte faire, où je dois aller? Mais le sais-je? Je suis là où je suis comme je serai ailleurs... malheureux... repentant... mais toi! toi! que comptes-tu faire? que vas-tu devenir? C'est moi qui ai tout fait, c'est moi qui ai tout voulu! Je suis plus à plaindre que toi, mille fois... Aujourd'hui ma volonté n'est plus la mienne, je te l'abandonne, à toi, ô ma chère Clotilde, ô toi qui es encore mon amie, parle, et tu seras chérie, tes désirs, tes conseils, seront pour moi des devoirs sacrés. Je les attendrai. Ah! si un seul mot sortait de ta bouche, si tu disais : « Viens ! » Il me semble que mon courage, que mes forces renaîtraient; j'ai dû marcher la nuit pour me soumettre au froid, et me reposer le jour au bord du chemin en

m'éloignant de toi, va, je saurais le faire encore pour m'en rapprocher. Dis-moi « oui ! » et j'arriverais près de toi...

Adieu, adieu, je t'aime... Écris-moi, par pitié, écris-moi vite.

Je pense souvent à ta bonne mère, qui a souffert aussi, elle, et qui souffre encore du malheur de sa pauvre fille... Elle comprend la douleur, elle...

Adresse ta première lettre à M. Morel (Jacques-Victor), ouvrier confiseur, place Saint-Jean, section V, nº 5.

Jeudi, 5 heures du matin.

Est-ce suffisamment de l'époque? Tout y est : la jeune vierge impudique qui s'abandonnerait au héros, si celui-ci, précisément, n'était pas un héros, — et la mère coupable, — et la vertueuse épouse, « ange » du foyer, — et Satan qui pousse au mal, — et le suicide, à quoi l'on s'est bien résolu mais qu'on n'exécute pas, — et les derniers trémolos, l'inconscience, l'incendie. Tout y est, — avec, en plus, la petite délation sur la famille, qui n'est pas très propre.

Mon grand-père m'a souvent parlé de l'émotion de Clotilde à cette lecture. Pour la première fois, elle vit en quelque sorte dans l'âme de son mari. Et c'était cela ! C'était à ce personnage de mauvaise comédie, pauvre homme et triste fils, qu'elle avait fait le don d'elle-même ; c'était de lui qu'elle était la femme, — pour toujours... Le paragraphe de la lettre relatif à la mère est accoladé d'un grand trait ; et, dans la marge, il y a une simple

exclamation « oh ! », qui semble de l'écriture de Clotilde. Ce « oh ! », c'est tout son dégoût, tout l'arrachement de son reste d'amour.

Après qu'elle eut pleuré, elle se ressaisit. Elle dit seulement à sa mère, — et l'on reconnaît ici son style imagé : « Ma pitié s'en va comme un gant qui vous quitte... »

Il fut entendu qu'elle ne répondrait pas, qu'elle ne répondrait plus jamais, qu'elle tâcherait d'oublier...

Plusieurs mois passèrent. Puis, en juin 1840, mon grand-père reçut, à l'École polytechnique, une nouvelle et dernière lettre du malheureux :

C'est à vous, Max, que je veux m'adresser, pour me rendre ce service que tous me refusent, c'est celui de me donner des nouvelles de votre sœur. Qu'est-elle donc devenue? Ah ! répondez ! M'est-il impossible de lui écrire encore, et de lui répéter combien je suis malheureux, toujours rongé de regrets et de remords? Me faut-il pour toujours renoncer à la consolation de recevoir quelques lignes de sa main? Elle me l'a écrit, mais son cœur ne le pensait pas, c'est impossible...

Il faut de la générosité de votre part, pour ne pas me refuser la prière que je vous fais, je le sais, mais j'ose compter, Max, sur cette générosité. N'essayez pas de me juger et de peser ma conduite, vous vous tromperiez sur mon compte...

Il y a sept mois entiers que je n'ai reçu aucune nouvelle.

Adieu.

Souvenir et reconnaissance pour vous. Plus qu'un

souvenir pour votre mère. Mon cœur tout entier pour elle, pour elle seule.

A...

MOREL, *à Liége, bureau restant.*

Mon grand-père répondit que sa sœur ne répondrait pas.

Le silence tomba... De ce jour, à jamais, ni Clotilde, ni ses parents n'entendirent plus parler du lointain Amédée de Vaux. Comment mourut-il, quand mourut-il? Je n'ai rien trouvé qui puisse renseigner. Il avait cessé de compter. Il ne compta plus...

Le silence donc, à défaut de l'oubli, tomba ; — mais la vie de Clotilde était, restait brisée. Elle ne pouvait pas divorcer, — on ne divorçait pas, dans ce temps-là, — elle n'avait aucun métier en mains (d'ailleurs, elle appartenait à un monde où la femme n'a pas accoutumé de travailler), et elle avait vingt-cinq ans, et elle était jolie... Son lot fut de réélire domicile chez ses parents, de reprendre auprès d'eux sa place de petite fille. Mais il ne faut pas oublier qu'elle s'était mariée, presque malgré sa mère et tout à fait malgré son père, afin de quitter précisément ce foyer de famille, que le vieux capitaine rendait peu agréable. Ce lui était dur, et au point de vue orgueil et au point de vue bien-être, de recommencer d'y vivre. Elle y rentra avec l'arrière-pensée d'en sortir le plus tôt possible. — Mais cette possibilité, quand?... Elle envisagea une ressource problématique : utiliser cette facilité

à écrire qu'elle se connaissait, et cette faculté d'analyse qu'elle se sentait.

Personne ne l'encouragea, bien entendu... Sa mère craignait, pour beaucoup de raisons, le métier de femme de lettres ; Clotilde était trop pauvre et trop jolie. Ses frères se contentaient de sourire : ils n'imaginaient pas que leur sœur pût avoir du talent, car c'est une chose dont on n'a jamais idée en famille. Ils furent les premiers étonnés lorsque, quelques années plus tard, Armand Marrast accepta et publia, dans le *National*, cette nouvelle appelée *Lucie*, qui fit — exagérément — les délices d'Auguste Comte. Quant au capitaine Marie, il se sentait si différent de sa fille, qu'il était disposé à lui voir faire de la littérature, comme tout aussi bien toute autre chose dont il ne se fût pas, naturellement, avisé pour lui-même... C'est dans cette atmosphère, médiocrement sympathique à l'éclosion d'un jeune talent, que Clotilde s'essaya.

De ces essais, je n'ai rien retrouvé ; et d'ailleurs — tâtonnements conservés ou non — ce ne pouvait être que germes pour l'avenir : il n'en résultait rien pour le présent. Or, le présent était pénible : la pension de retraite du capitaine, on le sait, ne dépassait pas douze cents francs. Suffisante à peine pour lui-même et pour sa femme, elle devenait bien juste si l'on ajoutait l'entretien d'une jeune femme... Clotilde connut, à partir de ce moment, et ne cessa, jusqu'à sa mort, de connaître cette

sensation suprêmement désagréable de la pièce de cent sous qui manque. Il vous semble que cette pièce de cent sous vous suffirait, qu'avec elle votre budget s'équilibrerait, — mais vous ne l'avez jamais au moment qu'il faudrait, et vous devez courir après. Dans la petite bourgeoisie, on appelle cela de la gêne ; je ne sais pas d'expression plus rigoureusement exacte. Clotilde était dans une gêne terrible, car elle n'avait pas un sou à elle ; et, encore qu'une dame de vingt-cinq ans n'ait pas besoin d'argent de poche autant, ou au même titre, qu'un jeune homme, il lui était lamentable de ne se pouvoir acheter la moindre imitation de dentelle, ni la moindre imitation de fourrure, sans en référer à un conseil de famille. En l'espèce, le conseil de famille, parlant par la bouche du père, refusait généralement le crédit demandé. C'était une dépendance excessive.

Clotilde en vint, un jour, à recourir à la bourse de son frère, mon grand-père, alors élève à l'École d'application de Metz, — et l'on sait ce que c'est que la bourse d'un officier-élève ! Le jeune homme lui envoya vite tout ce qu'il avait dans son porte-monnaie : quinze francs. C'était la mensualité qu'il avait économisée pour son tailleur.

Bien que madame Marie ne fût pas au courant des subsides envoyés par le frère à la sœur, elle comprenait que sa fille était dans une impasse. Elle voulut alléger sa misère. Elle s'adressa à son frère, le ministre d'Autriche.

J'ai dit tout le libéralisme, toute la bienveillance qu'il y avait dans le cœur de cet émigré. Les enfants de sa sœur ne lui étaient pas demeurés indifférents. Il le leur avait montré plusieurs fois ; il le montra encore. Il écrivit à madame Marie qu'il ferait à Clotilde une rente de six cents francs. Ce n'est guère en soi; mais c'était un pur don, et l'on vivait à une époque où les robes coûtaient moins cher qu'aujourd'hui. — Six cents francs de rente à Clotilde, qui avait chez ses parents le vivre et le couvert, c'était la libération relative, le droit d'éviter le contrôle, — le droit de prendre un cabriolet à l'occasion. Mais madame Marie craignit que son mari, mettant l'embargo sur cette petite pension, ne fît payer à Clotilde ce vivre et ce couvert qu'il lui assurait gratuitement, par devoir et avec peine. Elle cacha donc la générosité de son frère. Elle en recevait directement, chaque trimestre, la somme attendue, et elle la passait comme en cachette à sa fille. Clotilde dut garder ce même silence. Elle en fut gênée par la suite; car, lorsqu'elle pensa à habiter seule, elle ne put justifier à son père les ressources qu'elle avait, puisque c'eût été découvrir sa mère. Il en résulta un imbroglio de plus, dans une situation qui n'était pas déjà très claire...

Pour l'instant, toutefois, officieux ou officiels, les six cents francs de l'oncle d'Autriche étaient les bienvenus. Ils aidèrent la fuite des jours, jusqu'au moment où mon grand-père prit la résolution

d'abandonner l'armée, pour venir tenter fortune à Paris, dans le professorat scientifique. Sa décision changea les conditions d'existence familiale. Et c'est à ce propos que, pour la première fois, mon grand-père, dans ses lettres, parle d'Auguste Comte.

L'illustre penseur va pénétrer peu à peu dans cette famille, y prendre une place d'abord effacée, comme timide, puis importante, puis importune, puis déplorable, au point de justifier les alarmes des parents de Clotilde, leurs récriminations, et enfin la rupture, devant le lit de la morte...

III

CLOTILDE ET COMTE

PREMIÈRE PHASE

Le premier contact de mon grand-père et d'Auguste Comte remonte à 1836 ou 1837. En ce temps-là, mon grand-père était candidat à l'École polytechnique, et Auguste Comte examinateur d'admission. C'était la première année, je crois, que le philosophe exerçait ces fonctions (et encore, par intérim). Il interrogea mon grand-père ; et en même temps qu'il constatait la justesse de ses reponses, il s'avisa que le candidat n'avait que dix-sept ans. Il lui tint alors ce langage :

« Monsieur, je vous vois du goût pour les mathématiques, et vous les comprenez, mais vous êtes tout jeune. Il y a intérêt, aussi bien pour vous que

pour l'École, à ce que vous soyez, lorsque vous y entrerez, en pleine possession de votre cours de spéciales. Je pourrais spontanément vous donner la note 16 ou 17, qui vous permettrait sans doute d'être admis ; je vais vous donner la note 13, qui vous exclura certainement. De la sorte, j'aurai le plaisir de vous donner l'an prochain la note 18... »

Mon grand-père trouva la plaisanterie douteuse. Il maudit son examinateur badin, et, pour se venger (on se venge presque toujours à ses propres dépens), il n'ouvrit ni livre, ni cahier, pendant tout le cours de sa deuxième année. Aussi échoua-t-il quand revint le moment de l'examen, et il ne fut admis que la troisième fois, à dix-neuf ans.

Néanmoins, la colère passée, et le temps aussi, mon grand-père se souvint sans amertume de cet étrange examinateur, qui jugeait les candidats, non sur leur valeur actuelle, mais sur l'induction de leur valeur future. Il prit prétexte de l'incident pour lui soumettre, étant élève de l'École d'application de Metz, un travail mathématique de sa composition. Ce travail concernait un délicat problème de dynamique, dont il croyait avoir trouvé, lui premier, la solution. Par malheur, et bien avant lui, Euler avait résolu la question. Mais il n'en savait rien. Très gentiment, Auguste Comte le tira de son erreur, tout en le louant d'avoir si bien travaillé — en pure perte. Mon

grand-père remercia le savant d'avoir pris la double peine, et de le lire, et de l'éclairer. Et Auguste Comte répondit par la lettre que voici.

Paris, jeudi 15 avril 1841.

Monsieur,

Quoique n'ayant pu vous répondre aussi promptement que je l'aurais désiré, j'ai été très sensible à vos affectueux remerciements, pour les justes encouragements que j'avais dû donner à l'intéressant travail que vous aviez bien voulu soumettre à mon appréciation, et dont la valeur relative est fort augmentée à mes yeux par votre déclaration que les leçons et les feuillets de votre professeur constituent jusqu'ici votre seul guide à ce sujet. Vous ne devez, ni vous étonner, ni vous affliger de ce qu'un tel essai ne fait essentiellement que reproduire spontanément sous des formes différentes les théories analytiques du siècle dernier sur la relation des solides. Ce malheur, si une aussi remarquable coïncidence mérite ce nom, est assez commun en mathématique, où l'instruction la plus profonde est encore accompagnée très fréquemment de la plus imparfaite érudition : de grands géomètres s'en sont personnellement plaints ; d'Alembert, entre autres, l'a déploré pour son compte avec une touchante naïveté. L'esprit vraiment philosophique étant naturellement plus rare aujourd'hui chez les géomètres que parmi les autres savants, la haute importance scientifique des considérations historiques n'y est jusqu'ici nullement soupçonnée ; et, de là, leur irrationnel dédain pour l'histoire intellectuelle, dont le grand Lagrange a seul pressenti l'éminente portée. Outre cette cause générale de trop fréquentes réinventions, l'abus de l'analyse constitue aujourd'hui, sous ce rapport, une source très commune d'illusions, par la facilité

exagérée qu'elle trouve à varier les formes d'expositions, sans aucune amélioration réelle dans la conception principale, que cette diversité de style semble d'abord avoir cependant modifiée aux yeux de ceux qui n'ont pas préalablement saisi l'esprit fondamental de la théorie, abstraction faite de toute formulation analytique.

Puisque vous paraissez être, monsieur, dans l'heureuse disposition rationnelle, trop rare chez la jeunesse actuelle, de goûter utilement quelques conseils bienveillants, je vous engagerai donc, pour la meilleure direction de vos méditations ultérieures sur de tels sujets : 1° à donner désormais moins d'ascendant aux formules analytiques, en ayant toujours soin de les subordonner à des pensées nettement caractérisées, la langue algébrique étant aujourd'hui presque aussi exposée qu'aucune langue vulgaire à dégénérer en verbiage sans idées ; 2° à étudier soigneusement les ouvrages originaux, en abandonnant les traités purement didactiques, qui, au degré de développement que vous avez atteint, ne peuvent maintenant vous être d'aucune utilité fondamentale, tandis que les travaux de création, outre qu'ils vous apprendront spontanément la filiation historique des principales conceptions mathématiques, cultiveront surtout votre faculté d'invention, que l'extrême imperfection actuelle d'un tel enseignement a laissée trop engourdie.

Vous pouvez d'ailleurs compter, monsieur, que j'accueillerai toujours avec un intérêt actif les tentatives nouvelles que vous pourriez faire dans cet ordre de spéculations rationnelles. Si ma tournée me conduit à Metz, cette année, quoique j'y sois allé l'an dernier (ce qui ne serait nullement impossible puisque le sort en décide), j'espère que j'y trouverai l'occasion de causer avec vous sur les vues et les projets que vous pourriez faire à cet égard, d'une manière plus étendue

et plus efficace que ne le permet une rare et imparfaite correspondance.

Agréez, monsieur, la nouvelle assurance de l'affectueuse estime de

AUGUSTE COMTE.

Je n'écris pas ici l'histoire de mon grand-père ; je n'encombrerai donc pas de sa personnalité des pages consacrées à d'autres ; mais il est nécessaire, pour comprendre ce qu'en pourra dire plus tard Auguste Comte, de voir qui il était réellement. Par ailleurs, la façon dont il est entré en relations avec le philosophe, l'amitié que celui-ci lui a portée, l'affection que mon grand-père lui a rendue, ont agi directement sur l'existence même de Clotilde : cette période de la vie du frère n'est donc pas indifférente à la vie de la sœur ; c'est pourquoi j'en dois parler. Mais je n'extrairai des lettres d'Auguste Comte à mon grand-père que ce qui pouvait avoir influence immédiate ou médiate sur Clotilde, ou ce qui peut renseigner sur la mentalité du philosophe lui-même.

Lors donc qu'il eut reçu la lettre ci-dessus reproduite, mon grand-père voua une très sincère admiration à un maître qui lui disait des choses si flatteuses. Dès qu'il retrouva l'occasion d'entrer plus avant dans son estime, il en profita. Auguste Comte vint à Metz, ainsi qu'il l'avait indiqué, en juin de cette année ; mon grand-père lui exposa de nouveau ses rêveries mathématiques. Et il fit plus. Il s'ouvrit de son projet de quitter l'armée, pour

tenter fortune dans les sciences. Auguste Comte, étant un sage (pour ce qui concernait les autres, bien entendu), n'encouragea, ni ne blâma. Il dit : « Réfléchissez. »

Mon grand-père réfléchit et s'ancra naturellement dans son idée. Il en écrivit nettement à Auguste Comte, qui répondit ceci. — On y verra incidemment que le « régime cérébral » de Comte excluait la lecture des journaux ou autres feuilles publiques ; et c'est un régime que l'on devrait bien mettre à la mode. Les nerfs de la société s'en trouveraient tout détendus :

Paris, le dimanche matin 4 juillet 1841.

Monsieur,

J'ai reçu dimanche dernier le paquet que vous m'avez envoyé, et dont je vous remercie, mais je n'ai encore eu le temps d'ouvrir que la lettre qui y était annexée, étant, d'une part, un peu indisposé, et d'une autre, très occupé surtout à utiliser, pour mon sixième et dernier volume, le temps, extrêmement court, qui me reste jusqu'au commencement très prochain de mes fonctions annuelles d'examinateur ; ce qui exige que je ne perde pas s'il est possible une seule minute. Quand j'aurai un peu moins de préoccupations, je lirai avec intérêt tout cet envoi, et même les journaux en faisant à votre intention une exception unique au régime cérébral que je me suis prescrit depuis plus de trois ans, et dont je me trouve fort bien à tous égards jusqu'ici, de ne jamais lire aucun journal quelconque, sauf le Bulletin hebdomadaire publié par l'Académie des Sciences de Paris, et que je ne lis même pas tou-

jours régulièrement. Seulement, pour ne pas étendre inutilement cette exception spéciale, je désirerais savoir quels sont vos articles, ou à quel signe les reconnaître.

Malgré mon extrême préoccupation actuelle, je crois cependant, monsieur, devoir profiter d'un moment imprévu pour répondre à la confiance que vous me témoignez dans la nouvelle lettre que j'ai reçue de vous, le lendemain de cet envoi. La fâcheuse tendance où je vous vois envers votre état présent ne saurait m'étonner, car elle est malheureusement très fréquente, surtout chez la jeunesse polytechnique. Quoique je conçoive aisément vos dégoûts et vos ennuis par suite d'une insuffisante harmonie entre la vocation et la position, je vous engage néanmoins à ne prendre par humeur aucune décision de ce genre, et à persister autant que possible jusqu'à ce que vous sentiez, si cela arrive, l'impossibilité de persévérer davantage. Les changements de position sont beaucoup plus graves et plus embarrassants que vous ne croyez à votre âge. Si vous n'avez point surtout de fortune personnelle, je ne saurais trop vous recommander de réfléchir mûrement avant de renoncer à l'avantage trop peu apprécié d'ordinaire d'une situation modeste et subalterne, mais certaine et honorable : je sais trop par ma triste expérience personnelle combien, dans ce cas, il est difficile de réussir aujourd'hui, quand on a, comme je suis porté à le croire chez vous, un caractère prononcé et une intelligence indépendante. Croyez, cher monsieur, que les concessions pénibles, sans doute, que vous n'aurez pas voulu faire aux exigences de votre état, vous seriez peut-être obligé de les subir ailleurs envers des hommes beaucoup moins honorables et bien plus disposés à en abuser, par suite de la déplorable anarchie morale qui caractérise une époque, où il existe si peu de personnes, parmi les gens actifs, dont le principal but ne soit pas d'exploiter le prochain à leur profit, sous toutes les

formes et à tous les degrés possibles. Du reste, quand vous serez pleinement décidé à une aussi grave mesure, vous pouvez compter, monsieur, que quoiqu'ayant tenté de vous en détourner, je ferai tous mes efforts pour vous en adoucir ensuite les conséquences. Malheureusement, ma bonne volonté est bien peu efficace, comme vous pouvez le présumer aisément, si vous prenez en suffisante considération ma vie isolée et même, aux yeux de tant d'autres, excentrique, qui éloigne de moi, par une antipathie de jour en jour plus prononcée, la plupart de ceux qui tiennent aujourd'hui le haut du pavé, surtout dans l'ordre scientifique, qu'un secret instinct d'égoïsme et d'envie rend, presque en totalité, mon ennemi naturel. Si donc vous pensiez en cas de démission, comme votre lettre semble l'indiquer, vivre par l'enseignement mathématique ou privé, vous pourriez compter sur ma recommandation personnelle que je serais certain, en ce cas, d'avoir très consciencieusement placée; mais vous auriez tort sans doute d'en espérer beaucoup d'utilité.

Votre dévoué,

AUGUSTE COMTE.

Jamais lettre plus sensée fut-elle écrite, et jamais homme, qui avait été fou, fit-il montre d'une plus philosophique sagesse? Faut-il ajouter que des conseils si bien donnés eurent le sort habituel des conseils? Mon grand-père n'en fit qu'à sa tête. Il donna sa démission, un peu comme on se jette à l'eau. Son père en fut particulièrement irrité. Le soldat de la Révolution et de l'Empire comprenait mal qu'un jeune homme, qui avait l'honneur d'être officier à vingt et un ans, cherchât

dans le monde une situation plus enviable. Et surtout, il gémissait que tant d'argent dépensé à l'instruction de son fils aboutît à n'en faire qu'un petit professeur sans élèves, un méchant écrivain sans clientèle, tireur de queue du diable... Cela arrivait d'autant plus mal que c'était dans le temps où Clotilde, devenue comme veuve, était retombée à la charge de ses parents... Et cependant, mon grand-père tint bon. Auguste Comte, suivant sa promesse, le soutint. Il le présenta dans diverses institutions privées. Son jeune ami de-ci, de-là, picora quelques leçons.

Concurremment à son métier de professeur, mon grand-père creusait son sillon personnel dans cette partie des mathématiques qu'on appelle les imaginaires. Il eut avec l'Académie des Sciences quelques démêlés que le lieu n'est pas de raconter, mais il en prit texte pour écrire, — en guise de préface à un opuscule qu'il préparait, — quelques pages particulièrement agressives. On sait que c'est la douce manie des « jeunes » de toujours attaquer les « pontifes ». Et il y a des « jeunes », et il y a des « pontifes », en mathématiques comme en art.

Auguste Comte se montra, en la circonstance, fort soucieux d'épargner un pas de clerc à son jeune ami. Il chercha à lui faire entendre qu'on peut toujours remettre une dispute à plus tard, et que commencer par se brouiller avec tout le monde n'est pas le moyen d'arriver. Il lui envoya ce court

billet; — on y aimera la façon dont lui-même jugeait ces messieurs de l'Académie des Sciences :

Monsieur,

Quelque fondées que soient assurément vos récriminations personnelles contre un impertinent régime scientifique, votre petite préface ne me semble pas avoir assez de gravité pour pouvoir être utilement publiée : elle m'a réellement amusé ; or, ce n'est pas là sans doute l'effet que devraient produire de telles réclamations.

Votre dévoué,

A. COMTE.

Samedi matin, 30 juillet 1842.

Et dans une note additionnelle, concernant l'ensemble du travail, il revenait sur cette idée :

Supprimer entièrement la préface, comme étant *au moins inutile.*

Mon grand-père était trop bouillant de jeunesse pour écouter la voix du sage. Il publia le livre, avec la préface. Il ne s'en releva jamais. Trente ans plus tard, l'illustre Liouville, son défenseur à l'Académie des Sciences, écrivait : « Il faut réparer une longue injustice... » Mais une longue injustice ne se répare pas : elle est trop dans nos habitudes...

Je reviens à Auguste Comte. Ses relations avec mon grand-père, toujours cordiales, seraient sans doute demeurées sur le terrain purement scientifique et extérieur, si son jeune protégé, qui

venait d'avoir vingt-cinq ans, et qui gagnait à peine deux mille francs par an, n'avait jugé bon d'épouser une jeune fille de quinze ans, dont la fortune égalait tout juste la sienne. Cette jeune fille — ma grand'mère — se maria le 25 janvier 1844 ; comme elle était née le 15 janvier 1829, elle avait donc bien exactement quinze ans et dix jours. L'officier d'état civil en fut tout ébaubi et il crut d'abord que la mariée était une première communiante. C'était une petite provinciale que sa mère avait accompagnée à Paris, pour la perfectionner dans l'art du piano. Elle devint élève d'Henri Hertz ; mais mon grand-père ne lui laissa pas le temps de tirer profit de ses leçons, puisqu'il l'épousa tout aussitôt, et qu'elle devint mère à seize ans.

Ce mariage modifia l'organisation de la famille. Il fut entendu que madame Marie, la mère, demeurerait avec le jeune ménage, — que Clotilde, réalisant un désir longtemps nourri, aurait un logement à part, mais qu'elle prendrait ses repas chez sa belle-sœur, — et qu'enfin le vieux capitaine vivrait dans un troisième appartement, assez près de sa femme et de ses enfants pour jouir de leurs visites fréquentes, mais assez loin pour éviter les petits heurts journaliers dus à son intraitable caractère.

Le jeune ménage s'installa rue Pavée, au Marais, dans un petit appartement dépendant de l'hôtel Lamoignon ; Clotilde fut rue Payenne, au dernier étage d'une maison qui existe encore. Les deux

rues sont toutes proches, séparées seulement par la rue des Francs-Bourgeois. Il faut se souvenir de ces noms et de cette proximité pour bien comprendre la correspondance de Clotilde.

Celle-ci, qui était alors en plein épanouissement de sa beauté rare, considéra sa belle-sœur, si jeune et toute petite de taille, comme une vraie poupée à transformer en Parisienne. Elle s'en amusa vraiment, mais en toute gentillesse. Il n'y eut jamais froissement entre elles deux. Ma grand'mère la regardait comme une vraie madame, tandis qu'elle n'était elle-même qu'une apprentie. Quand, plus tard, bien longtemps après, j'interrogeais ses souvenirs sur cette époque, elle reconnaissait qu'elle était trop jeune alors, trop enfant, pour avoir exactement pénétré ce qui se passait, et qu'on ne lui disait pas. Mais ses souvenirs n'en devenaient pour moi que plus précieux, car ils étaient la reproduction exacte des choses vues, sans que le travail de sa pensée eût déformé les événements. C'est la bonne condition pour être témoin impartial.

Mon grand-père étant marié, il devint tout naturel qu'Auguste Comte lui fît visite ; et, par la manière dont la vie de famille était organisée, il arriva qu'en venant voir ou monsieur ou madame Marie, le philosophe trouvait nécessairement madame de Vaux. La première rencontre eut lieu en avril 1844[1].

1. Les lettres qui vont suivre indiquent nettement que la connaissance était faite, dès le début de 1844, et que par suite Auguste Comte lui-même se trompe quand il fixe sa première entrevue avec Clotilde au mois d'octobre 1844.

Auguste Comte n'avait jamais été beau, il était le premier à le reconnaître. En 1844, il n'avait même plus la beauté du diable, puisque ses quarante-cinq ans étaient sonnés. D'après ma grand'-mère, il avait, sur un crâne qui se dégarnissait, une mèche ramenée au milieu du front, un peu à la manière de Napoléon. Son visage était entièrement rasé ; et, lorsqu'il parlait, une petite mousse de salive lui venait à la commissure des lèvres. Ses regards étaient doux, mais un de ses yeux pleurait presque constamment. Par ainsi, il ressemblait à Lia, fille de Laban, qui, d'après la Bible, avait les yeux chassieux. Il n'était pas gros, mais un peu ventru. Jamais ma grand'mère n'aurait songé qu'il pût, bâti de la sorte, lever les yeux sur une personne aussi belle que Clotilde, ni qu'une femme quelconque, et *a fortiori* Clotilde, pût devenir amoureuse de lui...

Sa première visite resta pour ma grand'mère un souvenir joyeux. Clotilde et elle furent d'abord, il est vrai, un peu intimidées, moins par la figure même du philosophe, qui cependant ne prêtait pas à rire, que par l'idée que c'était là un philosophe, et non des moindres. Mais la beauté de Clotilde fit tout de suite sur le pauvre homme une définitive impression ; et, par l'éblouissement où il tomba, ce fut son tour de perdre ses moyens, d'être intimidé. Sa voix — claire et bien posée quand il faisait ses cours, c'est-à-dire lorsqu'il possédait parfaitement son sujet — devenait

embarrassée, comme bégayante, lorsqu'une émotion inattendue dérangeait l'ordre de ses idées. Il manqua donc d'éloquence, devant la si jolie femme qui lui apparaissait. Il dit, assez mal, quelques banalités. Et quand il fut parti, Clotilde saisit ma grand'mère par la main — ma grand'mère de quinze ans — et tournant avec elle à la manière des totons, elle cria :

— Comme il est laid ! comme il est laid !...

— Et il pleure d'un œil, ajouta ma grand'mère que ce détail, particulièrement, avait frappée.

— Et il pleure d'un œil, répéta Clotilde, se rasseyant.

J'ai revécu moi-même, souvent, cette petite scène; car ma grand'mère souvent me l'a contée.

Auguste Comte, on s'en doute, ne connut, ni ne soupçonna jamais un tel irrespect. Il avait été charmé, il le resta. Il était venu, il revint. Et s'il revint, ce n'était plus pour le simple intérêt qu'il portait à un jeune professeur, c'était pour retrouver la vision rare, la vision demeurée en lui, de ce jour, pour toujours.

Ce cérébral était aussi sensuel. Mais dans les femmes jusqu'alors aimées, il n'avait pas encore trouvé — il l'a dit, et il faut le croire — cette perfection de l'idéal féminin qui fait que la possession satisfait notre matière et notre esprit. Il avait satisfait son esprit dans les plus précieuses spéculations, et son corps, au petit bonheur des rencontres; le total restait incomplet. De plus, depuis bientôt

deux ans, il vivait éloigné de sa femme, qui avait cessé de lui plaire, et, bien qu'il fût largement quadragénaire, il se piquait d'avoir une vigueur physique tout à la fois flatteuse et exigeante... Enfin son grand ouvrage était achevé ; il avait mis la pierre finale à la première partie de son édifice, — première partie qui, en soi, faisait un tout. Il s'était donné une sorte de congé, pour laisser aux idées du livre futur le temps de se concréter. Il se trouvait donc dans une période d'attente et de viduité : il était mûr pour la grande passion...

Quand il y fut tombé, rien ne put l'arrêter, pas même les embarras matériels, dont il était alors menacé.

Depuis plusieurs mois, il subissait l'assaut des inimitiés scientifiques ; il résistait avec peine. Sa fonction d'examinateur d'admission à l'École polytechnique n'était point un emploi assuré. Renouvelable annuellement, sa nomination, au choix du ministre, dépendait de l'avis des Conseils de l'École. — Je dis les choses en gros, pour ne pas m'alourdir de détails techniques ; je mets simplement le lecteur dans l'ambiance des événements. — Lors du renouvellement de 1843, les mathématiciens et académiciens, membres des Conseils, avaient déjà manifesté leur hostilité. Il avait fallu l'appui, la défense du général même de l'École, et la crainte, chez les ennemis du philosophe, de paraître céder trop vite à leur animosité, pour faire

ajourner la mesure. Mais leur intention était bien de l'éliminer en cette année 1844.

C'est en mai que la bataille s'engagea, — bataille décisive, puisque la perte, pour Auguste Comte, de sa place d'examinateur était l'inévitable prélude de son éviction de ses autres places officielles. Les deux lettres suivantes, adressées l'une et l'autre à mon grand-père, montreront l'état d'âme d'Auguste Comte pendant cette première phase de la lutte. Elles sont plus près de l'événement que celles adressées à Stuart Mill et publiées par Littré (1er mai et 22 juillet 1844). Par cela, elles empruntent une importance que le nom du destinataire n'aurait pas suffi à leur donner.

Mon cher monsieur Marie,

Le vote qui me concernait a été consommé hier soir, quelques jours plus tôt que je ne le croyais. D'après ce que j'avais promis hier à votre affectueuse sollicitude, je ne dois pas tarder à vous annoncer, quelque triste que soit cette nouvelle, que je ne suis nullement compris dans la liste de présentation, où figurent en première ligne M. Wentzel, ensuite M. Catalon, et au dernier rang M. Le Verrier. Je viens d'en être informé par un court billet de M. Duhamel. Vous me connaissez assez pour être déjà certain que je ne suis nullement abattu par une telle conclusion, quoique je conservasse encore une assez bonne opinion du Conseil polytechnique pour douter beaucoup que la majorité se laissât entraîner, par quelques misérables sans moralité, à l'accomplissement de cette infâme iniquité. Je me dispose à réclamer immédiatement auprès du ministre, avec toute l'énergie convenable, suivant le

plan que je vous expliquais hier. Au pis aller, tout cela ne peut m'assujettir qu'à une gêne momentanée, que mes amis, peut-être, préviendront suffisamment. Mais j'espère que mes adversaires y recevront finalement une juste altération de leur considération usurpée, et même d'un indigne pouvoir qui leur est si cher. Ils ont décidément choisi la guerre, et la guerre à outrance ; ils reconnaîtront bientôt que, sans la désirer nullement, je ne la crains sous aucun rapport, et que, malgré le dérangement inévitable qu'elle apportera au cours naturel de mes travaux, je saurai la soutenir énergiquement, avec tous les avantages, surtout moraux, inhérents à ma position. Les résistances spontanées au despotisme pédantocratique ont aujourd'hui besoin d'un ralliement systématique : il est possible que cette affaire finisse par leur offrir un centre d'action, qui serait fort utile au public.

Tout à vous,

A. COMTE.

Mardi 28 mai 1844.

Il y a un post-scriptum :

Mes sincères hommages à vos dames, auxquelles ma visite va sans doute devoir être ajournée par des courses indispensables, résultées de ce changement de situation...

Cette lettre est précieuse. On y voit, d'abord, comme la semence de cette idée, qui va peu à peu germer dans l'esprit d'Auguste Comte, et qui consistera à faire subvenir les positivistes aux besoins de leur maître. Quand il écrit :

... Une gêne momentanée, que mes amis préviendront suffisamment...

il rêve sans le savoir, et sans s'y arrêter, à ce qui sera, dans quelques années, le « subside positiviste ». Et l'on y voit aussi une sérénité fort belle devant l'adversité, sérénité puisée précisément dans la conviction que ce qui le touche, touche en même temps l'univers, et que l'univers n'y sera donc pas indifférent. Il n'y a que les hommes de premier plan pour penser ainsi, sans emphase. Et le post-scriptum, enfin, indique l'intimité, déjà, et la périodicité des visites que le philosophe rendait aux *dames* de la rue Pavée, — les dames dont l'une était si jolie, et vers qui il se retournait, même aux heures les plus préoccupantes de sa vie publique.

Comme il l'indiquait à mon grand-père, Auguste Comte sollicita tout aussitôt une audience du ministre de la guerre, maréchal Soult. Les audiences s'accordaient alors plus vite qu'aujourd'hui, car il fut reçu le samedi de la même semaine, 1er juin, et dit ses espoirs, dans sa lettre du lendemain, à mon grand-père :

Mon cher monsieur Marie,

Quoique j'aie encore eu aujourd'hui le malheur de ne pas trouver mesdames Marie, l'intérêt sincère que vous portez à ma position me détermine à ne pas tarder davantage à vous annoncer l'espoir fondé d'une réparation plus prochaine que je n'osais l'espérer. L'empressement avec lequel le ministre m'a accordé, pour hier, une audience demandée mercredi était déjà d'un heureux augure. Mais l'accueil a surpassé réellement

tout ce que je pouvais attendre. J'ai trouvé le maréchal déjà très informé de l'affaire, sans doute par les bons offices de notre général, et fort disposé ou plutôt décidé à me rendre justice contre cette misérable pédantocratie polytechnique, dont il paraît résolu, d'après une occasion si caractéristique, de briser enfin le ténébreux ascendant, sans être fixé encore sur le mode qu'il emploiera. Un travail était déjà demandé aux bureaux, pour l'examen de cette question, sur laquelle ma lettre va fournir de nouvelles indications. Quant à mon cas personnel il y a lieu de croire que le ministre, rejetant cette étrange présentation de lundi' va en demander une nouvelle, où il a le droit d'exiger que, si je n'y suis pas placé, on formule catégoriquement une plainte contre moi, qu'il se réserverait alors d'apprécier ; mais il n'ignore pas d'avance que l'on n'a rien, même d'apparent, à me reprocher. Tout fait donc espérer maintenant une heureuse terminaison, qui en conservant, sans la moindre discontinuité, ma position actuelle, me débarrassera d'ailleurs de la fâcheuse nécessité d'avoir aucune sorte d'obligation à des gens que je méprise. En vous mandant, pour rassurer votre cordiale sollicitude, ces renseignements *confidentiels*, je n'ai pas besoin d'insister auprès de vous sur l'importance de la discrétion. Adieu.

Votre dévoué,

A. COMTE.

Dimanche 2 juin 1844.

C'eût été un bien grand hasard si — l'affaire une fois remise aux bureaux — quelque chose de bon en était sorti. Les bureaux n'ont point pour habitude de réparer les malheurs d'autrui. Il en arriva dans cette espèce comme dans toutes les

autres. La bonne volonté, non douteuse, du ministre s'émoussa. On remonta aux ordonnances de 1830, on dressa des états statistiques, et, finalement, Auguste Comte, s'étant laissé prendre sa place, resta sans place.

De ce jour, il fut constamment et littéralement sous la menace de perdre son pain quotidien.

Par l'intermédiaire de Stuart Mill, trois Anglais, dont l'un était le grand historien Grote, lui réunirent dès 1844 une somme de six mille francs. Mais il y eut malentendu. Les trois Anglais avaient pensé donner une aide momentanée à un écrivain dont ils admiraient les travaux. Comte aima y voir, et soutint qu'il y voyait, le don naturel de disciples à leur maître. Quand il en réclama le renouvellement, au milieu de 1845, les trois Anglais se dérobèrent. Auguste Comte en fut tout à la fois surpris et choqué. Il écrivit à Stuart Mill, le 18 décembre 1845, une lettre sévère qu'a publiée Littré.

Un peu de douceur aurait peut-être ramené les Anglais ; la semonce les fit regimber. On n'entendit plus jamais parler d'eux, et Stuart Mill, ne comprenant pas l'intransigeance de son confrère, prit le parti de ses compatriotes.

Le secours anglais non renouvelé, Auguste Comte n'avait plus pour vivre que ses appointements de répétiteur d'analyse à l'École polytechnique et de professeur dans une école libre, l'institution Laville. Le tout faisait quatre à cinq mille

francs. C'était peu, — et il ne sera pas indifférent de s'en souvenir dans la suite de ce récit, quand on verra, en même temps, les embarras pécuniaires de Clotilde. En 1848 seulement, la situation s'améliora — en devenant pire. La révolution fit perdre à Auguste Comte sa place chez Laville. On fut bien obligé de chercher un héroïque remède. Littré lança alors un appel à tous les disciples et institua le secours annuel, dit *subside positiviste*. A partir de ce moment, la vie matérielle du penseur se trouva assurée. Mais en 1848, Clotilde était morte déjà depuis deux ans...

Malgré des préoccupations si absorbantes, et malgré l'échec final qui avait suivi les belles promesses du maréchal Soult, l'année 1844 vit se resserrer de plus en plus les liens affectueux qui unissaient Auguste Comte aux parents de Clotilde. Il fut admis comme familier. Et, pour plaire à la fille, il flatta la mère. Il sollicita d'elle qu'elle lui fît son portrait : c'est le meilleur, je crois, que nous ayons.

Et l'année 1844 se termine doucement dans ces réunions de famille, où Comte, passé au rang d'intime, venait s'offrir au pinceau de madame Marie. Il n'était d'ailleurs pas pressé de voir finir son portrait. Il s'entretenait de hautes questions sociales avec la vieille dame, il écoutait la musique de ma toute jeune grand'mère, et — surtout — il regardait Clotilde... Son amour, né, semble-t-il, dès le premier jour, se développait dans la tiède atmosphère. Nul ne s'en doutait autour de lui, et

je n'ai rien trouvé, ni dans la correspondance, ni dans les papiers de famille, qui marquât un effort du philosophe pour faire, déjà, entendre à Clotilde tout ce que, déjà, lui-même ressentait.

La première lettre qu'il osa lui adresser date du mercredi 30 avril 1845. Elle commence la série des quatre-vingt-quinze lettres qu'il lui écrivit, et dont la dernière, du 18 mars 1846, suivie de deux post-scriptum, précède d'environ quinze jours la mort de Clotilde. L'ensemble de ces lettres, et des quatre-vingt-six réponses de la jeune femme, constitue ce que les positivistes appellent le *Volume sacré*. Bien que les originaux des neuf dernières lettres de Comte soient restés — on verra comment — en la possession de ma famille ; bien qu'ils se trouvent présentement sur ma table de travail, — cependant, le tout a été publié dans le *Volume sacré*. Car, à partir du commencement de 1845, Auguste Comte avait pris pour habitude de garder copie de ses lettres quelconques. Je dis « quelconques » et non pas seulement celles adressées à Clotilde. Quand il déclarait à Stuart Mill, à la date du 27 janvier 1846 :

J'ai voulu relire sans prévention ma propre lettre, dont j'avais, *contre mon usage*, gardé copie,

il avance tout juste le contraire de la vérité. Son usage, qui, à cette époque, remontait déjà à une année, est de recopier lui-même, pour lui-même,

tout ce qu'il écrit. Il ne regarde pas à l'insignifiance de l'envoi. C'est ainsi par exemple que de courts billets à madame Marie, la mère, du 12 septembre et du 28 novembre 1845, indiquant qu'il ne pourrait pas venir passer la soirée rue Pavée, ont été, malgré leur banalité, transcrits par lui pour ses archives. Et ces copies, dénichées par de pieux disciples, ont été publiées avec un fatras d'autres missives du même ordre.

Cette manie d'Auguste Comte marque la haute importance qu'il attachait à ses propres actes. Ce qui sortait de sa plume était, de soi, considérable ; il en était comptable devant la postérité. Pour éviter une perte toujours possible, et essentiellement déplorable, il gardait un double. Comme il n'avait pas de secrétaire, il copiait lui-même. Ainsi tout, dans sa vie, était ordonné, comme dans ses livres. Et ses amours s'en allaient de même... Un fou, qui aurait été sous-chef de bureau dans un ministère, et qui se souviendrait, dans sa folie, de ses habitudes méticuleuses, de ses bouts de papier bien arrimés, de ses dossiers bien classés, — c'est un peu l'image d'Auguste Comte. Il rayonne par instants, — c'est sa philosophie, — le reste du temps, il divague avec logique, imperturbablement.

Des lettres d'amour recopiées, numérotées par rang d'envoi, et enregistrées sur un grand livre, ne sont pas, on s'en doute, celles que Musset eût écrites. Pour Musset, la lettre d'amour, si elle est longue, doit être, vers la fin, pleine de fautes de

français et d'orthographe... Auguste Comte — plus amoureux peut-être que Musset ne le fut jamais — ne perd cependant pas ses manières de petit bureaucrate. Les dernières lignes de la dernière page sont de la même tenue que celles du début. L'écriture reste pareille à elle-même, facile à lire, bien que très fine, droite, sans rature, presque tous les *e* nettement fermés, non empâtés, tous les points sur tous les *i*, chaque phrase exactement ponctuée, bonne pour l'imprimerie...

Le papier employé est généralement tout petit, quelque chose comme le quart, plié en deux, d'une feuille de papier écolier. Le plus souvent, il n'y a pas d'enveloppes, le nom du destinataire étant écrit au dos de la quatrième page, qui sert de couverture. S'il y a des enveloppes, elles sont toutes microscopiques, toutes mignonnes, comme celles que l'on vend au jour de l'an pour les papeteries de petites filles.

A l'angle gauche des lettres à Clotilde, en haut de la première page, il y a un numéro dans un cartouche. Cela va, comme je l'ai dit, jusqu'au numéro 95, que je tiens, en ce moment, dans ma main, et qui a peut-être jadis été humide des larmes du penseur... Ouvrons-la, cette correspondance : nous allons voir face à face, et comme isolées dans le monde, l'âme volontaire, ardente, pressante, troublée, troublante, d'Auguste Comte, et l'âme ailée, primesautière, charmante et déchirée de la pauvre Clotilde...

IV

CLOTILDE ET COMTE

(*Suite*)

CORRESPONDANCE — PREMIÈRE PARTIE

Le mercredi donc, 30 avril 1845, Auguste Comte osa écrire à Clotilde. Ce furent quelques lignes pour lui prêter un livre, la traduction du *Tom Jones* de Fielding, un des chefs-d'œuvre, aux yeux de Comte, de l'esprit humain.

Clotilde répondit le lendemain ; on reconnaît, dans les deux phrases dont se composent ses remerciements, sa manière élégante, et qu'elle ne peut rien dire, même en banalités, qui soit banal.

— Vos bontés me rendent bien heureuse et bien fière, monsieur, — dit-elle dans la première phrase.

Et dans la deuxième :

Puisque votre supériorité ne vous empêche pas de vous faire tout à tous, je me réjouis de l'espérance de causer avec vous de ce petit chef-d'œuvre...

Cela n'était pas grand'chose, encore que très gentil. Comte en fut tout ému. Il ne laissa pas de considérer comme un hommage longtemps mûri ce qui n'était que mots jetés au courant de la plume. Lorsque — Clotilde morte — il composera une sorte de recueil de prières avec des extraits de leurs lettres, il fera entrer ce court billet dans la «prière du milieu de la journée», à dix heures et demie précises.

Un amoureux ne peut se passer d'écrire : le vendredi 2 mai (à deux heures du soir, c'est lui qui l'indique), Comte prend la plume pour remercier Clotilde de ses remerciements.

Avec cette deuxième lettre on entre dans le vif du sujet ; elle constitue tout un programme. Le lien épistolaire à peine formé, Comte montre ce qu'il prétend lui faire donner. De la courte et légère réponse de Clotilde, il tire trois conclusions : c'est à savoir que la jeune femme attache un prix exceptionnel à l'échange de leurs pensées, — ensuite qu'une harmonie préexistante influe sur les dispositions de leur cœur, — et enfin que leur passé, bien que différent, offre des similitudes de souffrances, d'où naîtra un avenir commun. Il est difficile d'aller plus vite en besogne.

Et tout lui est bon pour empêcher la conversation écrite de tomber. Dans la maison de mon grand-père, qui lui est largement ouverte, et où il vient trois fois par semaine, il ne sent pas assez Clotilde sous l'emprise de son esprit. La mère, le père, le frère sont, inconsciemment encore, des surveillants ; il les supporte, mais, inconsciemment encore, il s'en irrite ; de plus, étant amoureux, il est insatiable. Il amplifie les menus faits de la vie, et il y accroche l'occasion escomptée d'écrire...

Un jour de ce commencement de mai, mon grand-père, ayant un renseignement professionnel à lui demander d'urgence, dut aller le voir après le dîner. C'est l'époque où les fins de journée de Paris sont délicieuses. En ce temps-là, on dînait tôt, avant six heures. Clotilde manifesta le désir d'accompagner son frère, de traverser la Seine et, par la Cité, monter jusqu'à la rue Monsieur-le-Prince.

Clotilde donc accompagna mon grand-père. Le malheureux homme en eut toujours regret. Peu habile en psychologie amoureuse, et, par ailleurs, ne pouvant, ni du physique, ni de l'âge de son maître, inférer une âme toute de feu, il n'ouvrit que très tardivement les yeux sur la passion du philosophe ; et quand il les ouvrit, il en fit remonter le début à cette visite du mois de mai, où il avait, — s'accusait-il, — conduit sa sœur à un triste destin. Il ne pensa jamais que le mal était bien antérieur

et que, depuis de longs mois, Comte ne s'appartenait plus ; quand ses souvenirs le ramenaient à la douloureuse époque, il s'arrêtait longuement sur cette soirée, et se faisait reproche d'avoir été si imprudent. En fait il ne l'avait pas été : l'intimité des deux familles autorisait pleinement la petite promenade désirée par Clotilde. La jeune femme, au reste, si elle prit plaisir à cheminer dans le joli décor crépusculaire, s'ennuya très fermement, très assurément, dans la demeure du philosophe. Elle y trouva, non pas Comte tout seul, mais aussi Laffitte et un autre disciple. Mon grand-père prit part à la conversation, s'y enflamma, — oubliant sa sœur, tout éberluée de tomber en pleine mathématique et en philosophie transcendante. Elle demeura silencieuse, et son silence fit que la conversation se prolongea, car mon grand-père, tout au souvenir de ses récents démêlés avec l'Académie des Sciences, revenait abondamment sur ce sujet. Auguste Comte, gêné de ne pas être tout à sa dame, laissait aller, n'intervenait pas, contre son habitude, pour ramener la conversation à soi. La soirée lui fut aussi pénible.

Laffitte a rapporté qu'il ne vit Clotilde qu'une seule fois, et ce fut ce jour-là. Il ne se douta guère que cette jeune dame silencieuse, qui ouvrait ses yeux immenses sur l'austère cabinet du maître, serait celle qui, avec le maître, monterait sur les autels positivistes, où lui, successeur de Comte, la devrait honorer... Il ne s'en douta guère, —

mais il se souvint, plus tard, de cette soirée de mai, qui était une aurore d'amour....

Auguste Comte, pour une fois, ne fut pas content de soi ; cela montre assez combien Clotilde, déjà, lui était chère. Dès le lendemain matin (14 mai 1845), dans un court billet, il s'excuse « de la maussaderie » et de « l'insignifiance » de sa réception. Mais, dans le même billet, qui est le troisième adressé à une jeune dame, il ne craint pas de proposer un commerce plus suivi, — des réunions qui, espère-t-il, seront moins embarrassées. Et il demande à Clotilde la permission de la venir voir chez elle.

Mais Clotilde n'est pas bégueule ; elle n'a peur ni de Comte ni de personne. Elle le lui marque dans sa réponse du 15 mai 1845 :

Vous avez un cœur fait pour comprendre celui d'une femme, monsieur, et je ne puis que reconnaître la sincérité avec laquelle vous me parlez de ce qui me concerne. J'accepte, avec bonheur, l'intérêt et l'affection que vous voudrez bien me donner ; et, chez moi comme chez mes parents, j'espère vous prouver le prix que j'y attache. Ma situation isolée m'a portée à recevoir rarement des visites d'hommes ; mais cependant j'en reçois quelquefois, et je tiendrais à honneur à vous compter au nombre...

Que ce soit un peu risqué, pour une jolie femme de trente ans, d'être si désinvolte, — oui, — mais cela est si gentiment jeté ! Comme l'on sent que, si elle se permet d'être si libre, c'est qu'elle a toute

confiance en soi-même, que, surtout, Auguste Comte, à son estime, ne peut vraiment pas être autre chose qu'un philosophe... Et cependant c'est bien autre chose qu'il prétend devenir ; et l'attaque de front va commencer ; il s'y essaie dès la toute prochaine lettre.

Mais, avant cette lettre, Clotilde et lui se retrouvent rue Pavée, le vendredi 16 mai. Et leur rencontre de ce jour-là est une des grandes dates du positivisme « intégral ». C'est de ce moment qu'est sortie l'ère définitive de l'Humanité.

Actuellement l'ère positiviste a pour point de départ la Révolution française; nous sommes présentement en l'an 128; mais lorsque l'Humanité sera « régénérée », le point de départ de 1789 sera abandonné, et l'origine des temps nouveaux, au point de vue religieux, datera du 16 mai 1845, devenu le premier jour de l'an Un [1].

En quel honneur? Pour un mot dit, chez mes grands-parents, par Auguste Comte, dont il fut si émerveillé lui-même, qu'il pensa en ravir chacun et qu'il l'inscrivit, à peine modifié, comme frontispice à son œuvre nouvelle.

Les soirées de la rue Pavée devaient être charmantes, entre mon grand-père, son ancien maître — devenu son ami — et madame Marie, la mère, tandis qu'écoutaient les deux jeunes femmes,

1. Il y a un *troisième* An *un*, si j'ose dire, et plus jeune de dix ans que celui du positivisme religieux : je ne sais plus très bien à quoi il se rapporte.

Clotilde et ma grand'mère. Comte était excité, tout à la fois, par les objections de mon grand-père, habile en dialectique, par les douces remarques de madame Marie, spiritualiste, et par les grands beaux yeux interrogateurs de Clotilde, désireuse de savoir s'il existait une philosophie capable de lui dire pourquoi elle avait été si malheureuse.

Ce soir-là, Auguste Comte voulait réparer l'impression fâcheuse qu'il croyait avoir produite, chez lui, sur Clotilde, et il fut tout particulièrement brillant. Comme d'ailleurs il était éperdument amoureux, il parla de l'amour, ou du moins de la faculté d'aimer. Et c'est alors que ce grand esprit, qui avait édifié toute une philosophie rationaliste, et consacré vingt ans de labeur à la gloire de la méthode scientifique, énonça soudain une formule, — qui était sans doute tout amour, mais qui n'était certainement pas toute science.

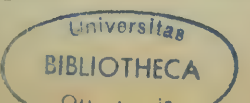
Il dit :

— On ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer...

Dans le livre qu'il publia en 1848, sous le titre de : *Discours sur l'ensemble du positivisme*, la formule est précisée ainsi :

On se lasse de penser, et même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer.

Et dans la *Cinquième Sainte-Clotilde*, lue par



lui en 1849 sur la tombe de Clotilde, il évoque ainsi l'instant dont je parle :

Le positivisme religieux commença réellement, dans notre précieuse entrevue initiale du vendredi 16 mai 1845, quand mon cœur proclama inopinément, devant ta famille émerveillée, la sentence caractéristique (on ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer) qui, complétée, devint la devise spéciale de notre grande composition.

Ma grand'mère se souvenait très bien de cette soirée, et ce fut elle, surtout, et peut-être aussi Clotilde, qui furent émerveillées. Pour elle, si enfant, pour Clotilde, encore jeune femme, la conclusion de Comte, qui semblait tirée plutôt d'un roman de George Sand que d'un précis philosophique, était évidemment digne de plaire. Et elles applaudirent, et madame Marie également, qui applaudissait toujours quand on parlait de charité. Mais mon grand-père fut choqué : il sentit, d'une façon latente bien que formelle, que son maître, en reniant la suprématie de la pensée pure, se manquait à soi-même et qu'il fissurait tout son enseignement.

Voici que, tout d'un coup, il passe non pas de la méthode déductive à la méthode inductive, qui est tout aussi positiviste, mais à la méthode *a priori*, laquelle est purement métaphysique. Quand il dit :

On ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer ;

et quand il le dit, parce que, en ce moment même, il a devant lui la femme dont il est amoureux, il pose un principe qui n'est pas démontré, qui n'est sans doute pas démontrable; il n'est donc plus positiviste.

Mais il faut se souvenir ici de l'opuscule de 1822, auquel j'ai dit que je renverrai souvent le lecteur : dans cet opuscule, Auguste Comte ne s'est pas proposé seulement de refaire les bases de la société, il a résolu d'en édifier une nouvelle et — ce sont ses expressions — de réorganiser le pouvoir spirituel. Ce pouvoir, il le réorganise, comme eût fait saint Thomas, par des conceptions *a priori* : la première est de donner le pas à la sensibilité sur l'intelligence. En agissant ainsi, il surprend évidemment les disciples qui n'ont pas discerné dans ses prémisses tout ce que lui-même il y a mis [1], —

1. J'ai trouvé une preuve nouvelle, et très précieuse, de ce malentendu, en compulsant les papiers que M. Eugène d'Eichthal, de l'Académie des Sciences morales et politiques, a bien voulu mettre à ma disposition, depuis que les parties essentielles de ce livre ont paru dans la *Revue de Paris*.

Pour renforcer mes arguments, voici les extraits d'une lettre adressée le 15 janvier 1830, au futur général Lamoricière, par ce Gustave d'Eichthal, à qui Littré a fait si justement une place à part dans son étude sur l'évolution de la pensée de Comte :

«... Vous êtes comme moi de ceux qui ont été ensorcelés par Comte, et qui tiennent de lui comme une vérité des plus positives qu'*à part le témoignage des cinq sens* il n'y a rien dans le monde qu'un homme raisonnable doive croire... Auguste Comte est certainement un homme d'une grande capacité scientifique. Nous avons été l'un et l'autre à même de le juger sous ce rapport, et ce qui est beaucoup plus encore, à mes yeux, que notre opinion individuelle, c'est l'autorité de Saint-Simon, qui l'avait choisi pour collaborateur, et l'a gardé en cette qualité pendant huit ou dix ans.

» Mais je vous affirme que Comte doit tout à Saint-Simon...

mais il ne les trompe ni ne se trompe; il poursuit sa route, voilà tout. Seulement, en la poursuivant, il déraille, si je puis dire : il ne voit pas que le but qu'il s'est donné, il ne pourra pas l'atteindre par la méthode même qu'il a inventée, la scientifique méthode de ne reconnaître que ce qui est connaissable. Sans doute, pour s'illusionner, joue-t-il sur les mots; au lieu de dire : *a priori*, il dit : subjectif. Mais Littré ne s'y est pas trompé, — ni mon grand-père non plus, pour en revenir à cette soirée du 16 mai 1845.

« L'émerveillement » des dames ne gagna pas le jeune professeur de mathématiques. Il ne prêta d'ailleurs pas, sur le moment, plus d'importance qu'il ne convenait à ce qu'il considérait comme propos de salon. Il ne se récria que lorsqu'il sut,

---

Sans doute, Comte a dans son travail plus d'ensemble et de liaison, mais d'un autre côté, comme *il n'avait pas dans le cœur ces vives sympathies* pour le bonheur de l'humanité qui sont le propre des grands génies, et que Saint-Simon possédait à un si haut degré, il a ôté aux conceptions de celui-ci cet élan, cette chaleur qu'elles ont dans ses conceptions originales.

» Comte est un homme que la culture exclusive des idées scientifiques a réduit à un véritable abrutissement : c'est un eunuque moral. Tout ce *qui est sentiment*, tout ce qui est poésie, c'est-à-dire manifestation du sentiment, est quelque chose dont il fait complètement abstraction, ou plutôt qui *lui est complètement inconnu*. Aussi, a-t-il tout l'égoïsme que l'on peut attendre d'une pareille disposition du cœur... »

Qu'un homme de la valeur de d'Eichthal ait jugé ainsi Auguste Comte, immédiatement après l'audition de ses premières leçons, cela ne souligne-t-il pas l'abîme qui existait apparemment entre sa *Philosophie* et sa *Politique*? — C'est cet abîme que Comte, grâce à Clotilde, a franchi, — mais que ceux qui ne sont pas inspirés de Clotilde ne peuvent franchir. Et tout le désaccord est là.

plus tard, qu'il était déclaré témoin, et témoin enthousiaste, du plus considérable événement de l'humanité. Il affirma que, primo, il ne croyait pas qu'il y eût là un événement important, et que, secundo, il n'avait jamais été enthousiasmé.

Mais Clotilde, elle, fut approbative ; elle se sentit heureuse de trouver, chez l'auteur de tant de livres graves, si lourds, si pleins, cet élan d'idéalisme. Elle en témoigna franchement ; et c'est sans doute ce qui permit à Comte de ne pas attendre plus longtemps pour marquer les sentiments dont son cœur débordait. Il s'était écrié : « On peut toujours aimer... » Il voulut tout de suite souligner que cette puissance d'amour ne s'éparpillait pas, — qu'il avait trouvé celle qu'il pourrait aimer toujours...

Dans sa lettre du 17 mai 1845, la quatrième, notons-le, qu'il eût encore écrite à Clotilde, il brûle ses vaisseaux, fait l'aveu d'amour :

... Le doux ensemble de sentiments qui m'a entraîné vers vous...

Puisque je ne saurais hélas ! devenir plus jeune, que n'êtes-vous, madame, moins belle et moins aimable, afin de compenser un peu le fatal disparate de ma *verdeur* morale à ma maturité physique...

Tous deux placés involontairement dans un même état exceptionnel...

On remarquera la tendance : il vit seul, séparé de sa femme ; Clotilde vit seule, séparée de son mari, donc il y a une prédestination commune,

et ils sont faits pour obtenir, l'un par l'autre, le bonheur d'intimité qui leur manque à l'un et à l'autre.

Et il poursuit, trouvant, dans son besoin de l'entraîner vers lui, une certaine éloquence que ses écrits philosophiques n'ont jamais eue :

Combien ne vous dois-je pas déjà de reconnaissance pour avoir ainsi ranimé ma vie morale par l'impulsion la plus imprévue, au temps même où j'avais dû tristement renoncer à tout pareil bonheur. Sans doute, les grands sentiments d'amour universel où m'entretiennent habituellement mes travaux propres sont délicieux à éprouver : mais combien leur vague énergie philosophique est loin de suffire à mes vrais besoins d'affection !...

Puis, passant des hautes conceptions à une réalité plus tendre, il dit, tout familier, un peu trop familier :

C'est donc, ma charmante amie, sans aucune vaine affectation sentimentale, que je me félicite de l'heureuse coïncidence de la douce résurrection morale que je vous dois, avec l'élaboration naissante de mon second grand ouvrage...

Ce second grand ouvrage, c'est ce qui sera la *Religion positive*. Déjà, dans l'esprit du penseur, la divinité est née, dont il va consacrer les autels ; déjà il met sous son inspiration, sous son « vocable » pourrait-on dire, le long labeur qu'il veut entreprendre. Pour organiser définitivement la spiri-

tualité, il n'a plus qu'à faire, de Clotilde une déesse, et de lui un grand prêtre. Le nœud qu'il cherchait entre ses travaux d'hier, tout de déblayement, et ses travaux de demain, tout de construction, il est là, dans son amour pour Clotilde, — et puisque, du temps qu'il n'aimait pas, l'organe supérieur était le cerveau, à présent qu'il aime, c'est le cœur. On voit comme tout ceci s'enchaîne, et comme ce sage s'en va tout logiquement à sa folie...

Mais du moins distingue-t-il très nettement en lui. Il dit :

Quel précieux contraste elle m'offre (sa situation présente) avec le triste état de compression affective où j'étais, malgré moi, plongé en commençant, il y a quinze ans, mon ouvrage fondamental... Je suis tellement pénétré de cette salutaire réaction que je n'hésiterais pas à vous adresser un jour la dédicace publique d'un travail où vous aurez ainsi indirectement coopéré, si des convenances respectables n'interdisaient un tel aveu...

Pauvre homme ! il ne se doutait pas que la mort l'emporterait sur ces convenances respectables, et qu'il la ferait, sa dédicace, non plus à la Clotilde si vivante, vers qui il se tournait dans ses nuits d'insomnies, mais à la Clotilde pour jamais endormie... Il ne s'en doutait pas, — quand il pensait à elle de toute la force de sa passion d'homme, et qu'il le lui marquait, sans craindre d'en sous-entendre l'ardeur purement physique :

... Ces précieuses émotions, ces effusions intimes, ces larmes délicieuses, tout cet ensemble d'affections plus fait pour être senti que décrit, contribuent aujourd'hui, dans le silence de mes longues nuits, à prolonger mon trouble physique... mais je n'échangerais pas volontiers ces ravissantes insomnies contre la plus parfaite santé possible.

Et il termine, en indiquant qu'il disposera des mercredis et des vendredis pour

... nous voir désormais chez vos chers parents (j'allais dire *nos*)...

Quand il reparlera de cette lettre, la quatrième, ai-je dit, qu'il ait adressée à Clotilde, Comte la qualifiera de décisive ; et elle l'est en effet, car on ne saurait dire plus crûment à une jeune dame tout ce qu'on attend d'elle; et comme cela se passait à une époque où, le divorce n'existant pas, on ne pouvait qu'être amant et maîtresse quand on n'était pas mari et femme, — Clotilde devait savoir ce que parler voulait dire...

Elle ne manqua pas de le comprendre ; mais elle fut si stupéfaite qu'elle ne répondit point, d'abord. Et Comte, ayant été empêché d'aller la retrouver chez mes grands-parents, trouva bon d'insister, dans un petit poulet complémentaire, du mardi matin 20 mai.

Et le lendemain matin, il en expédie un autre, où il reconnaît lui-même qu'il accable Clotilde sous un « déluge journalier »

Mais, dans le même temps, Clotilde lui répondait. Elle lui répondait par la lettre qu'il fallait. Lettre courte, lettre ferme, lettre de femme honnête, et malheureuse, et qui sait la vie, et qui n'en a pas peur. La voici tout entière :

Mercredi matin, 21 mai 1845.

J'ai trop souffert pour ne pas être au moins sincère, monsieur, et si je n'ai pas répondu à votre lettre de samedi, c'est qu'elle m'a causé des sentiments pénibles que je n'aurais pas su vous cacher.

En acceptant votre amitié et votre intérêt, je croyais, je vous l'avoue, contribuer à votre bonheur et au mien, et il m'a été douloureux d'avoir à craindre le contraire.

Si je ne m'étais pas fait depuis longtemps une habitude de cacher mon cœur, je vous aurais inspiré encore plus de pitié que de tendresse, j'en suis sûre. Il y a un an que je me demande chaque soir si j'aurai la force de vivre le lendemain.... Ce n'est pas avec de telles pensées qu'on peut faire des coups de tête.

Vous ne me connaissez pas, et la bonté de votre cœur vous a porté, je le sens, à exalter en vous l'intérêt qu'inspire mon malheur. Mais je vous demande de faire un moment usage de vos belles qualités relativement à ce qui me concerne, et vous ne serez pas tenté de m'adresser un seul reproche.

Épargnez-moi les émotions, comme je désire vous les éviter : je ne sens pas moins vivement que vous.

Adieu, monsieur Comte, croyez à ma sincère affection, comme à mon estime et recevez-en l'offre pour toujours.

DE VAUX, née MARIE.

Cette réponse accabla Auguste Comte. Bien que les dernières lignes en fussent moins dures que les

premières, un refus net y était cependant marqué. Mais il ne voulut pas le prendre ainsi. Il admit seulement qu'il avait commis une faute de tactique, qu'il s'était engagé trop vite, et que la résistance de Clotilde venait plus de la surprise d'avoir été attaquée que de la résolution de ne jamais se rendre. Et par ainsi, loin de rompre lui-même, il précipita ses coups. Il avait écrit à Clotilde, le mercredi matin, dès six heures ; il avait reçu d'elle, aussitôt après, le billet ci-dessus, qui ne répondait qu'à sa lettre précédente : il récidive, dès midi, le même jour. Il reconnaît que sa tentative a été grossière, que même (et cela est dur à un chef d'école philosophique)

ceux qui se proposent de diriger les autres ont bien souvent besoin de toute leur indulgence... ;

mais il se flatte que la « douce sagacité » de Clotilde aura su discerner « ses honorables impulsions réelles à travers les formes de l'inexpérience et de la précipitation ». Et c'est tout ; l'incident lui parait clos, et rouverte au contraire l'ère des bonnes relations. Il se croit en droit, sauf interdiction de sa part, de lui rendre visite dès le lendemain « afin de la rassurer pour l'avenir ». Même, pour la rassurer tout de suite, il ajoute :

Les hommes de mon caractère n'ont besoin que d'un touchant avis pour éviter une véritable chute...

Tant de rapidité dans l'offensive aurait dû mettre Clotilde en éveil : c'était pour elle l'heure décisive, le tournant à franchir ou non. Mais il ne faut pas la juger trop vite. Ou, du moins, si on la juge par rapport aux convenances sociales, doit-on considérer tout ce qui lui manquait, au regard, précisément, de la société. Elle vivait seule, non seulement matériellement dans son petit appartement de la rue Payenne, mais seule, plus encore moralement, puisque aucun des siens, même sa mère, n'était capable de pénétrer la sorte de détresse morale dont elle languissait ; et, en même temps, bien qu'isolée et perdue en face d'elle-même, elle était complètement dépendante, n'avait pas un sou vaillant, le subside autrichien de M. de Ficquelmont ne lui parvenant que par sa mère, comme et quand sa mère voulait, et plutôt réduit.

En opposition à tant d'entraves, à tant de désunion latente, elle voyait un homme de notoriété déjà mondiale, qui se faisait tout petit près d'elle, tout petit à cause d'elle...

Était-ce pas dur de repousser une amitié si flatteuse et, à la fois, si fervente, — de se refuser à elle-même cette douceur d'être choyée, dont elle était, comme toute femme, instinctivement altérée, mais que la vie lui avait si peu donnée, — et de refuser, du même coup, à un pauvre être, sevré comme elle des intimes joies familiales, le dernier rayonnement de son âge avancé ?

Elle ne brisa donc ni avec lui, ni même avec les

espérances qu'il pouvait entretenir. Elle laissa entre-bâillée une porte qu'elle ne pourrait plus jamais fermer.

Je vous remercie de votre dernier billet, monsieur, j'aurai toujours grand plaisir à vous voir, et j'espère que nous éviterons les causeries embarrassantes. Je ne puis pas me trouver chez moi, demain ni les jours suivants, devant aller visiter une amie malade. Nous vous ferons de la musique, rue Pavée, quand vous y viendrez ; je vais y passer presque toutes mes journées jusqu'aux couches [1].

Adieu, monsieur Comte, croyez à mon affection et gardez-moi celle d'un ami.

C. DE VAUX, née MARIE.

Mais le philosophe était vraiment souffrant. Chez lui, qui avait été fou, les émotions morales réagissaient violemment sur le cerveau, et du cerveau sur les nerfs. Il en résulta une profonde dépression, par quoi il fut contraint de s'aliter.

Il ne put donc revoir Clotilde jusqu'à la fin de mai. Leur commerce se borna à deux lettres de lui, dont il y a peu de chose à retenir, si ce n'est un habile crescendo d'adulation et quelques phrases sur lui-même, qui montrent le cas qu'il faisait de soi.

Je relève, notamment :

(*Lettre du 24 mai*)... Comme la vraie source du mal vous est connue, vous ne me taxerez pas d'imprudence pour n'avoir pas encore mandé mon médecin...

1. Il s'agit là des couches de ma grand'mère dont l'enfant attendu devait avoir Comte et Clotilde pour parrain et marraine.

(*Lettre du* 28 *mai*)... Vous avez dû, comme tout le monde, remarquer en moi cette exception frappante, encore plus relative au cœur qu'à l'esprit et toutefois étrange sans être unique, qui me fait conserver dans ma pleine maturité physique toute la *verdeur* et l'*impétuosité* de la jeunesse.

La merveilleuse sagacité de vos appréciations... L'exquise impartialité de vos décisions... Votre suave bonté... Votre juste fermeté...

Et il termine par cette exclamation, qui sent un peu trop le style de l'époque, et serait plutôt de M. Amédée de Vaux que d'Auguste Comte :

Ah ! qui donc a pu posséder un tel trésor, et ne savoir pas l'apprécier !...

Mais qu'importe le style, si l'encens est sincère? Et celui-ci, montant d'un tel homme, qui donc l'eût refusé? Clotilde cherche seulement à maîtriser ce feu brûlant.

Mais Comte ne prétendait nullement arrêter le flot montant de ses louanges, ni même renoncer aux « causeries embarrassantes », du moins par lettres. Il prit occasion de ce que la Sainte-Clotilde, qui tombe le 3 juin, allait arriver pour offrir à la jeune femme un nouvel hommage, sous forme de *Lettre philosophique sur la commémoration sociale*.

Ce document vaut d'être retenu, tant par les précisions qu'il apporte sur l'état de l'évolution mentale d'Auguste Comte que par le lien qu'il

met entre ses nouvelles conceptions philosophiques et les anciennes. Sans doute il écrit à une femme, et à une femme qu'il aime, et par là est-il conduit à une religiosité qui n'est encore que sentimentale. Mais cette religiosité, c'est tout de même sa tendance nouvelle ; il le proclame solennellement quand il écrit que

... l'école positiviste vient aujourd'hui placer au principal ordre du jour la réorganisation spirituelle.

Son effort ne sera plus critique, il tendra « à la régénération directe des opinions et des mœurs ». C'est bien ce qu'il s'était proposé en 1822; seulement, depuis si longtemps il l'avait écrit que — par malheur — chacun l'avait oublié, — hors lui. Peut-être, même, s'il n'eût rencontré Clotilde, n'aurait-il pas voulu rompre avec les meilleurs de ses amis, pour la joie de devenir grand prêtre. Mais, depuis qu'il aime, il a pris parti : son œuvre va tendre, non à justifier son amour, mais à en faire le levier qui, soulevant le vieux monde, et le laissant retomber, lui permettra d'édifier, sur ses débris épars, le temple nouveau. Et les premiers disciples, qui attendaient de lui une cité libre, ne vont trouver qu'une rigoureuse église.

De cette église, il pose réellement les fondements dans sa lettre *sur la commémoration sociale.* Il expose à Clotilde pourquoi sa philosophie prend à son compte la coutume catholique de la « commémoration des morts ». Et il lui révèle, en termes

vraiment beaux, cette filiation qui va des morts à nous, et qui fait que ce sont eux qui vivent en nous :

> L'instinct de sociabilité, ou le sentiment habituel de la liaison de chacun à tous, serait très imparfaitement développé si cette relation se bornait au présent, comme chez les animaux sociables... La société humaine est surtout caractérisée par la coopération continue des générations successives, première source de l'évolution propre de notre espèce...

De telles phrases sont aujourd'hui pour nous des lieux communs, mais elles devaient être pour Clotilde un éblouissement ; elles éclairaient des choses qu'elle n'imaginait pas, — que bien peu de personnes de son temps imaginaient. Par cette conception inattendue et si profonde du passé, Auguste Comte systématisait « la vénération des ancêtres privés ou publics » et il enseignait à sa belle amie comment « la philosophie positive justifie pleinement le culte catholique des saints » puisque les saints ne sont, en général, que la synthèse d'une époque.

La *Lettre philosophique* est intéressante aussi parce qu'elle précise, une fois de plus, le côté conservateur de sa doctrine, et le désir, net désormais chez Comte, de se donner en constructeur :

> En général, madame, soyez bien convaincue que la philosophie essentiellement positive qui caractérise le XIXe siècle ne vient pas pour détruire, comme dut le faire la philosophie purement négative du siècle dernier...

C'est en une phrase tout le raccourci de son effort : à la négation du XVIIIe siècle, opposer une grande affirmation qui éclairera l'avenir. Mais sur quoi se fondera cette affirmation, nécessaire à l'Humanité? Sur l'Humanité elle-même.

La nouvelle philosophie, proclame-t-il, représente réellement la vie collective de notre espèce, dont la marche nécessaire constitue surtout un *sujet propre*, que nulle théologie ne put embrasser, et encore moins aucune métaphysique.

On comprend ce que cela veut dire : l'homme, autrefois, s'aimait en Dieu; maintenant, l'Humanité s'aimera en elle-même. Ainsi plus de Dieu, mais une discipline, — un maître nouveau, plus inflexible que l'ancien, et qui sera l'ensemble des hommes régissant l'homme isolé.

Les religions, en effet, ne pouvaient jusqu'ici proposer à chacun qu'un but purement personnel, le salut éternel où la société ne saurait intervenir...

A présent, la société interviendra, et Auguste Comte le fera bien voir. Pour « réorganiser », il fait appel à l'élément féminin, le plus apte, pense-t-il, à le comprendre, comme étant le plus affectif. Il va même jusqu'à célébrer Jeanne d'Arc, et, lui premier parmi les grands penseurs du XIXe siècle, il rend à la bonne Lorraine ce qui lui est dû. Il écrit textuellement :

N'avez-vous pas remarqué avec surprise et indignation l'étrange lacune de nos calendriers théologiques envers l'héroïque vierge qui sauva la France au xve siècle?

L'Église s'est souvenue des reproches d'Auguste Comte. Quant à lui, satisfait de s'être montré plus catholique que le pape, il conclut avec complaisance :

... Vous voyez que sans aucun vain éclectisme, ce nouveau régime universel s'approprie naturellement tout ce que les autres états de l'humanité offrirent jamais de noble et salutaire. Mais il en écarte sagement les formes passagères qui, d'abord indispensables aux fondations correspondantes, altèrent ensuite leur efficacité sociale, que l'École nouvelle tend toujours à consolider et à perfectionner...

Comte appela cette lettre sa première *Sainte-Clotilde,* c'est-à-dire le premier don de fête à son amie. Elle constitue, on le voit, un véritable résumé à la portée d'une femme, de ce qu'était, en 1845, cette doctrine positiviste, mi-partie expliquée dans les gros livres de la *Philosophie,* et mi-partie encore en gestation dans le cerveau du penseur.

Clotilde était assez fatiguée, quand elle en reçut l'offrande : elle avait, disait Comte, sa « toux nerveuse ».

Toux nerveuse ! A cette époque, et comme toute la famille de Clotilde, Comte n'attribuait pas, ne voulait pas attribuer à un mal plus profond, cette toux qui déchirait les nuits de la jeune femme.

Elle était d'apparence si jolie, rose, blanche et fraîche, avec de grands yeux...

Malgré sa fatigue, elle éprouva une très douce émotion de l'hommage, inusité pour une jeune femme, qui lui venait d'Auguste Comte. Pour elle, qui se piquait d'entrer bientôt dans l'armée des gens de lettres, le fait lui était précieux, qu'un tel penseur lui voulût offrir, en des pages si claires, le suc même de sa doctrine, et qu'il fit appel, par elle, au concours de toutes les femmes intelligentes. Elle en était rehaussée, non seulement à ses propres yeux, mais à ceux des siens. Oserait-on encore regarder comme une imaginative déréglée celle à qui un maître de la pensée humaine offrait si dévotieusement l'ensemble de ses découvertes sociales? Elle fut toute fière, toute rénovée, — et, de tant d'efforts qu'avait déjà tentés Auguste Comte pour agir sur elle, celui-ci était vraiment le premier efficace. En même temps, la *Philosophie positive*, la doctrine positive tout entière, prenait dans l'estime de Clotilde la plus haute importance, puisque sa propre gloire, comme on eût dit au grand siècle, y était désormais intéressée.

Elle courut chez ses parents, et, un peu essoufflée, confuse du plaisir même qu'elle en avait, montra le cahier tout plein de l'écriture serrée du philosophe. Madame Marie y fut sensible autant que sa fille. Toutes deux convinrent d'aller ensemble, le jour même, chez Auguste Comte, pour le remercier. Mon grand-père les accompagna.

De cette visite, la deuxième que Clotilde faisait à Auguste Comte, il reste peu de chose, il reste la phrase de remerciements qu'elle dit en arrivant rue Monsieur-le-Prince. Le pauvre philosophe la recueillit comme une de ces fleurs rares qu'il collectionnait sur le passage de sa belle. Il en fit la première gemme du triste reliquaire qu'il se composa pendant cette unique année, et dont, en les années suivantes, il alimentait sa passion devenue morbide.

En tête de ce qu'il appelle « la revue chronologique de tous nos souvenirs essentiels », il marque ceci :

Je suis venue, monsieur, pour vous remercier de votre charmant cadeau (sa visite du lundi 2 juin 1845, avec sa mère et son frère).

La voyez-vous, la jeune femme, sous le chapeau cabriolet, sous le grand châle du temps de Louis-Philippe, sous les bandeaux tombants de ses cheveux châtains, arrêtée, émue, à la porte même du philosophe et lui disant, dans le sourire de sa petite bouche, son gentil et sincère merci ; — et le voyez-vous aussi, lui, Comte, vêtu à la mode d'Odilon Barrot, se levant, allant à elle, et serrant, devant la mère et le frère de son amie, cette main si chère, dont, quelques mois plus tard, il baiserait les doigts glacés ?

Il faut s'arrêter sur cette aube d'amour. Il n'y a pas d'heure plus belle dans la vie d'un homme ; et quand cet homme est le constructeur d'un des

plus hauts monuments de la pensée humaine, et quand cet homme, même en se trompant, même au détriment de son labeur. fait s'incliner toute sa force d'intelligence devant la douceur nouvelle qui monte de son cœur, — il faut également s'incliner, ne pas songer qu'il s'agit d'un presque quinquagénaire amoureux d'une femme de trente ans. Plus l'amour est grand, moins il a d'âge, et plus l'homme est âgé, plus son amour est sûr.

Auguste Comte, en recevant chez lui Clotilde, accompagnée de sa mère et de son frère, venait de se donner pour la vie ; il considéra cet instant comme celui de ses fiançailles.

Clotilde aussi, peut-être, comprit tout ce qu'il y avait de profond — de beaucoup plus profond qu'elle n'avait pu croire — dans cette affection qui s'offrait si ardemment. Mais, comme elle était encore bien loin d'un égal sentiment, elle voulut tenter une dernière fois d'arrêter son nouvel ami ; elle voulut, à tout le moins, lui marquer qu'il s'enfonçait inutilement dans un abîme, — et qu'il ne la trouverait pas, là où il allait.

Elle lui écrivit la lettre que voici :

Jeudi matin 5 juin 1845.

Vous m'avez donné un témoignage de votre estime, monsieur Comte, puissiez-vous en trouver un de la mienne dans ce que je vais vous dire de moi.

Je n'aurais pas cru qu'il fût possible de rien ajouter à ce que j'ai souffert depuis longtemps ; mais je viens de voir que l'on peut ressentir le contre-coup des douleurs

des autres en même temps qu'on subit les siennes. Mon cœur est comme mutilé, et quand je vous ai dit que je me demandais chaque soir si j'aurais le courage de passer le lendemain en ce monde, c'est à la lettre. Au nom de l'intérêt que je vous porte, je vous en prie, travaillez à surmonter un penchant qui vous rendra malheureux. Un amour sans espérance tue l'âme et le corps ; il vous fauche comme un brin d'herbe. Il y a deux ans que j'aime un homme de qui je suis séparée par un double obstacle. En vain, j'ai essayé de métamorphoser ce sentiment funeste en maternité, en tendresse de sœur, en dévouement : il m'a dévorée sous toutes les formes. Il n'y a que quand j'ai eu le courage de m'éloigner, que j'ai pu commencer à vivre. Aujourd'hui il me faut du calme et de l'activité tout à la fois. J'emploie mon peu de forces à un travail qui peut m'être de quelque utilité dans la suite ; je ne veux penser qu'à cela maintenant. Conservez-moi votre amitié, et croyez que j'apprécie votre cœur tout ce qu'il vaut. Le mien est comme flétri ; il faut qu'il se retrempe aux sources de la résignation et de la solitude. Je désire que vous ne veniez pas me voir chez moi, épargnons-nous les émotions l'un à l'autre ; elles ne peuvent que nous être funestes. Employez toutes vos armes d'homme pour cette lutte, une femme n'a que son cœur pour combattre et elle n'en est pas moins tenue au succès.

Si, comme j'aime à le penser, vous m'avez comprise et appréciée, vous trouverez dans mes tristes confidences une preuve sincère d'intérêt et d'estime : il y a des transactions consacrées qui sont à mes yeux des mystères impénétrables ; je mourrai dans mon ignorance sous ce rapport.

Adieu, monsieur, je vous tends bien sincèrement la main et je vous aime affectueusement.

C. DE VAUX.

En transcrivant les lettres de Clotilde enfant, j'avais laissé entendre ce que donneraient les lettres de Clotilde femme : n'est-ce pas ici, dans un genre spécial, une sorte de perfection? Et, puisque madame de Sévigné n'a jamais touché cette corde, qui est celle du cœur frappé, on peut bien dire que Clotilde n'a pas de rivale. Elle est maîtresse de sa plume, elle sait ce qu'elle veut dire, et elle le dit dans un tour original, qui est la marque de sa suprématie, puisqu'elle y reste inimitable.

L'écho des siècles redit bien des phrases qui ne valent pas celle-ci :

Je viens de voir qu'on peut ressentir le contre-coup des douleurs des autres en même temps que les siennes;

ni cette autre :

... Croyez que j'apprécie votre cœur tout ce qu'il vaut. Le mien est comme flétri ; *il faut qu'il se retrempe aux sources de la résignation et de la solitude.*

Quel poète, quel Musset, quelle Sand a mieux peint le vide d'une âme pleine d'amertume? Et songez que ceci n'est pas du roman, que c'est de la vie pure, qu'il y a vraiment sous ces lignes un être qui souffre, et que cette femme, qui se dit si épuisée, va en effet mourir dans quelques mois...

J'ai souvent demandé à ma grand'mère quel était cet homme, dont Clotilde met soudain la

silhouette entre elle-même et Auguste Comte. Elle m'a répondu : Armand Marrast.

On sait qui était Marrast. Méridional de l'extrême Midi, né à Saint-Gaudens, il était venu enivrer de sa voix chaude les foules parisiennes. Il fut, sous la Restauration, journaliste libéral; une harangue fougueuse, débitée à l'enterrement de Manuel, le révéla au grand public. Sous la monarchie de Juillet, on le retrouve plus que libéral, il mène le combat antidynastique, devient directeur du *National*, l'organe officiel des républicains. Cela ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de mourir exécré du peuple, parce que, élu en 1848 président de la Constituante, il dut prendre parti contre les émeutiers, et qu'il se trouva, lui athée, du même côté de la barricade que monseigneur Affre, le bon pasteur. Il termina ses jours tout à fait oublié, quatre ans après.

Mon grand-père, collaborateur du journal de Cavaignac, avait connu Marrast dans ces cafés de la rive gauche où se réunissaient, un peu en cachette, les adversaires avancés du Gouvernement. Vers 1843, le journaliste était dans sa pleine gloire ; mon grand-père entrait à peine dans la carrière : mais un ancien élève de l'École polytechnique est toujours une bonne recrue. Les deux hommes se lièrent. C'est donc encore par mon grand-père qu'une nouvelle célébrité s'approcha de Clotilde. Marrast était bel homme, la chevelure abondante, la moustache fournie, coupée assez court, drue. Il

plut, puisque aussi bien Clotilde en fait l'aveu. Mais il est certain qu'il n'en sut jamais rien. Il n'en sut rien, car, d'abord, il ne fit pas attention à la jeune femme et quand, ensuite, il s'intéressa à elle, après qu'il eut, par bienveillance, accueilli son premier travail littéraire, il le fit d'une sorte qui n'avait rien de la chevaleresque manière d'Auguste Comte. Cette attitude empêcha Clotilde de pousser plus avant dans une voie qui ne conduisait à rien, et la rejeta même vers Comte. Toutefois, à l'époque où elle recevait la *Lettre philosophique*, elle hésitait encore réellement sur l'état de son cœur ; — sans doute, elle était séparée de Marrast par le fait qu'il était marié, et qu'elle l'était aussi, et elle n'avait pas été élevée à passer là-dessus facilement ; mais Armand Marrast, outre le charme qu'elle lui trouvait, avait encore cette auréole d'être le directeur du *National* : dans ce moment même, il examinait le manuscrit qu'elle lui avait soumis, et, de la décision à intervenir, dépendrait réellement son avenir littéraire ; c'était donc pour elle une heure anxieuse, et, en tous cas, ce n'était pas pour un rival une heure choisie.

C'est pourquoi elle oppose, à l'amour nouveau de Comte, le spectre brutal d'un amour ancien.

Comte reçoit le coup magnifiquement, ni en désespéré, ni en vaincu ; — il sait ce qu'il perd, il admet qu'il le faut perdre, mais il ne renonce pas à le chérir. Il le dit avec netteté :

... Pour vous et pour moi, je dois éteindre de toutes mes forces, dès son énergique début, le seul véritable amour que j'aie jamais ressenti...

Néanmoins, madame, quelque profonds que soient mes regrets, je ne saurais vous rien reprocher, et la rare noblesse de votre procédé vous assure à jamais une amitié que vous semblez déjà apprécier dignement... Croyez que je parviendrai vraiment à me vaincre, ou plutôt à me transformer radicalement : car je ne renonce pas plus que vous à une aussi précieuse amitié, dont vous ne cessez pas d'être digne pour m'avoir dévoilé toute l'étendue de votre malheur. Ma chère philosophie, qui ne se perd point en vaines paroles, peut aussi bien inspirer, suivant le cas, la résignation que l'activité ; elle saura me préserver de toute folle lutte contre des obstacles évidemment insurmontables. Quelque rude que soit cette épreuve, vous reconnaîtrez, j'espère, que je l'aurai dignement subie...

Dans quelle littérature, dans quel roman fameux trouve-t-on situation plus hardie, traitée aussi bien par les deux partenaires?

Et cette belle lettre devient encore plus belle dans les pages qui suivent. Puisque Clotilde lui a fait un aveu, lui aussi il veut lui en faire un, et combien plus pénible ; car si elle a parlé d'un trouble du cœur, lui, il va lui parler d'un trouble de l'intelligence.

... Oui, — s'écrie-t-il, — oui, j'aurai le courage de vous le répéter, j'ai été fou, pendant la majeure partie de l'année 1826, à l'âge de vingt-huit ans. Comme la plénitude de votre confiance doit provoquer la mienne, je compléterai cette indication par un aveu que je n'ai

jamais livré à mes plus intimes amis : durant la convalescence de cette horrible maladie, je fus malgré moi retiré de la Seine... Mais le calme même de cette entière franchise directe doit dissiper les inquiétudes que pourrait aujourd'hui vous inspirer ce que vous savez de mon passé. Sans doute, la crise où je suis plongé depuis trois semaines a dû s'aggraver à mes yeux par le sentiment involontaire de ses analogies réelles avec ces affreux épisodes. Toutefois, nul ne sait mieux que moi combien les deux cas diffèrent d'intensité; la sollicitude continue qu'a dû m'inspirer un tel souvenir constitue d'ailleurs une garantie suffisante contre un retour incompatible avec cette prévision, quand même ma maturité actuelle en permettrait la possibilité...

Cette triste indication spéciale achèvera, je l'espère, de rassurer votre amitié sur les suites même éventuelles de la cruelle secousse que vous avez dû m'imprimer. Je vais de nouveau, comme en tant d'autres cas antérieurs, chercher dans ma vie publique la noble quoique imparfaite compensation des malheurs immérités de ma vie privée. Puisse l'Humanité profiter de cet inévitable sacrifice extrême! Je dois désormais redoubler d'amour pour elle. Le passé m'apprend, certes, qu'elle ne fut jamais ingrate : mais hélas! elle ne me rendra sa sainte affection éternelle que longtemps après que j'aurai cessé de pouvoir goûter cette ineffable consolation...

Si mélancolique que soit cette vision d'avenir, si douloureuse que demeure sa situation actuelle, il n'en est point désarçonné, il reste égal à soi-même, ne change rien à ses projets de chaque jour. Il continuera, déclare-t-il, à consacrer « chez les excellents parents » de Clotilde ses soirées du

mercredi et du vendredi ; il y retournera tant qu'il ne sera pas « importun à une digne famille », à laquelle il lui serait « si doux de s'incorporer ».

Clotilde ne répondit pas à cette lettre : elle était toute à un événement qui pouvait transformer sa vie. Le *National*, dans ses numéros des 20 et 21 juin 1845, publia sa première œuvre imprimée, cette *Lucie*, dont Auguste Comte dira tant de bien. C'est une nouvelle, qui tient en deux feuilletons.

Il y eut ici plus qu'une joie pour la pauvre Clotilde : la réalisation presque inespérée d'espoirs presque irréalisables. Elle avait trente ans seulement, et les colonnes d'un des premiers journaux de Paris lui étaient ouvertes ; elle avait trente ans seulement, et deux hommes tels qu'Auguste Comte et Armand Marrast s'intéressaient à elle, la guidaient : elle pouvait donc encore refaire sa vie, sortir du cauchemar des récentes années, de la dépendance quotidienne où elle était tenue ; il suffisait maintenant d'un peu de patience, d'un peu de santé. Hélas !...

Mais elle se croyait guérie soudain, vaillante désormais, grâce à la joie nouvelle. Dans l'appartement un peu austère de la rue Pavée, près de ma grand'mère lasse du poids de son premier-né qui allait naître, elle tenait, entre ses doigts où courait la fièvre, cet enfant d'un autre genre, ce fils de son cerveau, le journal où il y avait *Lucie*. Et comme une mère qui retourne son bébé sur ses genoux, et s'émerveille, elle relisait les colonnes

imprimées, s'extasiait, — non sur elle-même, mais sur le sort changé.

Lucie n'est pas un chef-d'œuvre : ce n'est pas non plus, et loin de là, l'œuvre insignifiante d'une débutante. Quand on a lu ses lettres, on ne doute pas que Clotilde ne se tienne, dès qu'elle prend la plume, au-dessus du vulgaire. Son réel défaut, dans sa *Lucie*, c'est de n'avoir pas osé être complètement elle-même. Les talents consacrés, seuls, se permettent de se montrer ce qu'ils sont; les talents qui naissent ont plus de pudeur, et sont gauches. Clotilde avait écrit sa nouvelle en vue du public : pour plaire à ce public, elle se modifia, modela sa façon sur celle qui plaisait alors. C'est pourquoi le style de la *Lucie* porte, de manière indélébile, la frappe de 1845, tandis que le style des lettres à Auguste Comte n'a vraiment aucune date, c'est du bon style français de toutes les époques, du Voltaire, ou de l'Anatole France. Dans la *Lucie*, il y a des expressions toutes faites qui ont vieilli comme un costume qui, dans son temps, fut trop à la mode ; il y a des pensées convenues, qui paraissaient alors fort hasardeuses, et qui, aujourd'hui, sont tellement arriérées... Il y a tout un côté qui n'est pas de Clotilde, qui n'est de personne, qui est du banal romantique... Mais ce qui est de Clotilde, c'est une certaine force nerveuse dans les expressions, une certaine amertume naïve, tout l'émoi d'une âme qui voudrait être heureuse et qui n'y arrive pas. Et ce qui est de Clotilde, surtout,

c'est le fond de l'histoire, puisque aussi bien c'est toute la sienne en quelques lignes. Par cela, l'œuvre est nécessairement originale, durable, prenante, — si douloureuse à lire, pour qui se souvient de l'histoire de Clotilde de Vaux.

A chaque ligne du début que voici, on pourrait mettre : « A rapprocher de la vie de Clotilde » — « consulter les lettres de son mari ».

Lucie

Il y a quelques années, un crime, compliqué de circonstances extraordinaires, vint frapper de stupeur la petite ville de ***.

Un jeune homme, appartenant à une famille distinguée, avait disparu sous une prévention terrible : on l'accusait d'avoir assassiné un banquier, son associé, en lui soustrayant des valeurs considérables. Ce double forfait fut attribué à la funeste passion du jeu. Le coupable abandonnait, après quelques mois de mariage, une jeune femme douée d'une grande beauté et des qualités les plus éminentes... Orpheline, elle restait à vingt ans livrée à l'isolement, à la misère, et à une position sans espérances.

Les lois lui accordèrent spontanément la séparation de corps et de biens, c'est-à-dire tout ce qui lui échappait. La famille de son mari lui prêta un abri et une paire de souliers. Comme elle était généralement admirée, des protections puissantes l'environnèrent de toutes parts...

De la *Lucie*, Auguste Comte a extrait, pour son reliquaire, deux phrases, et l'une au moins recèle une vraie grandeur morale :

« — Maurice, — dit l'héroïne à son ami, — Maurice, c'est en vain que notre malheur nous pousserait à nous élever contre la société : ses *institutions sont grandes et redoutables comme le labeur des temps*; il est indigne de grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent... »

On ne saurait nier que pour écrire ces choses, il faut non seulement avoir souffert, — ce qui est donné à beaucoup, — mais aussi avoir réfléchi ; et cela est plus rare. Auguste Comte, notamment, devait considérer comme un disciple-né la femme qui, si malheureuse fût-elle, acceptait les arrêts de la société, pour cela seul que « ses institutions sont grandes et respectables comme le labeur des temps ». Tout le fatalisme politique, qui est le fond du positivisme, est inclus dans ces quelques mots.

Plus banale est l'autre phrase :

« — Quels plaisirs, — dit Lucie, — peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ? »

Le philosophe la fait cependant figurer dans ce qu'il appelle les *Sept Maximes de ma patronne*, parce qu'il y voit la preuve du caractère « altruiste » de Clotilde. Certains disciples de Comte y ont même vu plus encore ; de ces deux phrases citées, et de la philosophie désabusée, irréligieuse, mais honnête, qui est éparse dans *Lucie*, ils ont voulu conclure que Clotilde avait « spontanément » élaboré et « définitivement » établi toute une théorie sentimentale. Là où il n'y a, j'en suis assuré, qu'une âme fine qui dit joliment des pensées

légères, et une intelligence émue qui s'arrête quelquefois, comme étonnée, devant un grave problème plus deviné que découvert, plus indiqué que résolu, — certains disciples de Comte ont vu une sorte de douce prophétesse, dont la mélancolique parole contient un enseignement formel, — tout l'enseignement du cœur humain. Je n'en veux pour preuve que ce qu'en dit M. Texeira Mendès, le très distingué, très fervent vice-directeur de l'apostolat positiviste du Brésil. Dans son livre *Une visite aux lieux saints du positivisme*, il va jusqu'à écrire :

Dans l'avenir — une fois reconnue l'idée philosophique fondamentale entre l'élaboration politique et le travail scientifique, — la *Lucie* occupera peut-être philosophiquement une place plus éminente que l'opuscule fondamental d'Auguste Comte, comme enseignant des *lois* plus importantes et plus difficiles...

J'oserai dire qu'il faut des lumières bien spéciales pour trouver tant de choses dans la *Lucie*, et que Clotilde elle-même eût certainement refusé la maternité de ces « lois », si extraordinairement tirées de son éphémère nouvelle.

Quant à la fin de l'histoire, je la résume :

Lucie va en villégiature. — Notez que cette villégiature est en Lorraine, à Malzéville. — C'est dans cette même Lorraine — l'on s'en souvient — que Clotilde est allée, enfant, puis fillette ; c'est là qu'elle a fait sa première communion, là qu'elle a

ressenti pour la première fois le choc de la beauté des choses. L'ombre des grands arbres de Mannonville reste dans ses souvenirs, et elle choisit le même paysage, le même parc lorrain, pour situer son histoire d'amour. Car, naturellement, Lucie est aimée d'un riche, élégant et charmant voisin : naturellement aussi elle l'aime ; mais il y a entre eux l'abîme du mari forçat, du mari à qui, malgré ses crimes, Lucie est liée, comme Clotilde est unie à M. Amédée de Vaux. C'est pourquoi la mère de Maurice fait sentir durement à Lucie qu'elle n'aura jamais son fils, c'est pourquoi Maurice adresse aux Chambres une pétition, où il réclame la loi du divorce, motif pris de l'indignité du mari. Mais les Parlements ne s'émeuvent qu'avec lenteur ; de Clotilde à M. Naquet, il faut compter un demi-siècle. C'est beaucoup trop pour Lucie, que les mépris de la mère de Maurice, les angoisses d'amour et la peine de vivre ont épuisée. Elle meurt. Et pour en donner la nouvelle à un de ses amis, le docteur qui l'a soignée écrit ces mots, qui sont les derniers du récit, et dont on aurait pu faire une juste épitaphe pour la tombe même de Clotilde :

« Elle eût été une mère et une épouse accomplie. Hélas ! en la voyant s'éteindre entre mes bras dans l'âge où l'on doit vivre, j'ai douloureusement apprécié le peu de pouvoir qui est donné à l'homme pour réparer le mal qu'il produit... »

Mais, grâce à Dieu, si Clotilde, en écrivant ces

lignes attristées, avait songé à elle, du moins n'y pensait-elle plus, le jour que le *National* les publia. Elle eut une heure d'enivrement.

Parmi tant de tristes lettres que j'ai pris à tâche d'analyser, nous sommes arrivés à la seule éclaircie. Une soudaine lumière a lui sur la jeune femme ; Marrast la complimente, ses parents lui font une place nouvelle dans leur estime, et Auguste Comte, pour la première fois de sa vie, adresse des louanges à un autre que soi-même.

Je ne puis résister, ma chère amie, au besoin de vous remercier immédiatement pour les douces larmes que vient de me faire verser la charmante nouvelle dont je vous ai reproché de ne pas m'avoir gratifié avant le public... Les sentiments et les idées m'ont paru également dignes de vous... Il m'est bien doux, je vous assure, de pouvoir à tous égards vous féliciter sincèrement d'un tel début.

Clotilde répondit aussitôt, car à ces lettres-là, on aime bien répondre :

Lundi soir 23 juin.

J'allais prendre la plume pour vous faire part de tous mes petits bonheurs, quand j'ai reçu votre aimable lettre, monsieur. Le *National* m'a fait une jolie offrande, en retour de l'infortunée *Lucie*, et j'espère que son frère cadet recevra le même accueil. C'est un double plaisir pour moi de réussir, car mes parents ne sont pas riches et sont bien bons.

Je vous remercie donc sincèrement de vous être associé de cœur à ma joie, monsieur Comte. Le *National* m'a beaucoup blâmée d'avoir traité si rapidement

le grand sujet en question. (Il s'agit du divorce, dont les républicains du *National* faisaient un grand cheval de bataille.) Mais j'ai voulu aller selon mes forces ; l'habitude me viendra en aide, pour la suite.

A mercredi, comme vous dites, monsieur ; j'aime à espérer que vous vous portez bien maintenant, et que vous êtes aussi heureux que l'on peut l'être en ce triste monde (soit dit sans préjudice à la philosophie).

Recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

CLOTILDE DE VAUX.

Toute la Clotilde de Méru et de Mannonville revit ici, toute la charmante enfant qui dessinait des petits chats sur les lettres à sa mère. Elle ne demande qu'à être heureuse ; — vraiment oui, — quelques mois de bonheur, et elle sera guérie, et elle sera sauvée... Mais la destinée ne voulait pas attendre.

Avant du moins de fermer ce lumineux chapitre, trop court, je prends encore, dans les lettres de Comte, deux passages qui y ont trait. Le mercredi 25 juin, écrivant pour s'informer de l'état de ma grand'mère, entrée dans les douleurs de l'enfantement, il met ceci dans le post-scriptum :

Malgré l'urgence et la gravité du cas, je ne puis m'abstenir de vous témoigner une nouvelle reconnaissance pour votre touchante *Lucie*, dont la seconde lecture m'a, ce matin, encore plus ému que ne l'avait fait, avant-hier, la première...

Le jeudi 3 juillet, il y revient encore, mais sous

l'empire d'une impression nouvelle, car il a soudain deviné que Lucie, ce doit être Clotilde.

Je n'ai pu, ma chère amie, trouver, hier soir, même pendant notre charmante promenade, l'occasion de vous indiquer convenablement la nouvelle impression que m'a profondément produite une troisième lecture de votre admirable *Lucie*.

C'est seulement alors que j'ai conçu une douloureuse idée, qui peut-être aurait dû surgir plus tôt, et dont je dois aujourd'hui vous faire part. Quoique plusieurs circonstances principales de votre touchant récit ne puissent point, évidemment, s'appliquer à vous-même, je crains pourtant que l'immense malheur de Lucie désigne essentiellement la fatale situation de Clotilde. S'il en est ainsi, je désire, par ma démarche actuelle, vous épargner le pénible aveu direct d'un cas sur lequel notre amitié ne saurait néanmoins souffrir aucune grave incertitude : votre simple silence me suffira, pour confirmer ma triste conjecture...

Cette supposition d'ailleurs ne dérange pas la belle ordonnance de ses projets. Que Clotilde aime un autre que lui, et que, de plus, elle soit indissolublement unie à un criminel, cela ne le détourne, ni ne le retourne. Bien au contraire, et pour la première fois, il prend un engagement formel vis-à-vis de la jeune femme :

Permettez-moi, — écrit-il, — de caractériser aujourd'hui l'ensemble de mes vrais sentiments... en vous déclarant ici, avec une parfaite sincérité, que, si un jour, je redeviens libre, je me suis résolu à ne jamais prendre d'autre épouse que vous, sauf à rester toujours isolé, si alors vous ne m'acceptiez pas.

Mais Clotilde avait trop la fierté d'elle-même pour reconnaître qu'Auguste Comte avait deviné. Elle gardait au fond d'elle, comme une plaie, le sentiment de sa déchéance sociale par la faute d'un autre ; elle n'admettait pas qu'on souffrît avec elle de sa blessure. Femme abandonnée, oui, femme d'un faussaire en fuite, non.

Elle répliqua donc à Auguste Comte, le 3 juillet :

... Rien n'est mystérieux dans ma situation, et je n'ai rien de plus à confier que ce que je vous ai dit...

Il ne doit voir en elle que la seule femme qu'elle lui a montrée, et elle lui rappelle, de plus, que cette femme ne lui appartiendra pas :

Quant à l'état de mon cœur, permettez-moi de n'y pas penser moi-même. Je serai votre amie toujours, si vous le voulez ; mais je ne serai jamais plus. Considérez-moi comme une femme engagée, et soyez bien convaincu qu'à côté de mes douleurs il y a place pour de grandes affections...

A peine d'ailleurs a-t-elle écrit cette phrase qu'elle craint d'avoir été tranchante, d'avoir frappé trop fort un ami si fervent, — à qui, peut-être, elle s'attache réellement, peu à peu ; et elle adoucit la dureté de sa réplique par un adieu cordial, presque trop cordial :

Je vous tends sincèrement la main ; je vous suis tendrement dévouée et j'aurai toujours du plaisir à

vous procurer dans nos relations tout le bonheur dont je puis disposer.

A vous de cœur.

CLOTILDE DE VAUX.

De telles lettres, dont les refus se sous-entendent presque d'acquiescement, étaient faites pour aller tout au rebours du but qu'on semblait se proposer. Au reste, avait-on un but? Clotilde, assurément, en ce mois de juillet 1845, n'était même pas effleurée par l'idée de jamais céder à Auguste Comte ; mais elle eût été très malheureuse de perdre son amitié. Alors, comme il n'est qu'un moyen pour une femme de retenir un homme, et c'est de lui tout refuser en lui laissant tout espérer, la pauvre Clotilde disait, à la fin de ses lettres, le contraire de leur commencement. Comte était assez habile pour ne s'arrêter qu'aux finales ; il s'en faisait comme des points d'appui, pour sauter chaque jour un peu plus loin...

Entre temps, le bébé attendu, le premier enfant de ma grand'mère, était né. Comte avait accepté d'être le parrain ; un lien de plus, joliment mystique, se tressait entre lui et Clotilde, la marraine. Et, définitivement, il prenait rang de familier, faisait partie du petit groupement social de la rue Pavée.

Les couches furent laborieuses ; le philosophe se montra très attentionné. Il offrit — marque exceptionnelle de sa sollicitude — les bons offices de sa domestique, cette Sophie, qui est le troisième

ange du paradis positiviste. Il fut amical, fraternel, dévoué. Ma grand'mère gardait le meilleur souvenir de ses petites prévenances.

Mais même dans ses actes amicaux, il conservait ses habitudes d'autorité, son désir de prééminer. Lorsqu'il s'agissait, par exemple, avant la naissance, de choisir un nom au bébé, il tranchait ainsi, sans appel, ni entente préalable :

En cas de fils, je vous rappelle que je me suis arrêté aux prénoms Paul-Auguste-Charles...

L'enfant s'appela donc Auguste-Charles : mais on ajouta Léon comme prénom usuel. A peine né, il fut très gravement atteint d'une crise d'entérite. Le baptême fut remis en août.

Cependant, Comte poursuivait ses travaux d'approche. Le 19 juillet, il eut l'air d'avoir scrupule de venir si souvent chez ses amis :

Je ne parle pas de votre admirable mère, qui a autant de raison que de bonté...

Mais il a peur de gêner la jeune accouchée, le jeune papa, et comme il serait au désespoir de déranger qui que ce fût, il revient à l'idée d'aller voir Clotilde chez elle. Le détour est habile. Clotilde s'en rend compte, et se dérobe ; elle répond, le même jour :

Mon très cher monsieur,

Je ne vous ferai ni phrase ni compliment sur ce que vous me dites de vos visites en rue Pavée. (Voyez

comme l'expression est jolie.) Ma famille vous aime et vous considère beaucoup, et elle en use avec vous comme avec un homme intelligent et bon. Venez donc, comme vous me le dites, le lundi et le mercredi, et moi j'irai vous voir amicalement une fois par semaine, quand je le pourrai. Je réserve mon chez moi pour mon atelier ; j'ai refusé plusieurs visites à cause de l'effet, et cela vaut mieux. D'ailleurs, j'ai besoin de tout mon temps ici pour faire très peu de choses...

Adieu, monsieur et digne ami, recevez l'assurance de mes bons sentiments.

CLOTILDE DE VAUX.

Il y a un mot de trop dans cette élégante réponse : c'est l'engagement de Clotilde, d'aller voir chez lui le philosophe ; et c'est naturellement ce mot seul que relève Auguste Comte. Il l'en remercie copieusement dans sa lettre du 20 juillet, qui commence ainsi :

Comment pourrai-je, ma très chère amie, dignement reconnaître votre charmante réponse, écrite avec un si affectueux empressement.

Mais il ne se tient pas pour battu, en ce qui concerne les visites de lui chez elle. Il y revient incidemment, encore que formellement :

Quant à l'accès plus important de votre atelier, j'espère que, du moins à titre de confrère, il me sera quelquefois permis, suivant votre concession primitive...

Il n'oublie rien ! Elle a eu l'imprudence, un jour, de ne pas dire non tout à fait, et il le lui rappelle,

et il la forcera bien à céder. Toute leur histoire est dans ce débat.

Sur le moment, Clotilde n'y prêta pas d'attention. Elle avait alors une double préoccupation . la santé de son filleul, d'abord. On était au plus fort de la crise. Elle l'écrit à Auguste Comte, sans oser, dans ses vœux de guérison, invoquer Dieu tout à fait :

La mère est bien accablée : que Dieu ou les génies la protègent et la préservent du malheur complet...

La deuxième préoccupation est toute différente, toute personnelle, et agréable.

... Le *National*, — écrit-elle à Auguste Comte, ce dimanche, 29 juillet, — le *National* m'offre sa collaboration habituelle. Le feuilleton du mardi ou du mercredi va être consacré à tout ce qui s'écrit et se publie sur l'éducation, tant sur l'éducation religieuse que sur celle des femmes en particulier. On désire y joindre la critique des romans de femmes, et on me propose de me les fournir pour les éplucher. M. Marrast a mis beaucoup de bonté et d'intérêt dans son offre, et je désire beaucoup réussir, afin de m'attacher à une souche quelconque. J'ai pensé que je pourrais un peu exploiter votre bonté pour mon début, monsieur Comte. Vous qui connaissez à merveille les niaiseries et les vices de l'éducation religieuse, vous pourriez me fournir de bonnes armes...

Hélas ! pauvre abbesse de Flavigny, dont on disait tant de bien quand on était petite fille, que vous êtes loin ! Et voilà Clotilde prête à partir en

guerre contre des abus qu'elle confesse ignorer absolument ; on voit par là qu'elle était née journaliste...

Quant à Comte, une subite et perspicace jalousie lui survient. Clotilde ne parle pas rien que du *National*, chose neutre, elle parle de Marrast, elle le loue, elle en dit la bonté, les marques d'intérêt... C'est donc que lui-même, Comte, n'est point le seul à guider, à protéger Clotilde, c'est donc qu'il pourra être supplanté, la perdre. Il emploie alors de longues pages à démolir assez vilainement son adversaire supposé. Il ne considère pas que Clotilde a besoin de gagner sa vie, que, pour y arriver, elle a besoin aussi d'avoir confiance dans le directeur qui la paie, et qu'enfin, cela n'est pas très beau, de jeter de l'amertume dans sa joie. Non : il se sent menacé, il fonce. Il le fait avec d'autant moins de retenue, qu'au motif d'ordre passionnel qui le meut en ce moment, s'ajoute un motif beaucoup moins élevé. Comte aurait voulu avoir ses entrées au *National*, et Marrast ne s'y prêtait pas. Comte en restait mortifié.

Reconnaissons que Marrast et lui ne pouvaient s'accorder. Tout en eux différait : Comte était le contraire d'un sceptique, et Marrast, le contraire d'un croyant. Mais ce n'était pas une raison, au premier, pour débiner le second près de Clotilde. Il commença cependant son petit travail dans sa lettre du 22 juillet :

J'ai surtout en vue l'intime dégénération, non moins morale que mentale, qui résulte presque toujours des habitudes exclusivement critiques propres au journalisme actuel... Vous en avez un exemple bien frappant chez Marrast lui-même qui, malgré son éducation trop littéraire, était certainement doué, non d'une puissante énergie cérébrale, mais d'une éminente sagacité, combinée avec une justesse remarquable, et qui pourtant ne laissera aucun nom durable, par suite de cette asphyxie journalistique...

Et il blâme Marrast de n'avoir pas fait à Clotilde, d'emblée et pour ainsi dire les yeux fermés, la place qui lui revient :

... Quant au projet principal consistant à vous confier une sorte de ministère critique de l'éducation au moins féminine, je ne puis, réflexion faite, l'approuver sérieusement...

Ainsi fait-il couler une longue douche d'eau froide sur l'enthousiasme de la pauvre Clotilde, comme pour la rendre par avance craintive de ce qu'elle fera. Il y réussit, car la belle apprentie en lettres, la primesautière et verveuse épistolière, reste toute désorientée devant l'article à faire. Lui-même, de son côté, il travaille. Il va se mettre décidément à ce qu'il appelle sa grande composition, c'est-à-dire la *Politique positive.* Mais avant de l'entreprendre, il lui vient à l'idée de préciser une fois de plus, à Clotilde même, tout ce qu'il lui doit, dans son évolution finale, — tout ce que donc l'Humanité lui devra. Il avait promis deux choses :

démolir et reconstruire. Pour démolir, il avait été assez, d'être tout seul ; pour reconstruire, il lui fallait une inspiratrice. L'admirable, c'est que, précisément, à l'heure nécessaire, il l'a trouvée...

Et comment alors va-t-il terminer son œuvre? Par l'amour, par la compréhension de l'amour, par la souffrance même d'amour, qui lui est nécessaire pour le bien comprendre. L'idée est noble et, de plus, elle est juste : elle répond à ce sentiment profond de l'Humanité, que nul ne peut agir pour ses semblables, et se substituer à eux dans une œuvre de rénovation, s'il ne supporte en même temps, à leur place, toutes leurs douleurs. Même sur l'autel positiviste, il faut éternellement un agneau pour porter les péchés du monde. Comte en est tout convaincu : il le dit seulement avec un peu trop d'orgueil ; — écoutez-le :

Après avoir jadis conçu toutes les idées humaines, il faut maintenant que j'éprouve tous les sentiments, même en ce qu'ils ont de douloureux ; c'est une irrésistible condition préalable, naturellement prescrite à tous les régénérateurs de l'Humanité...

Le doux Galiléen n'a pas cette superbe.

Une expansion habituelle de nos principales émotions, — poursuit Comte, — surtout de la plus décisive et la plus douce à la fois, devient donc autant indispensable aujourd'hui à mon second grand ouvrage que mon ancienne préparation mentale dut d'abord l'être au premier. J'espère que, d'après ces aperçus, vous ne

pouvez conserver aucun doute essentiel sur l'heureuse efficacité philosophique, que j'attends de notre éternelle amitié.

Quelle est donc l'Égérie qui se dérobera? Quelle âme ne sera touchée par cette âme tendre dont la tendresse déborde?

Et Clotilde n'aurait pas été femme, et femme supérieure, amie des pensées fines et des nouveautés choisies, si de tels mots n'avaient aidé à sa conquête.

... Les hommes comme vous, — répond-elle, le 7 août, — sont bien rares dans notre temps et ils ne furent jamais plus nécessaires. J'aurais grand plaisir à tenter de m'initier un peu à la philosophie positive; le résumé de M. Littré doit être une clef commode et sûre...

Puis elle donne des nouvelles de chez elle et d'elle-même :

Le petit enfant a été moins bien hier. Ses intestins sont, à ce qu'il paraît, bien délicats, et ce sera un vrai tour de force de l'élever; il y a bien peu de bonheur sans effroi dans la vie.

Adieu, monsieur, à vendredi. Je vais porter ce jour-là mon article au *National*. J'espère avoir pris la chose à leur point de vue. J'ai choisi le côté le plus intéressant pour moi.

Recevez l'expression de mes sentiments bien affectueux.

CLOTILDE DE VAUX.

Que tout cela s'en va de façon charmante, et nonchalante, et avec une sorte de fatalisme résigné... « Il y a bien peu de bonheur sans effroi dans la vie », — ce n'est pas une formule dogmatique, c'est une constatation qu'elle fait en passant, qui est épouvantable, mais qu'elle prend comme elle est, parce que cela ne servirait de rien de ne la point vouloir prendre...

Elle dit, et elle passe, et elle continue sa vie. Hélas ! la vie est dure. Une jeune femme, et souffrante, ne se tire pas facilement d'affaire avec six cents francs par an. Elle a employé l'argent de la *Lucie* à payer des notes arriérées de pharmacien et de médecin. Elle se trouve toute démunie, dans ce commencement d'août. Cependant ce même mois doit voir le baptême du petit bébé ; il faudra bien que Clotilde s'habille, pour ce baptême. Or, j'ai assez connu mon grand-père, et son profond dédain de toute toilette féminine, pour ne pas mettre en doute qu'il eût vivement reproché à sa sœur le moindre achat en vue de la cérémonie : par là même, il l'empêchait de recourir à la bourse commune, ou à l'aide maternelle. — Et c'est ce qui explique la lettre suivante de Clotilde à Auguste Comte :

Lundi 11 août 1845.

Cher monsieur,

Je suis obligée de sortir ce soir avec mon frère. J'irai passer deux heures avec vous demain pour m'indem-

niser de ma perte. J'espère ne pas vous gêner en vous écrivant vers une heure...

Préambule bien aimable, — le plus aimable que la pauvre femme ait encore écrit. Et sans transition, elle ajoute :

Je ne sais pas trop si je ne vous fais pas jouer un peu le rôle de Providence envers moi ; mais je vous crois si délicat et si bon que je vais vous demander de me rendre un petit service d'ami intime. Je suis un traitement coûteux, qui me gêne un peu, mais qui me vaudra probablement beaucoup ; voulez-vous me prêter cinquante francs pendant quelques semaines, ils m'aideront à conquérir mes palmes du *National*.

Je suis dans une effervescence de composition qui me fatigue, mais qui me plaît beaucoup. Les *Lettres à Marie* m'ont donné une idée qui pourrait avoir du succès et de l'intérêt, c'est d'imaginer une femme qui aurait cédé à toutes les insinuations contre l'ordre et le mariage, de la faire se briser sur toutes les grèves des passions, tout en la conservant pure, et de l'amener peu à peu vers le calme et la vie pleine de famille. Ce serait un livre utile, je crois, et une critique frappante en même temps. Je m'essaye et vous initierai.

Adieu, cher et digne ami ; vous voyez que je vous apprécie, et que je crois en vous.

Comptez sur le cœur de

CLOTILDE DE VAUX.

Il ne faut pas discuter cette lettre ; il y a un fait brutal : Clotilde, qui a trente ans et qui est jolie, demande de l'argent à Auguste Comte, qui lui a offert son amour. Nulle situation n'est plus osée, nulle démarche plus risquée.

Cette demande arrivait dans le temps même que Grote, survivant du groupe anglais, venait d'envoyer six cents francs à Auguste Comte ; le philosophe trouva tout simple de prélever sur le tribut de ses disciples une petite somme à l'usage de son « inspiratrice », — et c'est le côté drôle de l'aventure :

Combien je vous remercie, ma Clotilde, — lui écrit-il, — d'avoir cordialement compté sur moi dans vos petits embarras matériels.

On n'est pas plus galant. Il glisse, d'ailleurs, — ne s'arrête pas à ces choses terre à terre. Il n'a retenu, semble-t-il, de la lettre de son amie que ce qui a trait à son projet de roman, à cette *Wilhelmine* que Clotilde va bientôt traîner, comme un boulet, jusqu'à sa mort. Et dans ce rôle de protecteur matériel, de guide moral, de conseil littéraire, il met une réelle beauté, dont témoigne ce couplet final :

Votre noble essor littéraire se prononce déjà assez pour que je puisse vous indiquer le secret augure que je tirai de vos premiers efforts, dont l'appréciation me fit voir en vous la femme destinée à réparer dignement les ravages moraux résultés aujourd'hui du déplorable emploi d'un beau talent féminin. Je serais trop heureux de pouvoir, ou par mes encouragements, ou par mes conseils, vous faciliter un peu cette admirable mission, où la plus solide gloire ne vous est pas moins assurée que la plus pure satisfaction intime.

Un jour sans doute, comme je crois vous l'avoir annoncé incidemment, par suite de notre célébrité respective, notre sainte amitié se trouvera aussi connue

du public, peut-être même pendant notre vie, quoique malgré nous. Mais, grâce à la constante moralité de tous nos travaux, une voix unanime proclamera aussitôt que cette noble intimité nous honora, et même nous perfectionna, l'un et l'autre.

Adieu, mon adorable amie, à demain à une heure.

A vous de tout mon cœur, et toujours.

Il n'y a pas, dans toute la suite des temps, des lettres d'amour d'un ordre si haut. Béatrice, Laure, Elvire sont des inspiratrices anonymes et voilées, transformées par le poète au gré même de son inspiration ; on ne les voit ni vivre, ni penser ; et quant aux « amies » célèbres d'autres grands hommes, d'un La Fontaine, d'un Voltaire, d'un Rousseau, elles règnent sur eux d'une manière qui n'a rien ni de surnaturel, ni de particulièrement intellectuel ; ici, le penseur met, au contraire, sa gloire à être perfectionné par son amour, et son orgueil à faire de sa maîtresse, au sens classique du mot, sa collaboratrice, au sens strict du mot, — puisque sa propre pensée ne devra naître, désormais, que par l'union de leurs deux esprits.

Après cette demande d'argent faite par Clotilde, après cette réponse de Comte, il faut bien admettre que les destins sont accomplis, qu'ils sont mystiquement unis, et que les contingences qui vont suivre, par quoi ils seront ou rapprochés ou éloignés, ne modifieront cependant pas le caractère, j'ose dire unique, de leurs relations.

Et cette union mystique fut, aux yeux d'Auguste

Comte, comme scellée et affirmée sous les voûtes de l'église Saint-Paul, le jour du baptême de mon oncle Léon, 22 août 1845. Il faut croire à quelque chose ; le savant, qui ne croyait à rien que de démontré, croyait pourtant que cette église peu artistique d'un quartier populaire avait été désignée de toute éternité, par un obscur destin, pour voir les mains unies de Clotilde et de Comte, humides d'une eau consacrée. L'église Saint-Paul, de la rue Saint-Antoine, devint ainsi, pour le philosophe, le temple par excellence. Dans les années qui suivirent, c'était l'une des tristes stations du chemin qu'il refaisait solitairement, chaque huitaine, en se rendant au Père-Lachaise, et en se remémorant la lumineuse époque. Chaque huitaine, il rentrait dans l'église, s'approchait du pilier le plus voisin des fonts baptismaux, et, les yeux clos, son vaste front dégarni incliné vers la terre, il songeait à Clotilde, qu'il avait comme épousée ici. Et lorsque ses disciples le conduisirent lui-même à ce cimetière du Père-Lachaise, où son amie l'avait si prématurément précédé, le cortège funèbre fit, d'ordre exprès du maître, un détour pour passer devant l'église Saint-Paul et y marquer, en signe de souvenir, un court arrêt ; et enfin, conformément à la même volonté, depuis que la loi de séparation a été promulguée en France, un positiviste vient, chaque année, déposer, dans le tronc de l'église Saint-Paul, l'offrande posthume et perpétuelle du grand prêtre de l'Humanité.

Clotilde, le jour du baptême, avait une robe de tissu léger — on était en août — rappelant le genre Pompadour : des fleurettes sur un fond clair. Ma grand'mère conserva longtemps un petit morceau de cette étoffe; je me souviens de l'avoir, enfant, tenu entre mes doigts. Et c'est cette vision de Clotilde, claire sous les voûtes sombres, qui demeura si profondément dans l'âme d'Auguste Comte.

Le petit bébé, au nom de qui le philosophe récitait le *credo* catholique, ne compta malheureusement guère dans la vie de son parrain : la brouille qui suivit la mort de Clotilde éloigna Comte de son filleul. Un des disciples pourtant, le docteur Robinet, qui fut aussi l'un des exécuteurs testamentaires de Comte, et qui demeura néanmoins le familier de notre maison, m'a assuré à moi-même que le philosophe parlait parfois du jeune Léon. Le maître songea même à lui laisser, sinon tout, du moins une notable partie de sa bibliothèque : il y mettait comme seule condition qu'on lui amenât quelquefois l'enfant. Le docteur Robinet fit dans ce sens une démarche auprès de mes grands-parents. Mais mon grand-père fut intraitable : il refusa. J'ai entendu mon oncle Léon en exprimer le regret. Comte ne parla donc pas, dans son testament, de celui qu'avec Clotilde il avait tenu sur les fonts, et peut-être même est-ce l'élimination de cet enfant qui fit que, peu à peu, la cérémonie du baptême se mua, dans l'esprit du penseur, en

cérémonie d'idéal mariage. Il ne voyait pas le petit être pour qui il était dans cette église; il se voyait, soi-même, et Clotilde, éternellement...

On me permettra de dire ici, dans une rapide parenthèse, ce que devint le filleul de Comte. Ma grand'mère eut trois fils ; elle les vit tous trois mourir : l'un, le deuxième, en bas âge; les deux autres, l'aîné qui fut Léon, et le troisième, Georges, alors qu'ils étaient tous deux officiers d'artillerie, sortis tous deux de l'École polytechnique. — Léon, après avoir fait la campagne de 1870 et celle du Sud-Oranais en 1880, alla mourir au Tonkin pendant l'expédition de 1885-86 : il était chef d'escadron, il avait quarante et un ans ; et l'autre, Georges, qui avait fait aussi, étant sous-lieutenant élève de l'École d'application de Metz, la campagne de 1870, sous Metz d'abord, d'où il s'enfuit après la capitulation, et avec Bourbaki ensuite, mourut à Vannes en 1884, dans des circonstances mal définies, après une dispute avec un homme dont il aimait la femme ; il était capitaine, il avait trente-deux ans...

Quand ces deuils le frappèrent, mon grand-père était examinateur à l'École polytechnique : il occupait la place qu'avait occupée Auguste Comte, et je me souviendrai toujours des larmes qui embrumaient ses yeux, pendant les examens de l'année 1886, quand ses collègues venaient lui serrer silencieusement la main, tandis qu'il inter-

rogeait les candidats, d'une voix qui ne voulait pas trembler...

Ses fils, qui n'étaient plus, il les avait conduits, jeunes candidats, à ce même tableau noir, et lui-même il y était venu, cinquante ans plus tôt, lorsqu'il répondait à Auguste Comte, dont il tenait aujourd'hui le poste ; — et la pensée d'Auguste Comte le ramenait à celle de Clotilde, qui était morte en pleine jeunesse, elle aussi...

La cérémonie du baptême, le dîner familial qui suivit, où Comte eut nécessairement sa place, et le baiser paternel que, devant les parents réunis, il donna à sa « commère » à la fin du repas, marquèrent tout à la fois l'apogée et le déclin des relations du philosophe et de ma famille. — Lui, depuis que sa main avait tenu celle de Clotilde dans l'église, depuis que sa bouche avait effleuré la joue si fine, il se considérait, et comme l'époux, et comme le premier servant de la jeune femme ; mais par là, sans doute, ne put-il plus, ne voulut-il même plus dissimuler la passion dont il brûlait. Son attitude cessa d'être banalement aimable — elle fut aimante. Clotilde s'était mise à sa discrétion par la demande d'argent, et encore qu'il eût l'âme trop haute pour le lui faire sentir, du moins avait-il le droit de prétendre au rang de premier de ses amis : c'est une prétention dont un amant se laisse difficilement déchoir. Mais c'est une prétention qui se trahit au moindre geste. Ma

grand'mère, que ses couches avaient éloignée du courant de la vie, constata tout de suite, après ses relevailles, que quelque chose était changé, chez M. Comte. Et madame Marie, la mère, si elle n'avait pas cette faculté de recul que donne une absence momentanée, avait pour elle sa finesse de mère. Elle fut dessillée. Elle comprit que Comte ne venait pas rien que pour philosopher, pour être portraicturé, pour se « désisoler », — il venait pour voir Clotilde. Cela lui causa un grand trouble ; car elle sentait bien que Comte avait le droit d'aimer, que Clotilde était libre de recevoir des hommages, que par conséquent ni l'un ni l'autre ne supporteraient des critiques encore injustifiées, mais elle sentait aussi qu'il y avait une impasse au fond de tout cela, puisque ni l'un ni l'autre ne pouvaient être l'un à l'autre. Toute libérée qu'elle fût des préjugés mondains, elle avait les préjugés sociaux, et elle craignit pour sa fille. C'est pourquoi, à partir de ce moment, la vie fut plus pénible, une contrainte existant entre la mère et l'enfant, et des mots en sous-entendus étant parfois prononcés.

Tout ceci se marque dans les lettres qui suivirent le baptême.

Voici d'abord un extrait d'une lettre du 26 août, qui montre le degré d'exaltation mystique où Comte est arrivé; pour la première fois, le mot « autel », cet autel positiviste où il fait monter Clotilde, vient sous sa plume :

A chaque suspension quelconque de mon travail, votre chère image revient doucement s'emparer de moi ; et, loin de nuire ensuite à ma méditation, elle la soutient et l'anime, C'est en vous invoquant à votre *autel* (souligné dans le texte) que j'ai plus d'une fois senti surgir mes meilleures inspirations. Aussi ai-je souhaité de pouvoir librement répandre à vos pieds des larmes délicieuses de reconnaissance et de joie...

C'est le commencement de la divinisation, c'est l'assomption qui se prépare. Clotilde n'est pas encore devenue, dans l'âme du penseur, la synthèse même de l'humanité, et par là adorable infiniment ; mais elle est déjà au-dessus de toutes : elle a déjà un autel devant quoi on prie... Dirai-je, pour les cœurs romanesques, que cet autel, tout d'abord, — celui-là même dont parle Auguste Comte, — ce fut, prosaïquement, le fauteuil où Clotilde avait posé son joli séant? Mais était-ce si ridicule? Jusqu'à cette fin du mois d'août, Clotilde n'était venue que deux fois chez Comte ; ces deux fois, elle s'était assise sur ce fauteuil : c'était donc là que le pauvre amoureux venait s'agenouiller, là qu'il apportait des fleurs, là qu'il revoyait en pensée cette chère tête tournée vers lui, ce corps svelte tout près du sien, — et le fauteuil s'idéalisait, comme tout s'idéalise, qui a touché ce que nous avons aimé. Clotilde morte, le fauteuil devint sacré : Comte lui-même n'y prenait place que s'il officiait comme grand prêtre, et alors le fauteuil de Clotilde devenait trône pontifical... On le peut voir

encore dans l'appartement de la rue Monsieur-le-Prince, et nul ne s'y assoit.

Mais, en même temps que le culte naissait dans le cœur d'Auguste Comte, la défiance, je l'ai dit, se précisait chez la famille Marie.

Clotilde s'en ouvre expressément, pour la première fois, dans sa lettre du 1er septembre :

... Je veux vous dire une chose essentielle pour nous deux, c'est que ma famille s'afflige de tous témoignages trop vifs qui me sont donnés.

Et elle ajoute ces jolis mots :

Chaque sentiment a son égoïsme ; les plus purs ne sont pas à l'abri : il faut les ménager, et prendre l'humanité telle qu'elle est. Ne cherchez pas à modifier cette disposition chez les miens ; ne faites ni ouvertures, ni insinuations à ce sujet ; et permettez-moi seulement de vous guider : cela m'importe pour mon repos. Nous nous verrons mercredi, et je vous verrai ou je vous écrirai après ; n'ayez aucune inquiétude sur ce que je vous dis. On ne m'a fait ni reproches, ni remontrances ; mais je connais le faible, et j'y ai égard, plus pour les autres que pour moi...

Puis vient, pour terminer, cet au revoir de douce philosophie :

Adieu, mon très digne ami, comptez sur moi, et ne vous faites pas de chagrins ni souffrances à mon sujet. Vous pouvez croire en ma sincérité, c'est déjà une grande douceur dans la vie...

Je vous tends la main tendrement.

CLOTILDE DE VAUX.

Mais le sage a moins de sagesse. Il se plaint, dans sa lettre du 2 septembre, des visages froids qu'il a trouvés, et il dit ceci, qui est fort bien dit :

... On ne trouve pas sans doute que mes témoignages d'amitié vous compromettent aucunement; d'ailleurs envers qui? Il reste donc à savoir si c'est à cause de moi ou de vous qu'on s'afflige de ma préférence à votre égard : voudrait-on être seul à vous chérir, ou me voir aimer au même degré toute la famille? Votre délaissement antérieur rendrait-il maintenant étrange une précieuse prédilection...

Ceci envoyé, pour soulager sa bile, il promet de se faire une raison :

Quelles que soient d'ailleurs la nature et la source de ces embarras, je voudrais vous en préserver, même par quelques sacrifices. Si, comme certains symptômes ont tout récemment semblé me l'indiquer, mes visites hebdomadaires paraissent maintenant trop fréquentes, je les réduirai de moitié, m'en rapportant à votre amitié pour le dédommagement...

Le « dédommagement », on le devine, c'est qu'elle vienne chez lui, ou que lui aille chez elle. Tout sera au mieux si, débarrassés du contrôle des parents, ils se voient plus souvent, seul à seule. Elle aussi entend ce qu'il sous-entend. Elle lui répond, comme elle fait toujours, par une demi-promesse, un demi-engagement, n'osant, ni ne pouvant d'ailleurs prendre parti, ballottée entre des scrupules, des affections, une amitié. Mais elle marque tout cela d'une façon si féminine :

Vous avez raison de vous en rapporter à moi, écrit-elle le 2 septembre. — Il y a longtemps que j'aurais dû vous dire de bonne amitié ce qui en est, sans que ce soit pourtant le moins du monde grave. Je ne tiens nul compte des enfantillages de ma belle-sœur. Je ne considère ici que ma mère, et c'est elle que je tiens à ménager dans ses susceptibilités maternelles. Ma mère a trop concentré sur nous sa tendresse et son dévouement pour ne pas craindre que nous lui échappions de quelque côté. Ma situation n'a fait qu'accroître cette disposition chez elle; et, quoiqu'elle m'ait rendue souvent malheureuse, je l'honore en remontant à la source.

Ne vous faites donc aucun reproche personnel; conduisez-vous seulement en conséquence, mon très cher philosophe; et ne vous figurez pas qu'on vous aime moins ici. Venez le vendredi, si ce jour vous va, ou un autre, s'il vous va mieux, j'arrangerai le reste en allant chez vous.

« En allant chez vous » — ceci n'est point exactement ce que désirait Comte, et c'est beaucoup trop vague. Il réplique par une lettre assez bougonnante et désenchantée. Il s'étonne d'abord que la famille de Clotilde n'ait pas vu « avec une certaine satisfaction » leur « sainte amitié ». Car, du moment qu'il aime une femme, ce ne peut être que saintement : c'est un privilège de sa nature.

Clotilde ne répondit pas. Elle était allée à Garges chez des amis, pour deux ou trois jours. Elle n'était pas en très bonne santé; elle était excédée par les tiraillements de famille; elle fuyait. Comte la poursuivit par lettre. Et cette lettre du 5 septembre,

dont je vais citer le passage essentiel, détermina chez Clotilde la crise la plus inattendue :

J'attends avec anxiété, — réitère Comte, — que vous ayez organisé le nouveau mode de nos relations amicales ; mon repos et ma santé s'y trouvent intéressés.

Il ajoute ceci qui, chez un homme qui avait été enfermé comme fou, était réellement grave :

Depuis ce brusque incident (c'est-à-dire depuis qu'il n'était plus si bien reçu chez mes grands-parents) mon agitation convulsive, qui déjà cédait aux calmants, augmente derechef. Ce trouble relatif sans doute à la partie inférieure de la moelle épinière (quelle bizarre façon de parler à la dame qu'on aime) se complique de faiblesse et d'oppression, et même du retour de symptômes directement cérébraux qui avaient disparu, surtout l'insomnie et parfois une profonde mélancolie...

Et le malheureux grand homme se laisse aller pour la première fois à une sorte de désespoir. Il le montre dans les termes les plus touchants, il le dit dans une sorte de parler naïf, le seul qu'on puisse trouver quand on souffre vraiment :

La soirée d'avant-hier (qu'il avait passée rue Pavée, Clotilde étant à Garges) m'a laissé une vague inquiétude permanente, analogue à celle qu'inspire l'attente d'un grand malheur : il me semble qu'on voudrait m'empêcher de vous voir, et, en ce cas, je me demande ce que je deviendrais...

Mots simples, mots éternels, pauvre plainte d'un homme qui avait en lui une science pres-

que universelle, qui avait démoli tous les systèmes sociaux antérieurs, qui construisait de son cerveau puissant le cadre d'une cité future, et qui s'exprimait, sur son propre cœur et son propre devenir, comme le plus simple des écoliers, le plus stupide petit soldat qui, isolé dans sa caserne, cherche autour de lui l'ombre de sa payse... Il n'y a pas deux façons d'aimer, deux façons de pleurer, — et pas deux façons de dire qu'on pleure...

Il faut maintenant, avant de juger Clotilde dans la réponse qu'elle va faire, s'identifier à elle, se remémorer, d'un ensemble, toute sa vie. Depuis la fuite de son mari, elle était privée des joies de la femme ; ardemment altérée d'affection active, elle se devait recoquiller dans l'intimité d'une famille austère et fermée ; elle aspirait à la vie normale, à la vie complète, et elle vivait entre une mère rigide et un frère presque puritain. Sans religion, enfin, elle se croyait sans préjugés. Par ailleurs, elle voyait en face d'elle le seul homme qui l'aimât comme elle avait besoin d'être aimée : et cet homme, le plus puissant philosophe de l'époque, semblait, par elle, rejeté aux jours où son intelligence avait sombré dans la folie. Parce qu'elle lui refusait ce qu'elle lui eût certainement accordé si les lois d'alors avaient permis le divorce, parce qu'elle lui imposait un isolement sans espoir, il pouvait soudain retomber au cabanon, reprendre ce chemin de la Seine vers quoi sa folie furieuse l'avait un jour conduit. En dehors de l'amitié qu'elle lui portait, elle se sentait

comme responsable de lui, aux yeux de l'univers. En vérité, avait-elle le droit de priver le monde d'Auguste Comte? Cet homme non seulement l'avait entourée d'un cercle affectueux, chaque jour plus resserré, mais il l'avait accoutumée à voir en lui le héros prédestiné de la régénération sociale : il s'était révélé à elle comme le plus haut, parmi ces bienfaiteurs que l'Humanité attend aux jours de cataclysme. Et l'Humanité en pourrait être privée, et l'œuvre entreprise pourrait avorter, parce que madame de Vaux n'aurait pas compris la grandeur de son rôle...

Clotilde n'avait en soi aucune force consciente pour résister à cette suggestion : tout, au contraire, criait en elle qu'il lui en fallait, à elle aussi, du bonheur, et que la manière de le prendre n'est, en somme, qu'un détail. Ses démêlés avec ses parents, son manque d'argent, sa crainte du lendemain, sa santé débile, ses scrupules à l'égard de Comte, tout l'affolait, tout la préparait au pire. Elle écrivit ceci :

Vendredi matin 5 septembre 1845.

J'aurais été vous voir hier, si je n'avais été fort souffrante...

... Je ne veux pas que vous redeveniez malade ou malheureux à cause de moi. Je ferai ce que vous voudrez. La tendresse que vous me témoignez, et les qualités élevées que je vous connais m'ont attachée sincèrement à vous, et amenée à réfléchir sur nos deux

sorts. J'ai essayé de débattre intérieurement les questions sur lesquelles je vous ai souvent fait jeter un voile. Je me suis demandé comment, dans une situation comme la mienne, on pouvait s'approcher le plus près du bonheur et j'ai fini par penser que c'était en se confiant à une affection solide.

Depuis mes malheurs, mon seul rêve a été la maternité ; mais je me suis toujours promis de n'associer à ce rôle qu'un homme distingué et digne de le comprendre. Si vous croyez pouvoir accepter toutes les responsabilités qui s'attachent à la vie de famille, dites-le-moi, et je déciderai de mon sort.

Je tiens beaucoup à ma famille, et je tâcherai toujours de me la conserver, même par des sacrifices, s'il le fallait. Nous sommes tous également sans préjugés barbares ou injustes : mais on s'était habitué à me retrouver au centre, et ce sera toujours une crise que le moment de la séparation. Il y a des convenances que je désire respecter, mais avant de m'étendre davantage sur ces matières, il faut que j'aie votre opinion sur le point capital. Écrivez-moi, et avec toute la raison, tout le calme, que commande un tel sujet. Je vous répondrai exactement mes sentiments. Ne venez pas chez moi. Ayez de l'empire sur vous-même en rue Pavée, si vous y venez ce soir. Si vous n'y venez pas, faites-le savoir d'une manière naturelle par votre Sophie. Je conçois que la prudence et le calcul coûtent ; mais il y a des susceptibilités légitimes qu'il faut ménager avant tout.

Adieu, soignez-vous, et évitons les émotions vives. Je vous confie mon reste de vie.

CLOTILDE.

Qu'une telle lettre ait été un coup de folie, on n'en peut douter, mais quel coup, aussi, de théâtre,

dans ce roman, déjà si riche en péripéties. On était arrivé à un moment d'arrêt, l'intérêt pouvait se ralentir, l'action languir, et le dénouement banal arriver : point du tout. Clotilde, toute pure, mais toute femme, ne succombe pas, — elle s'offre, et en toute ingénuité, j'ose dire. Jamais main plus légère n'a, d'une touche plus ferme, développé un plus scabreux cas de conscience. Ici est posé tout le problème de l'association de l'homme et de la femme, et il est résolu avec la lucidité que les fous, nous l'avons déjà souligné, apportent à suivre leur folie. Les mots employés sont délicieux, et chaque phrase éclaire la lointaine pénombre de l'âme. Elle dit :

— Je ferai ce que vous voudrez...

Rien de plus, et cela sous-entend tout; cela veut dire que les désirs brûlants de l'homme, que les appétits du maître seront satisfaits : elle y condescend, puisque c'est le rôle de la femme. Elle sait à quoi elle s'engage : elle s'y engage. Sa longue lutte contre elle-même est rappelée en une seule phrase :

J'ai essayé de débattre intérieurement les questions sur lesquelles je vous ai souvent fait jeter un voile...

On devine, sous des mots si simples, mille souffrances, mille hésitations, — et aussi la lassitude finale. A chaque fois que Comte a voulu évoquer

les réalités de l'amour, à chaque fois elle a détourné la conversation ; mais elle sait la nature de l'homme, et la brutalité de ses besoins; donc, dans ses nuits, à elle, et sans partager sa fièvre, elle songe aux nuits fiévreuses de son ami ; elle se demande jusqu'où elle a le droit de le faire souffrir, et elle juge que la limite à tout ceci, c'est le moment où le désir de Comte, inassouvi, peut troubler sa raison. A ce moment, elle s'offre :

... Je ferai ce que vous voudrez...

Est-il mot plus noble? On y décèle un acquiescement de victime montant à l'autel. Il est vrai que, pour se faire brave, Clotilde parle d'une maternité désirée : il faut donc qu'elle ait bien changé, depuis les jours de son mariage, où, ainsi que ses lettres nous l'ont fait voir, elle appréhendait si terriblement la grossesse? Mais il peut se faire, en effet, qu'elle ait changé : supposons-le, puisqu'elle le dit. Au demeurant, Auguste Comte ne saurait guère, même dans une minute d'égarement, prendre figure d'amant : il peut très bien, au contraire, apparaître à Clotilde comme « le père de ses enfants ». L'« association » aura ainsi une fin profitable à l'humanité, c'est-à-dire « altruiste » et non une fin uniquement agréable aux « associés », c'est-à-dire égoïste. En tout cas, cette idée de la maternité ennoblit, chez la pauvre femme, tout ce qu'elle sait d'impur dans le chemin où elle

s'engage ; elle se justifie par là, et, par là, s'imagine qu'elle triomphera des préjugés qui, malgré elle, sont en elle. De ces préjugés « barbares ou injustes », comme elle dit, elle croit en avoir moins que sa famille, qui, à son estime, n'en a pas ; mais il y a plus que des préjugés, il y a toute la tradition d'honneur féminin que sa grand'mère a passée à sa mère, et que d'autres grand'mères avaient passée aux grand'mères de la sienne ; cette suite de femmes, qu'on lui avait appris à vénérer, vivait en elle, et, — pour étayer contre Comte lui-même la propre doctrine de Comte qui veut que les morts conduisent les vivants,— c'étaient toutes ces femmes, ses ancêtres, qui allaient tout à l'heure se lever entre Clotilde et Comte. Mais elle ne le prévoyait pas, quand elle s'offrait ainsi, en sincérité, en simplicité. Et si cette lettre n'était pas le comble de l'immoralité, au sens courant du mot, elle mériterait d'être dans tous les manuels littéraires, comme un modèle de prose féminine. On ne se lasserait pas d'en faire l'analyse, d'admirer le tour rapide des phrases, le ton grave du début, le ton un peu las mais apaisé de la fin. C'est toute une âme de femme qui se livre, avec cet art suprême de l'art qui ne se cherche pas.

Passons maintenant à Auguste Comte. Il semble bien que, malgré sa suffisance, son obstination dans la poursuite de la jeune femme, et l'exaltation maladive qui l'enfiévrait, il resta un moment abasourdi de son triomphe. La conquête finale, dont il

ne doutait pas, lui apparaissait, la veille encore, très lointaine. Il avait, très sincèrement, crié sa misère dans sa dernière lettre, et voici que la réponse était l'offrande de Clotilde par Clotilde. Il ne put que tomber à genoux (c'est lui qui le dit : cela doit être vrai). Il eut vraiment une heure d'adoration muette, devant le fauteuil devenu autel, la lettre « divine » entre les mains : c'est ce jour-là qu'il est devenu prêtre, — non pas, comme il le crut, grand prêtre de l'Humanité, — mais prêtre d'une divinité réelle, adorateur d'une femme choisie entre les femmes. L'immense amour comprimé en son cœur déborda, l'emplit d'extase, et il adora. Il adora, — mais il ne perdit pas de vue l'objet précis du débat, qui était Clotilde même. Elle s'offrait : il n'hésita pas une seconde à accepter. Il le fit en des termes que je reproduis et qui le montrent bien loin encore de cet idéal de l'union chaste que (Clotilde étant morte, et son espoir d'amour détruit) il édifia en dogme, — pour les autres.

Après les nécessaires remercîments, il dit, le 6 septembre :

Votre généreuse confiance veut bien me permettre que cette union reçoive, s'il le faut, sa plus extrême garantie, par cet *ineffable sceau, qui rend complet et irrévocable* le mutuel engagement de cœurs honnêtes...

Ainsi, toute promesse d'amour, même entre « cœurs honnêtes », reste douteuse tant que le don réciproque des deux êtres n'est pas réalisé. Cela est

jugé fort raisonnablement, mais cela ne va guère avec les prescriptions de la vie positiviste, si rigide, comme nous le verrons, ni avec l'utopie de la Vierge-Mère, qui fait de l'ensemble des hommes, comme nous le verrons aussi, une multitude de Saint-Joseph, pères adoptifs et immaculés de l'Humanité régénérée. Sans se l'avouer, Comte reconnaît ses théories d'homme public peu conformes à sa pratique d'homme privé, et il s'en tire par cette casuistique (je continue de citer la lettre du 6 septembre) :

Dès l'orageux début de notre liaison, je vous exprimai, sur les droits exceptionnels moralement propres à notre situation exceptionnelle, une opinion bien arrêtée, que la plus mûre appréciation me permet aujourd'hui de ratifier pleinement. Pour tous ceux qui sentent, d'esprit et de cœur, le vrai caractère des saintes règles sociales, toujours générales, mais jamais absolues, notre *entière* union, loin de nous écarter davantage de l'état normal, nous y fait au contraire rentrer, autant que le comporte notre fatalité respective...

Je n'ai jamais lu Escobar dans le texte, mais il me semble qu'il n'aurait pu dire mieux. On ne saurait plus joliment, non pas se plier aux lois, mais adapter les lois à sa situation individuelle, et, par le fait qu'une exception confirme la règle, consacrer l'autorité de la loi en ne s'y soumettant pas...

Comte ajoute, dans la même lettre, que les « garanties sociales ne sont vraiment indispensables qu'aux cœurs et aux esprits vulgaires », et

l'on n'y saurait contredire. Mais le mérite, chez les cœurs qui ne sont pas « vulgaires », est précisément de respecter les règles faites pour tous, encore qu'elles leur soient inutiles, parce qu'autrement il n'y aurait plus de contrat social.

Le philosophe, étant amoureux, oublie ce point.

Clotilde répondit le même jour par un court billet, où elle lui annonça sa visite pour le lendemain, qui était donc le 7 septembre. Ni elle, ni lui n'ont livré à personne le secret des paroles échangées au cours de cette visite ; mais ce jour, qui devait marquer le triomphe de Comte, vit son effondrement. Par le seul fait qu'après s'être offerte à lui, elle venait chez lui, Clotilde se mettait elle-même, et brutalement, en face de la réalité de l'acte à accomplir ; et ce seul fait la réveilla. Toute la longue suite, dont j'ai parlé, de ces mères et de ces grand'mères, en qui son éducation mettait, peut-être à tort, mais réellement, une tradition et un exemple de vertu, toute cette suite de femmes qui étaient en elle, comme je l'ai dit, dont le sang coulait dans son sang, ces femmes qui, depuis l'origine des temps, s'étaient rebellées, dans une instinctive pudeur, contre la possession de l'homme, toutes, soudain, se révoltèrent en elle. — Et elle s'enfuit de chez Auguste Comte — avant la faute.

Avant la faute. J'en ai pour preuve, et la lettre qu'elle lui adressa le lendemain matin, 8 septembre, et la lettre que lui-même lui écrivit dans

la nuit, à trois heures du matin, sous le coup de l'énervement et de la désillusion.

Voici le cri éploré de Clotilde :

Je veux vous écrire tout de suite ; pardonnez-moi mes imprudences. Hélas ! je me sens encore impuissante pour ce qui dépasse les limites de l'affection. Personne ne vous appréciera mieux que je ne fais, et, ce que vous ne m'inspirez pas, aucun homme ne me l'inspire : mais le passé me fait mal encore, et j'ai eu tort de le braver. Soyez généreux à tous égards, comme vous l'êtes à certains. Laissez-moi le temps et le travail ; nous nous exposerions à des regrets trop cruels maintenant.

Je compte beaucoup sur votre équitable raison. Moi j'ai fait essai de mes forces ; pardonnez-le-moi, en faveur de la volonté. Je suis pénétrée de reconnaissance pour vos généreuses vues, et pour les bontés que je vous dois ; ne parlons jamais argent ; ce mot-là fait trop de mal.

Adieu. Si vous me comprenez réellement, vous ne m'en voudrez pas. S'il en était autrement, je désespérerais de me faire entendre.

A vous de cœur.

CLOTILDE.

Jamais les phrases de Clotilde n'ont été plus heurtées. On dirait que le souffle lui manque, comme après une course haletante. Chaque pensée reste ébauchée, et elle ne paraît même pas très sûre de sa pensée. Une seule chose demeure précise, c'est qu'elle n'a pas voulu lui céder, — qu'elle ne peut pas lui céder.

A la même heure, Auguste Comte écrit, lui aussi.

Au nom de votre sincère affection, je vous supplie, ma Clotilde, de m'assigner, le plus prochainement possible, une libre entrevue comme celle d'hier. Jusque-là, je ne puis penser sérieusement à rien autre. Sans cela, d'ailleurs, je me sens incapable même de reparaître convenablement vendredi chez vos parents.

Ce que je ne regrette point de n'avoir pas arraché hier par l'importunité ou l'entraînement, il faut que votre confiance me le fasse obtenir librement d'une conscience réfléchie. Tant que le *dernier sceau naturel* ne sera pas mis à notre union, elle continuera, je le sens, à m'offrir une consistance précaire, que je craindrai toujours de voir céder au moindre obstacle. *Sans ce gage de l'alliance,* je ne pourrais, en un mot, vous regarder comme aussi irrévocablement engagée à moi, que je me reconnais l'être à vous.

J'approuve beaucoup le délai de quelques mois (ceci fait sans doute une allusion à leur conversation récente) que votre affectueuse prudence veut employer à ménager les respectables susceptibilités de vos parents... Mais la pleine sincérité qui fait la principale valeur de mon caractère ne me permettrait pas, je le sens, une telle dissimulation habituelle, si je n'avais pas d'abord obtenu *le gage irrévocable que je vous demande à genoux.* Quand j'aurai acquis ainsi une vraie sécurité sur le fond de mon existence, vous verrez qu'il me deviendra facile d'en modifier les formes, en raison des diverses convenances que je dois respecter... Mais sans cette *unique garantie* décisive de l'indissolubilité de notre union, je sens que mon cœur serait, au contraire, toujours placé chez vos parents dans une fausse position, bientôt incompatible avec mon irrésistible spontanéité.

Écartez donc le seul obstacle qui puisse contenir ma tendresse naturelle à chérir sincèrement tout ce qui vous est cher.

Pesez bien, ma Clotilde, ces diverses indications sur le *nœud principal* de notre situation exceptionnelle, et songez qu'il y va de tout notre avenir...

On voit la précision un peu crue avec laquelle il revient sur l'idée dont, présentement, il ne saurait démordre, à savoir que la véritable garantie, en amour, se trouve dans l'union physique effective. Mais il y a là, en même temps qu'un doute assez irrespectueux pour la femme, une erreur psychologique à l'égard de l'homme. Car s'il est vrai que le volontaire don d'elle-même est, chez la femme, sinon la seule, du moins la plus certaine garantie de son amour, — la possession marque plutôt, chez l'homme, le moment à partir duquel la femme doit être le moins sûre de lui. Toute la misère sociale réside dans cette antinomie : la femme aime, se donne, et s'attache ; l'homme aime, possède et se détache. Si la famille s'est néanmoins constituée, c'est en raison de sentiments venus après coup, et parmi lesquels il faut compter, moins le désir, pour l'homme, de garder la femme conquise, que le dépit de la voir prise, après lui, par un autre. Ce besoin de rapt et cette jalousie de mâle à mâle sont à la base de tout groupement humain ; et c'est pourquoi les premières civilisations furent polygames. Malgré l'affinement des sentiments, le fond masculin

reste le même : désir de posséder et désir de changer. Cela est si assuré que les femmes, qui veulent se faire épouser, ont bien garde de ne céder point avant le passage à la mairie. Selon le conseil de Gœthe, elles n'entrent dans « la chambre du drille » que « la bague au doigt ». Pour avoir oublié cette formalité, Marguerite fut bien punie...

Que si Comte se croyait au-dessus d'une telle conduite, on peut lui objecter que Clotilde, elle aussi, était assez haute pour n'avoir point besoin de sceller leur alliance à la manière qu'il entendait. La vérité est que Comte, étant homme, voulait Clotilde, dans la force absolue et matérielle du terme.

Au reste, ses grands mots ne portèrent pas. A sa lettre, écrite à trois heures du matin, envoyée à l'aube, et qui se croisa avec celle qu'elle avait griffonnée dès son réveil, Clotilde répondit par cet autre billet, daté du même jour, 8 septembre, au soir. On y retrouve la Clotilde au style net, qui marque ce qu'elle veut, comme et quand elle veut, d'un cœur ferme et d'une main douce :

Lundi soir 8 septembre 1845.

Je reçois votre lettre ; et quoique celle que je viens de jeter à la poste, pour vous, doive vous répondre, je veux le faire ici d'une manière particulière.

Je suis incapable de me donner sans amour, je l'ai senti hier. Je me ferais horreur en passant une espèce

de traité sur moi-même. J'attendrai donc, comme telle était mon intention, que mon cœur soit tout à fait calme et libre. D'ici là, je vous offre l'affection dont vous paraissiez heureux avant mon imprudente démarche. Je vous verrai chez mes parents, si vous voulez et pouvez continuer à venir. Dans le cas contraire, je rentrerai dans mon isolement.

Moi aussi me voilà malade. N'abusez pas du pouvoir que j'ai eu l'intention de vous donner. Si vous vous étiez conduit différemment que vous ne l'avez fait, je vous mépriserais peut-être. Au lieu de cela, je vous estime et vous aime. Vous avez eu le seul tort de me pousser à l'action que je viens de commettre. Soyons de nouveau libres. Dans six mois je m'interrogerai, et si nous nous convenons il sera temps de nous engager. D'ici là, je veux travailler. Je vous l'ai dit; j'ai recouvré à grand'peine la santé ; il est temps que je commence à l'utiliser ; cela importe à toute ma vie.

Je suis plus frustrée que vous, dans la circonstance. ne m'en veuillez donc pas. Exercez votre noble intelligence sur vous-même, et n'essayez pas de m'amener à nouveau à des actions regrettables.

Je suis de vos obligées la plus reconnaissante et la plus affectionnée.

CLOTILDE.

Une telle lettre était difficile à écrire ; voyez comme elle est écrite ! Bien des choses devaient être dites en peu de mots ; tout y est dit : — la vérité nue, d'abord ; elle est « incapable de se donner sans amour » ; — l'offre ensuite d'une affection redevenue comme « avant », — le refus du marchandage : Comte la verra chez ses parents, ou il ne la verra plus, — et (bien qu'elle recon-

naisse franchement ses torts) le rappel voilé, mais précis, de ses torts à lui, du lent effort qu'il a fait contre elle depuis des mois, de la pression qui l'a amenée où elle en est venue. Tout est dit. Il faut, semble-t-il, ou rompre, ou s'incliner.

Comte ne veut point rompre, mais il ne sait pas s'incliner tout de suite. Bien au contraire, dès la nuit suivante, à quatre heures du matin, il écrit de nouveau ; il envoie une longue lettre, déchirante par certains côtés, mais surtout harcelante, dont on m'excusera de reproduire de longs extraits :

Quoi ! vous me faites spontanément, vendredi, la promesse imprévue d'un bonheur prochain, vous la confirmez samedi, vous l'éludez dimanche, et vous la retirez lundi ! N'est-ce pas abuser un peu du privilège féminin ?...

La mercuriale est bien envoyée, et Clotilde l'a méritée. Il eût peut-être été plus digne à Comte, peut-être aussi plus habile, de demeurer sur ce persiflage, de ne pas revenir aussitôt à l'objet précis du débat, — de toucher Clotilde par les inconséquences de Clotilde même, et non de vouloir lui imposer ce qu'elle ne se sentait pas de force à donner. Mais telle n'est pas la manière du philosophe. Il est très rare qu'il sourie ou qu'il raille : d'ordinaire, il va pesamment et filandreusement, mais droitement, à son but. C'est pourquoi, dans la même lettre, il reprend l'antienne. Le passage est à citer, car jamais amoureux dépourvu de tout

mysticisme n'a été aussi crûment matériel, aussi brutalement médical, dirai-je, que ce prétendant éthéré :

Ce n'est point à titre de satisfaction personnelle (non? mais alors? dirait Gavroche) que j'ai réclamé ce gage sacré : c'est surtout comme *garantie* et comme *moyen.*

Sous le premier aspect, en l'ajournant aujourd'hui, vous m'y faites tenir davantage, en me manifestant la nécessité de dissiper par un acte irrévocable vos funestes hésitations. Vous me confirmez ainsi mes justes craintes d'hier, par l'impossibilité de vous engager sérieusement à moi sans cette *indispensable concession.* Des déclarations comme celles de votre divine lettre de vendredi ne se révoquent pas à volonté. Mais la seule tentative de les retirer constate ce besoin d'irrévocabilité évident qui s'attache plus ou moins à toutes les relations humaines... Votre cœur est libre aujourd'hui, seulement je ne m'y trouve qu'à titre d'ami, mais sans aucun rival effectif : vous ne m'opposez qu'un vestige du passé. En me contentant de cette modeste part actuelle, je n'y saurais reconnaître la nécessité de repousser, ni même de tout à fait ajourner, une concession que je ne vous demande pas comme essentiellement douce, pourvu qu'elle ne *vous répugne pas*, mais comme fondée sur les plus graves motifs pour tous deux. Soyez assurée qu'elle achèvera de rendre le repos à votre cœur, et peut-être aussi, *permettez-moi cette insinuation scientifique*, la santé à votre corps...

Tout cela démolit sérieusement l'institution du « mariage chaste », qui fut dans la suite une des grandes innovations positivistes. Si vraiment, comme Auguste Comte ne l'envoie pas dire, il

est utile à la santé de la femme de se retremper dans l'amour, n'est-il pas monstrueux d'y ajouter le supplice de Tantale de la cohabitation avec un être aimé?

Au vrai, lorsque Clotilde était vivante, et qu'il espérait la posséder, Comte ne comprenait que les « sentiments généraux » de l'homme, et lorsque Clotilde fut morte, tout désir masculin brisé en lui, il ne comprit plus que les autres hommes pussent encore aimer charnellement; il ne conçut plus que l'adoration des entités, — Clotilde fétiche, Clotilde vierge-mère, Clotilde éternellement vivante de la vie subjective. Et sans doute en est-il ainsi de toutes les théories émises, au long des siècles, par les grands penseurs que nous prenons pour guides. Dans le tréfonds de chacun d'eux, il y a un amour inconnu, un rêve à jamais ignoré, pour quoi le grand homme a pensé de telle manière et non de telle autre, — et fait penser après lui des milliers de générations... Et l'intérêt précisément de cette correspondance de Comte et de Clotilde, c'est de pénétrer dans l'intimité de l'âme du maître, et de trouver le pourquoi de ses transformations.

A cette époque de sa vie, Comte en tenait encore pour l'amour physique; et il termine sa lettre en ressassant sa triste supplication :

... Loin de troubler le développement normal de votre noble nature intellectuelle et morale, le *degré d'intimité* que je persiste à solliciter respectueusement est lui-même très propre à faciliter votre essor, soit en diri-

geant mieux mon influence spontanée, soit surtout en donnant à votre existence un but plus net, et un caractère plus ferme...

Quelques heures après, il ajoute un post-scriptum, où il redit son désir, et où, ne sachant comment la faire revenir rue Monsieur-le-Prince, il lui offre de venir écouter un cours d'histoire qu'il ferait pour elle toute seule. Il conclut par cette phrase, qui montre tout le bien que, malgré tout, et au plus fort de la tourmente, il continue à penser de soi :

Vous voyez, ma chère Clotilde, que je termine, avec de hautes pensées de conciliation, une explication nécessaire où mes meilleures affections se trouvent profondément atteintes. N'est-ce pas rendre, suivant ma nature, le bien pour le mal?...

Ce « suivant ma nature » est inimitable. L'homme entier s'y trouve comme monté en médaille.

A tout cela, Clotilde répond en coup de massue. Elle a une révolte excédée, magnifique par moments, et claire. Voici :

Mardi 9 septembre 1845.

Vous avez tort de dire que vous me rendez le bien pour le mal; celui que je vous ai fait a pris sa source dans un motif généreux ; je ne l'en déplore pas moins. Mais malgré mon tort et l'excellence de votre cœur et de vos procédés, je dois vous déclarer mes sentiments actuels. Si vous me contraigniez, par quelque moyen que ce soit, à vous céder sur le point en question, je ne vous reverrais plus de ma vie. Vous ne savez pas à quel degré d'exaspération me pousserait une violence de ce

genre ; une femme qui a vécu dans la continence pendant longtemps ne peut se donner qu'avec enthousiasme, ou la résolution de devenir mère. Je connais le mariage, et je me connais mieux que le premier savant du monde. N'opposez donc plus la moindre observation à mes sentiments ; elle ne me ferait pas changer, et elle me rendrait profondément malheureuse.

Je vous supplie de ne pas rappeler vos droits et vos sacrifices de dimanche : les uns et les autres sont illusoires. On n'agit pas avec une femme de trente ans comme avec une petite fille. J'ai eu tort, je l'avoue, je le sens, j'en souffre; mais j'en souffre trop pour que vous me le rappeliez. Ayez de l'empire sur vous-même, usez de vos pouvoirs d'homme, et *ne vous imposez pas une continence que vous considérez comme nuisible.* Laissez-moi espérer que plus un mot de ces choses ne sera prononcé entre nous de longtemps.

Là où je n'ai point de passion, j'ai au moins la raison, et ce que je vous dis ici est réfléchi. Je ne vous rappellerai pas que je ne voyais en vous que le père d'un enfant et non un amant. Notre conversation de dimanche a changé mes vues à ce sujet : rien ne me fera revenir de mon nouveau plan. Je vous le demande donc de nouveau, avec énergie et affection, plus un mot.

Soignez-vous et prenez les moyens les meilleurs pour votre santé. Qui vous parle d'édifier la nature humaine en nature séraphique? Est-ce que je suis jamais tombée dans le ridicule des spiritualistes? Je crois à la nature plus que personne, car personne n'est autant sous son influence que moi ; et sans que cela paraisse, c'est elle que je ménage et que j'excuse dans toute ma conduite habituelle.

Voyons, mon cher ami, relevez-vous, et ayez votre part de raison ; il m'en faut bien à moi, femme.

Ceci est une réponse ; vous n'en devez donc pas faire. Je vous souhaite la santé du plus profond de mon

cœur. Je n'accepte pas pour maintenant vos conseils et vos leçons, parce qu'en compliquant mes occupations, je me ferais mal ou je n'aboutirais à rien.

Venez le lundi et le vendredi chez nous ; je me charge de vous y bien recevoir.

Adieu, mon très cher ami, si vous avez de l'affection pour moi, vous vous conduirez, comme je le désire.

CLOTILDE.

C'est encore, à mon sens, un chef-d'œuvre que cette lettre, et peut-être une des plus extraordinaires qu'une femme ait jamais signée. Tous les sentiments en sont féminins, mais, par endroits, la fermeté en est masculine, et aussi la tranquille manière d'appeler un chat un chat. Quant au style, n'est-il pas réellement hors de pair? Relisez cette phrase : « J'ai eu tort, je l'avoue, je le sens, j'en souffre; *mais j'en souffre trop pour que vous me le rappeliez...* » C'est du Racine. Et goûtez encore cette fin élégante, si hautaine en même temps : « Ceci est une réponse; vous n'en devez donc pas faire... »

Comte n'en fit pas en effet. Il reconnut que le débat était épuisé, qu'il était vaincu. Dès sa lettre du lendemain, il ne parle de la récente crise que comme d'une chose déjà lointaine, et il retrouve doucement son rôle de chevalier servant. Ce rôle, sans doute, après un échec si lamentable, aurait pu être légèrement ridicule; mais il sut l'ennoblir par la sincérité même de l'amour, la simplicité de l'acceptation, et le sentiment, justifié ici, qu'un homme comme lui ne pouvait être ridicule.

V

CLOTILDE ET COMTE

(*Suite*)

CORRESPONDANCE — DEUXIÈME PARTIE

Dans le temps même qu'elle résistait si opiniâtrément à son ami, Clotilde avait creusé son sujet de roman : mettre en littérature le cas un peu rare qui était le sien. Cette méthode lui avait réussi pour la *Lucie.* Mais, cette fois-ci, elle voulait faire plus : elle écrirait un grand roman, où, suivant son expression, elle montrerait « la faiblesse de notre nature quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé et inaccessible aux passions ».

Ce roman qui serait donc, principalement, son autobiographie prise pour sujet de morale, elle le baptisa *Wilhelmine,* du nom de l'héroïne. Elle

commença d'y travailler dans le courant du mois de septembre 1845 ; elle l'eut sur sa table pendant les sept mois qu'il lui restait à vivre, le reprenant et le délaissant suivant les fluctuations mêmes de sa maladie ; et lorsque la mort vint la chercher, elle n'avait encore fait qu'un commencement d'ébauche. Le manuscrit de cette ébauche, je l'ai toujours, intact, enfermé dans le gros rouleau de cuir noir où madame Marie, la mère, l'a glissé. Je l'ai reçu, des mains de ma grand'mère, comme le dépôt où étaient encloses et la jeunesse de Clotilde, et sa jeunesse à elle-même, et toute une époque si lointaine, si abolie... Car ces feuillets, c'est une heure rare de la France, celle où la nation tout entière a cru au bonheur possible de l'humanité par le moyen de l'Humanité, — où tant de formules, qu'on devait découvrir si creuses, semblaient alors si pleines, grosses de l'universelle panacée. — Rêves brisés, et qui ne sont pas seulement ceux de Clotilde, les voici comme scellés dans le rouleau de cuir noir que je n'ai jamais osé dérouler. J'ai voulu qu'on laissât dormir dans leur triste étui les pages que Clotilde n'a pas eu le temps de relire. Bien des fois, j'ai été sollicité, par des positivistes des deux mondes, de publier cette *Wilhelmine* dont Auguste Comte a si souvent et si élogieusement parlé : je ne m'en suis pas senti le droit. Au reste, la pensée de Clotilde serait-elle entière, dans la forme hâtive où nous la trouverions ?

Au moment du moins qu'elle entreprenait son travail, en ce milieu de septembre 1845, la jeune femme y trouvait un repos, la douceur de la conception. Par là s'arrachait-elle à ses misères journalières.

Et elle recevait, je n'ai pas à le dire, les encouragements de Comte.

Une œuvre de Clotilde ne pouvait être *a priori* qu'admirable, et une œuvre admirée de lui ne pouvait être, littérairement et socialement surtout, qu'un chef-d'œuvre. C'est pourquoi il y trouve, dès avant de la connaître, mille choses qui le font s'écrier :

... Quelle digne résolution finale vous inspire l'ensemble de vos malheurs ! Oui, ma sainte amie, consacrer votre vie publique à répandre convenablement les graves enseignements intimes résultés de votre vie privée, c'est là une admirable pensée.

Je suis fier d'être apprécié de celle qui a su se donner spontanément une telle mission au milieu de notre profonde anarchie morale. Une semblable intimité, loin d'altérer jamais mon propre caractère public, ne peut, comme je l'avais pressenti, que l'ennoblir davantage. C'est à moi, Clotilde, à me demander en tremblant si je serai toujours digne de toi.

Puis il marque, et très finement, pourquoi, en ce plein de leur crise amoureuse, Clotilde a trouvé prétexte à travail et lui, incapacité :

En poursuivant votre noble projet, vous utiliserez heureusement les privilèges inhérents à vos propres

travaux, qui comportent, au plus haut degré, l'application totale et directe de votre douloureuse initiation personnelle. Tous deux nous traitons, quoique sous des faces très différentes, le même sujet fondamental, la nature et l'existence humaines : mais vous vous y bornez à la vie privée, réduite même à son centre moral indépendamment de toute influence spéculative ou active ; moi, je dois surtout embrasser l'ensemble de la vie collective de l'Humanité. Vous pouvez donc vous contenter d'une contemplation intérieure, et vous n'avez, ainsi que vous le dites si bien, qu'à mettre en relief votre propre vie. Quant à moi, c'est surtout au dehors que je dois regarder, dans toute la suite des temps et des lieux, en écartant au contraire mes impressions personnelles, sinon comme source d'initiation et de stimulation. Voilà pourquoi, outre que la dernière crise a dû m'ébranler plus profondément que vous, la même situation, qui vous pousse spécialement au travail, m'en détourne momentanément.

En d'autres termes, Clotilde est lyrique, et lui critique : elle prend de son propre fonds pour le jeter sur l'univers; lui, regarde l'univers et le juge d'après soi. — Mais que ce fût d'une manière ou d'une autre, n'était-ce pas, j'y insiste, particulièrement flatteur, et un peu troublant, pour la jeune femme, d'être ainsi associée à l'œuvre du maître, et mise par lui, avant lui-même? Ce bercement d'adulation si bien dosé, si bien nuancé, justifie la fascination à laquelle la jeune femme succombe peu à peu.

Pour marquer la paix faite, elle retourna rue Monsieur-le-Prince. Elle fit cette surprise à son

ami l'avant-dernier lundi de septembre, vers cinq heures du soir : c'est le moment où le jour commence à décliner, où les appartements sont plus intimes, et où, si le feu n'est pas encore allumé, on se rapproche du moins de la lampe... Auguste Comte n'essaya pas sans doute de recommencer l'attaque « brusquée », qui lui avait si mal réussi, mais il fut d'une tendresse très câline ; et, dans la tiédeur du tête-à-tête, il osa faire la demande que tout collégien adresse à la jeune cousine dont les vacances l'ont rendu amoureux : il pria Clotilde de lui donner, en gage de réconciliation, une boucle de ses cheveux châtains.

Après le don total auquel il avait prétendu, la transaction était honnête ; Clotilde pensa qu'elle aurait mauvaise grâce d'être mijaurée sur ce point. Elle promit la boucle demandée, — mais pour un peu plus tard : elle la lui enverrait de chez elle.

Je concède que tout cela est bien risqué, bien précipité : on dirait que Clotilde s'ingénie à jouer la difficulté. Si elle ne se prend pas dans ses propres filets, c'est qu'elle est, ou très rouée, ou tout angélique, — si sûre d'elle-même, en tout cas, qu'elle ne craint point de tout donner d'elle, à un point près. Depuis la crise récente, où elle a échappé à Auguste Comte, elle le tient comme en lisière, — du moins elle le pense, — et elle veut bien, de temps en temps, laisser tomber quelque friandise, qu'il happe.

Par malheur, la boucle de cheveux n'arriva pas.

Le petit paquet se perdit à la poste. Ce fut une quinzaine plus tard que Clotilde, sur une nouvelle demande instante de Comte, coupa elle-même, chez lui, la boucle désirée. Le philosophe la glissa dans un médaillon dont il ne se sépara plus. Et, dans la suite, quand il eut institué le culte intime de Clotilde morte, le rituel prévoyait, parmi les actes de la prière du milieu de la journée, le baisement de ce que Comte appelait « la boucle portative de ses cheveux », avec ces paroles sacramentelles :

Reconnaissance, regrets, résignation. — La soumission est la base du perfectionnement.

Pauvre homme...

Plus heureuses que la première boucle de cheveux, les premières pages de *Wilhelmine* étaient parvenues à Auguste Comte ; et comme son sens critique était tout à fait obnubilé, il admira, naturellement. — Je tire de sa lettre du 25 septembre :

Noble et charmante amie, je suis trop ému par ce que je viens de lire pour vous en dire convenablement mon avis. En relisant demain avec calme, j'y noterai fraternellement, s'il y a lieu, quelques expressions qui pourraient sembler trop recherchées... Quant au fond, je n'y vois encore rien que de très satisfaisant : l'amour de Wilhelmine pour Stéphane m'a semblé d'abord un peu brusquement amené, mais la réflexion dissipe déjà cette première impression... J'attends la suite avec une vive impatience de cœur et d'esprit...

Après une seconde lecture, il annota quelques

passages, en proposant des corrections auxquelles Clotilde souscrivit.

On se rappelle que le groupe des admirateurs anglais, bien que talonné par Stuart Mill, avait renâclé à transformer en rente le subside financier accordé l'année précédente à l'auteur de la *Philosophie positive.* Comte avait là un très réel souci. Grote, en envoyant son obole personnelle, avait souligné qu'il ne faudrait plus compter ni sur lui, ni sur les deux autres souscripteurs. Et Auguste Comte dut écrire ceci à Stuart Mill, le 24 septembre 1845 (lettre citée par M. Mendès dans son livre *O anno sempar*) :

Me voilà, pour le moment, forcé, tout en réduisant, autant que je le puis décemment, sur mes diverses dépenses personnelles, de suspendre, sans doute très prochainement, une partie de mes paiements habituels. Dès l'ouverture de l'année scolaire, qui va commencer, je reprendrai toutes mes démarches pour l'enseignement privé. Puissent-elles devenir bientôt efficaces !...

On sait qu'elles ne le furent pas. — Et cependant, non seulement la correspondance avec Clotilde ne laisse rien voir de cette angoisse, mais encore, lorsque la jeune femme demande des délais pour rembourser les cent francs prêtés au moment du baptême, il réplique le 26 septembre, c'est-à-dire deux jours après la lettre à Stuart Mill :

... En vérité, je ne sais à quelle prétendue générosité

vous faites allusion. Si c'est aux bagatelles du parrainage, je vous assure que cette petite dépense ne m'a causé qu'une très précieuse satisfaction. Quant au cas encore plus minime qui vous concerne personnellement, bien loin que la rentrée qui vous préoccupe tant me soit aujourd'hui devenue d'aucune utilité, je me reproche de ne pas vous avoir spécialement invitée, avant-hier, comme je l'avais projeté, à m'accorder une amicale préférence, en cas de tout autre besoin semblable... Je vous supplie donc, en général, de regarder comme vôtre ma bourse...

Cette bourse, qu'il doit craindre de voir bientôt à sec pour lui-même, il veut qu'elle soit toujours pleine pour Clotilde : cela est d'un galant courage. A la même époque, il est vrai, il signifie à Littré, truchement officiel, que, devant économiser, il économisera sur la pension servie à madame Comte. A partir de 1846, il ne lui donnera plus que deux mille francs au lieu de trois mille. La réduction est sensible, et c'est, au demeurant, la femme légitime qui paie pour la nouvelle amie. Mais aux yeux de Comte, sa femme légitime cessait de l'être, du moment qu'il ne l'aimait plus. Et non seulement elle n'était plus sa femme, mais elle avait tous les torts : il le lui faisait voir, en réduisant sa pension d'un tiers. Clotilde le sut, et ne l'en blâma pas : disons à sa décharge qu'elle croyait réellement que madame Comte avait en effet tous les torts ; elle pensait dès lors ne lui en faire aucun.

Avant Comte, d'ailleurs, et plus que lui, elle allait avoir besoin d'argent.

L'essai du feuilleton sur le mouvement féminin, qu'elle avait tenté pour le *National*, n'avait pas réussi. Évidemment, elle n'était pas faite pour ce genre, tout critique et dogmatique. De plus, comme je l'ai dit, l'ingérence de Comte dans la vie de Clotilde ne plaisait pas à Armand Marrast. Celui-ci ne désirait point que, sous la signature de Clotilde de Vaux, il y eût le positivisme de Comte. Il voulait bien recevoir d'elle des nouvelles ou des romans, non de la philosophie par endosmose. Clotilde passa au journal à la fin de septembre et parla de *Wilhelmine*. Marrast, tout en restant aimable, ne s'engagea pas. Et Clotilde note ainsi l'entrevue, dans sa lettre du 27 septembre :

... Il y avait un peu de malice dans ses dernières poignées de mains. Il va falloir que *Wilhelmine* paie de sa personne...

On le voit, son œuvre ne va pas être rien qu'un délassement de sa pensée : elle va devenir une nécessité pécuniaire. Pour être délivrée du joug un peu lourd de ses parents, pour devenir la femme libre qu'elle veut être, il faut que sa *Wilhelmine* rapporte, et rapporte vite. Mais en même temps elle est fatiguée, sourdement minée du mal qui va l'emporter, et la vie « en rue Pavée », comme elle dit, est de plus en plus pénible, à cause de Comte. On y sait qu'elle travaille à un nouveau roman, et que, son labeur quotidien, elle ne le montre qu'à Comte. Il y a là un nouveau motif

de jalousie. Il y a aussi la crainte, chez madame Marie, la mère, que Clotilde ne s'autobiographie plus encore dans *Wilhelmine* qu'elle ne l'a fait dans *Lucie*; et cette manière de se mettre l'âme à nu, quand on est une femme, choquait un peu l'esprit de la vieille dame. Comte, au contraire, estimait que le talent de la jeune femme ne pouvait s'épanouir que dans l'étude d'elle-même. Il avait parfaitement raison; il n'en déplaisait que davantage. Et ainsi, petit à petit, et pour mille raisons, il devenait odieux.

Après en avoir ri, Clotilde, à présent, en souffrait. Elle avait besoin, pour sa santé, de repos; pour son travail, de calme; pour son cœur malade, de consolations. Elle ne trouvait, chez ses parents, rien de cela, et plutôt tout le contraire. Pour se remettre, elle retourna encore une fois chez ses amis de Garges près de qui, déjà, elle avait fui. Elle partit au lendemain d'une nouvelle discussion, dont elle était comme épuisée.

Comte n'eût plus été lui, s'il ne l'avait poursuivie par le moyen d'une longue lettre. On devine ce qu'il y dit, qui est toujours la même chose.

Clotilde répondit de Garges même, et il y a encore des choses élégamment dites, dans cette lettre. En voici le début, où elle évoque le désaccord familial, et où ses accents sont si doucement mélancoliques :

Mon cher consolateur, j'ai assisté hier, en esprit, à

votre bonne visite du soir ; c'était un plaisir pour moi de penser que j'avais au milieu des miens un représentant dévoué et capable de tous les égards en même temps...

Elle parle ensuite d'elle-même, de ce qu'elle fait. Elle se dit « dorlotée et choyée », mais, tout de même, elle ne restera pas longtemps à Garges.

Je ne ferais rien ici, et puis j'y gèle un peu...

Elle est bien la Parisienne effrayée dès le moindre courant d'air, toute glacée dans les habitations des champs. Elle craint les portes ouvertes aux quatre vents, les grandes salles froides, les grands corridors froids, et l'humidité pénétrante du matin et du soir. Elle n'est pas faite, elle n'est plus faite du moins, elle, la petite fille de Méru et de Flavigny, pour les vastes bois où souffle l'automne... Hélas ! c'est ici son dernier automne, — et les feuilles de l'an prochain, quand elles tomberont, ce sera sur sa tombe... « Mes palpitations m'ont reprise ici », souligne-t-elle. Et, sous cette impression de malaise physique, elle songe à tout ce qui lui manquera, à Paris, pour l'hiver qui vient. Elle a réellement besoin d'un argent qu'elle n'a pas, et sans doute son travail lui en procurera ; mais en attendant ? En attendant, elle a de nouveau recours au généreux ami :

... Vous m'avez offert votre bourse : je serai riche en janvier ; si vous voulez m'aider à l'atteindre en me prêtant cent francs, vous me rendrez service. Vous

sentez que, cette fois, je vous demande le *nec plus ultra* de mes besoins. Ne m'offrez donc rien de plus, et surtout ne me les offrez pas en une seule fois, si cela peut vous gêner. Je voudrais donner assez de valeur à *Wilhelmine*, pour que, du feuilleton, elle pût passer entre les mains d'un éditeur. Votre affection me donne de la force et du courage. Si je réussis, je n'oublierai pas la part que vous aurez eue à mon ressuscitement...

Le drame se noue, devient poignant; cette malade qui voit déjà peut-être les choses sous l'illusion de la fièvre, elle s'hypnotise peu à peu sur une idée : gagner de l'argent, pour se soigner ; et, pour gagner de l'argent, achever *Wilhelmine*, et, pour achever *Wilhelmine*, demander l'aide matérielle, aide immédiate, à celui-là surtout à qui elle n'eût jamais dû s'adresser... Et lui, on dirait qu'il l'attend, qu'il sait qu'elle n'a que lui au monde, et qu'il faudra bien qu'un jour, — quand il lui aura donné repos, santé et renommée, — elle se décide à le payer... Qu'il l'aide de tout cœur, je n'en disconviens pas, — mais qu'il le fasse sans cette arrière-pensée, cela est à savoir... En tout cas, le plus chevaleresquement du monde, il lui avance encore la petite somme. Elle l'en remercie en donnant, enfin, sa boucle de cheveux, « le don du cœur ». Peut-être pense-t-elle lui souligner ainsi qu'il n'a pas d'autre « don » à attendre d'elle. Mais lui, de son côté, estime sans doute que le premier don en appelle d'autres, et qu'à force de respectueuse soumission, il captivera Clotilde si définitivement

qu'elle devra, à son tour, se soumettre. Il attend son heure, se fait tout tendre, tout à sa dévotion, et elle, elle se repose, se sent bien, sous sa protection respectueuse. Elle voudrait n'aller pas plus loin, et qu'il ne demandât jamais plus qu'elle ne demande elle-même.

... Cheminons, — écrit-elle au commencement d'octobre, — cheminons appuyés l'un sur l'autre, mon cher philosophe ; laissons le temps nous guider et nous faire...

Jolie formule ! — Prière aussi de ne pas empoisonner le présent par l'appel hâtif de ce qui sera l'œuvre de l'avenir. Le temps viendra, le temps passera, et alors on verra, — mais, en ce moment, de même que pendant une jolie promenade, cheminons tout bonnement, cheminons simplement, et d'autant plus lentement que la promenade touche à sa fin. — « Laissons le temps nous guider et nous faire... » On ne peut pas mieux dire. Puis elle donne d'elle-même cette comparaison :

J'ai de singuliers moments pendant lesquels je me compare à une chrysalide ; il me semble que je me transforme aussi dolemment qu'elle, et que je sors d'une aussi triste robe...

Combien j'aime cet adverbe « dolemment ». Pauvre, pauvre femme, elle ne peut rien faire, en effet, que dolemment, tant, autour d'elle, toute chose tourne à douleur.

Ce qui la ronge, c'est l'attitude de sa famille, de sa mère surtout. Celle-ci, devenue soupçonneuse pour tout ce qui se rapporte à Comte, tombe forcément dans l'injustice. Les rapports entre le philosophe et mon grand-père étant moins cordiaux, depuis que mon grand-père cherche à se mettre entre sa sœur et Comte, madame Marie, la mère, en fait remonter la cause à Clotilde même :

Elle m'accuse de vous avoir refroidi envers mon frère ; je serai bien heureuse si vous lui témoignez de nouveau votre sympathie et votre intérêt, et je vous assure qu'il n'a pas cessé de les mériter... Faites la part de tout et de tous...

C'est son refrain : que chacun agisse pour la paix générale, et Comte plus que tout autre, puisqu'il est le plus sage.

— Le seul reproche que je puisse leur faire, — répète-t-elle le lendemain, — c'est de vouloir me circonscrire intellectuellement. Mais j'en reviens toujours à mes moutons : chacun a ses défauts et ses pauvretés...

Puis, elle donne à Comte, pour la première fois, des précisions sur le montant de ses ressources. Quelles ressources ! Elle lui apprend le subside annuel de l'oncle de Ficquelmont, sur quoi sa mère lui verse seulement trois cents francs, la différence étant pour le paiement de son loyer de la rue Payenne et de sa pension chez mes grands-parents. Et quand cette jolie femme de trente ans a ainsi expliqué qu'elle peut disposer d'un peu

moins de un franc par jour pour son entretien, sa toilette, son petit déjeuner du matin et le chauffage des jours d'hiver, elle s'excuse dans ce mot délicieux : « Je ne voudrais pas vous paraître une dépensière... » Ce sont ces phrases si naïvement jetées qui donnaient à Comte le désir de se prosterner.

Puis elle revient aux deux choses seules qui l'intéressent réellement : son désaccord avec sa mère et son effort pour achever *Wilhelmine*, malgré sa faiblesse physique chaque jour s'accentuant, malgré son manque d'argent, chaque jour s'accusant...

Sur le premier point, elle dit, si tristement :

Le mécontentement réciproque que nous enfermons dans nos cœurs m'est pénible, ainsi qu'à elle, j'en suis sûre. C'est la première fois que nous mettons les angles de notre sexe aussi fort en présence, et c'est aussi notre première guerre sérieuse...

Et sur *Wilhelmine*, c'est encore plus triste, — avec une phrase qui ne serait pas déplacée dans un essai de philosophie pessimiste.

J'ai commencé aujourd'hui à remanier la plume. Ma pauvre tête est si peu forte qu'elle s'ébranle aux moindres chocs et se retrouve aux prises avec le spleen. Cependant, je crois le plus fort fait dans ma vie, et je suis bien aise de faire un bond hors de l'ornière. Le malheur est un défi qui finit par s'adresser à l'orgueil, qui finit lui-même par dominer le reste. C'est ainsi que bien des bosses s'enfoncent pour faire place à d'autres,

et que nous mourrons la plupart si différents de ce que nous sommes nés...

Auguste Comte est le seul, autour d'elle, qui semble avoir souci de sa santé. Ainsi que je l'ai marqué précédemment, le fait qu'elle a toujours été délicate à cet égard, et précieuse en sa manière de dire, éloigne ses parents, et même sa mère, de toute préoccupation immédiate ; au contraire, Auguste Comte, ne sachant rien des antécédents, s'effraye à la moindre alerte, et le malheur veut que ce soit lui qui ait raison.

Pour la distraire un peu, l'arracher à la fois, de la seule manière qui lui soit loisible, et à ses ennuis familiaux et au labeur qui la fatigue, Comte a une idée charmante : il prend un double abonnement au théâtre des Italiens, annexant ainsi à la place qu'il s'était offerte depuis longtemps un deuxième fauteuil, qu'il appelle joliment le « fauteuil du prochain ». Naturellement, le fauteuil du prochain doit être surtout pour Clotilde, mais, à son défaut, les intimes du philosophe, et la famille Marie principalement, en profiteront à tour de rôle. Tout cela est fort gentil, à une réserve près : qu'auraient dit les trois Anglais, venus si généreusement en aide à Auguste Comte, s'ils avaient su que leur subside, dont on réclamait le renouvellement, s'employait notamment au paiement d'un double fauteuil aux Italiens? Admirons d'ailleurs la tranquillité avec laquelle le philosophe met leur argent à cet usage. Le subside anglais, à ses yeux,

doit servir à lui assurer une existence telle, qu'il puisse continuer son œuvre, nécessaire au monde. Et il ne le peut faire que s'il se délasse l'esprit aux Italiens. Et il ne s'y délasse à perfection que si Clotilde l'accompagne. Donc, l'argent des trois Anglais est utilisé à de justes fins.

Clotilde aimait le théâtre. On comprend qu'elle fût reconnaissante à son ami :

Je me réjouis, comme une petite fille, — lui écrit-elle, — de la soirée de samedi. Je voudrais avoir l'âme de Rossini, quitte à avoir sa pierre.

Et Comte de répliquer aimablement :

J'aime à voir ma Clotilde devenir un moment petite fille en quelque chose.

Mais nul plaisir ne pouvait être entier, ni pour lui, ni pour elle. En revenant du théâtre, Clotilde fut prise d'un grave malaise. Elle eut comme une sorte de congestion qui l'accabla, et qui se termina par une hémorragie féminine, inattendue et considérable.

Au nom de notre amitié, — écrit Comte le mardi suivant, — je vous supplie, ma Clotilde, de suspendre tout travail jusqu'à ce que vous ayez sérieusement consulté votre médecin sur l'accident de samedi...

... Adieu, mon adorable amie, n'oubliez pas que mon repos dépend beaucoup de votre santé. Recevez, sur votre joli front, un chaste baiser de

VOTRE PHILOSOPHE.

Quand on se les représente ainsi tous les deux, elle malade, et déjà si malade, et lui si tendre, si conjugalement aimant, on sent vraiment toute leur immense, leur irrémédiable infortune. Les destins qui vont intervenir brutalement mettront entre eux une barrière plus infranchissable que les préjugés sociaux, ou les susceptibilités d'une mère. Et les destins ne leur laisseront, de-ci de-là, que des répits apparents pour supporter les inévitables misères...

Mais le lendemain, sa mère, qui était à la campagne et qui, j'ose croire, ignorait l'état exact de sa santé, lui écrivit pour se plaindre à nouveau, et de Comte, et de *Wilhelmine*, et d'elle-même. Ma grand'mère n'a pas eu cette lettre entre les mains, mais Clotilde lui en parla assez dans la suite pour qu'elle en connût la teneur. Madame Marie trouvait que la vie de Clotilde commençait à être un peu en dehors de la normale, et, ne connaissant pas les obligations que sa fille avait à Comte, elle ne parvenait point à comprendre l'influence chaque jour plus grande du philosophe ; pour tout remettre en bon état, elle ne voyait qu'un remède : c'était que Clotilde revînt habiter avec eux tous. Cela, Clotilde ne le voulait absolument pas.

Au reçu de cette lettre, elle courut « en rue Pavée »; à défaut de sa mère, absente, elle prit à partie et son frère, et sa belle-sœur. Elle se plaignit de la tutelle où on la voulait contraindre, blâma et pleura. Au demeurant, elle déclara qu'elle vou-

lait être libre d'elle-même, libre de son travail, et libre d'y mettre ce qui lui plairait. Loin de céder à la sollicitation de reprendre une vie commune, elle chercherait plutôt l'indépendance totale dans le premier travail qu'elle trouverait...

Ma grand'mère gardait le souvenir de la sorte d'effroi où l'avait jetée la sortie de Clotilde, et celle-ci, épuisée, envoya, le lendemain matin, à Comte ce billet déchirant :

Mon cher ami, je suis assommée, je viens me remettre un peu avec vous. Voyez la lettre que m'écrit ma mère. Sa colère contre moi semble tourner à la rage. J'ai été demander l'explication rue Pavée, où se manigancent toutes ces laides niaiseries. Je suis profondément dégoûtée d'un tel régime. Est-ce que je ne pourrais donc pas trouver à m'employer de quelque manière, tout en continuant à composer? J'écrirais bien facilement quinze lettres en un jour. Si je pouvais trouver un emploi de secrétaire quelconque, cela m'aiderait à sortir de mon fossé. Vous m'avez dit que vous ne recommenceriez vos occupations que demain. Si vous vous sentez assez de force en rentrant pour venir causer avec moi, je vous attendrai. J'ai passé une nuit de folie, mais j'ai envoyé à six heures chez mon médecin, qui m'a dit d'essayer un peu de vulnéraire avant d'en venir à une légère saignée...

A vous d'affection...

Ainsi, la tentative d'immixtion de sa mère, entre Comte et elle, a pour effet de rejeter Clotilde vers Comte. Bien plus, Clotilde, qui a toujours refusé sa porte au philosophe, la lui ouvre toute grande.

Selon la règle mathématique, l'action, faite mal à propos, provoque une réaction qui conduit au pire. — Et quelle misère que tout cela ! Madame Marie, la mère, est morte très certainement de la mort même de sa fille ; sur ce point, les témoignages de mes grands-parents sont concordants, et ont été constants : la vieille dame a été brisée du coup qui a brisé sa fille ; les quelque vingt mois qu'elle traîna encore furent des mois de lente déchéance, de larmes et de détresse morale. Et cependant, c'est cette même mère qui semble ici le bourreau de sa fille, qui lui empoisonne ses tristes moments, — uniquement parce qu'elles ne se comprennent pas ! Clotilde ne peut pas dire qu'elle a emprunté de l'argent à Comte, Clotilde ne peut pas dire qu'elle est lasse de la mainmise de sa mère sur elle, Clotilde ne peut pas dire, surtout, puisqu'elle ne le sait pas elle-même, qu'elle est malade à mourir, et que chaque coup qu'on lui porte hâte en quelque sorte sa fin. Clotilde ne peut rien dire de cela, et sa mère, qui ne sait pas, la réprimande et la fatigue... Et Clotilde en va jusqu'à accuser son frère, — ce frère qui, de son côté, a passé son existence à accuser Comte d'avoir tué sa sœur, — ce frère, que, plus de quarante ans après, j'ai vu encore tout endolori d'un drame dont il ne fut jamais consolé...

Toutefois, la réflexion aidant, elle consent, en ce qui touche *Wilhelmine*, à satisfaire au désir de sa mère :

Wilhelmine restera un exemple du seul malheur de l'excentricité. En lui ôtant tout point de ressemblance avec moi, je crois faire assez pour la *censure*.

La censure, c'était l'opinion maternelle.

Triste *Wilhelmine* ! Voici l'enfantement le plus navrant qui soit ! Clotilde, entre deux frissons de fièvre, prend la page commencée, écrit quelques phrases, puis se sent la tête lourde, est tout de suite épuisée, et s'irrite de l'être, et s'épuise davantage. C'est pourquoi son pouls bat si fort, pourquoi sa main est si chaude. Mais comme les parents de Clotilde ne la voient pas si malade, Auguste Comte n'ose, devant eux, exprimer ses craintes. Il s'en plaint et s'en étonne :

Essentiellement réduit (il parle des réunions du soir rue Pavée) au seul bonheur de vous entendre, je dois d'ailleurs éviter, même, de vous trop témoigner ma cordiale sollicitude, qui formerait un choquant contraste avec l'étrange sécurité que je vois régner tout autour de vous, sur une santé qu'on sait néanmoins ébranlée par tant de souffrances et de chagrin...

Bien que je partage ici l'opinion de Comte, je dois reconnaître que l'aveuglement des parents de Clotilde se fondait sur les causes mêmes auxquelles Comte imputait le mauvais état de santé de son amie. Madame Marie et mon grand-père attribuaient, comme Comte, les malaises de Clotilde à ses chagrins passés, à ses difficultés de vie quotidienne ; et eux, qui étaient des puritains et

des forts, ils ne croyaient pas que l'on pût mourir de détresse morale. Ils pensaient qu'avec un peu de courage Clotilde triompherait; ils ne lui prodiguaient donc que des conseils et des remontrances, alors qu'il eût fallu des cajoleries et un médecin.

A défaut du moins des cajoleries des siens, Clotilde recevait celles de Comte ; elle se voyait toute vivante, et littéralement, transformée en divinité. Je trouve, dans la même lettre du 25 octobre de Comte, l'explication de la sorte de cérémonie rituelle qu'il a, dès cette époque, instituée en son honneur. Il lui détaille comme suit les phases de l'« amoureuse prière » par laquelle, depuis la Sainte-Clotilde, il commence chaque journée :

A genoux devant votre autel (le fauteuil) sur lequel, maintenant, je place le don du cœur, elle (la prière) consiste à répéter une suite chronologique de courts passages de vos lettres, les plus propres à caractériser la marche et la tendance de notre sainte affection... Quoique cette rapide communication de nos principales phases offre toujours la même ferveur, elle est mêlée d'amers regrets ou de ravissantes espérances...

Bientôt, le malheureux homme n'aura plus que des regrets, et ce sera le cœur déchiré qu'il récitera, pendant une suite de onze années, — de la mort de Clotilde à sa mort à lui, — le lamento de son bonheur détruit...

Malgré son élévation sur l'autel positiviste, Clotilde se sent de plus en plus lasse. Toute cette fin d'octobre est pénible.

Et elle a un accès de pessimisme, contre l'humanité en général, ce qui ne lui est pas habituel :

Non, dit-elle, répondant à une opinion souvent soutenue par Comte, —non, le gros des hommes n'est ni bon, ni généreux. Il faut à notre espèce plus qu'aux autres des devoirs pour faire des sentiments. Combien il y a d'égoïstes, au delà du cerceau de la famille ! Mais il faudrait un peu de tête pour traiter un pareil sujet, et je n'en ai guère maintenant...

Dans la lettre suivante, on la voit encore en lutte contre sa faiblesse physique, s'éperonnant, pourrait-on dire, et hantée de la crainte de ne pas terminer sa course :

Je ressaie ma plume aujourd'hui : demain, cela ira probablement un peu, et je serais bien heureuse de pouvoir finir sans de nouveaux encombres...

... Je suis obligée de faire tomber *Wilhelmine* dans quelques-unes des aventures qui résultent de l'excentricité. Je tâche de concilier sa pureté de cœur avec l'égarement de son esprit, parce que je la réserve pour une mission de sagesse, qu'elle accomplira sous la nouvelle direction philosophique. Ceci pourra faire une première partie, et se borner à l'histoire de ses erreurs. Pourquoi la plume ne va-t-elle pas au gré de la pensée?...

L'influence intellectuelle de Comte sur la jeune femme se marque nettement dans ce passage. *Wilhelmine* sera, sinon une « positiviste », du moins une adepte de la « nouvelle direction philosophique » : toutes les fautes qu'elle eût dû commettre, si elle était restée fidèle aux enseigne-

ments de sa jeunesse, elle ne les commettra pas, grâce à son changement de doctrine.

Auguste Comte, à cette annonce, entonne une sorte d'hymne triomphal (29 octobre) :

Je suis très satisfait, et même un peu fier, de votre heureux projet philosophique sur *Wilhelmine.*

Et il prophétise la renommée qui les attend tous deux :

Je suivrai donc avec un vif intérêt les nobles fictions par lesquelles vous concourrez, à votre manière, à faire utilement ressortir la puissance morale de la véritable philosophie. Vous-même reconnaîtrez ainsi, Clotilde, combien vous êtes déjà préparée à une digne collaboration régulière à la *Revue positive,* quand l'heureux projet de Littré sera devenu praticable, ce qui ne saurait tarder. Notre affectueuse association est peut-être destinée finalement à autant de célébrité que celle de Voltaire avec son *Émilie* : si j'ai moins d'esprit que l'un, vous avez, certes, beaucoup plus de valeur propre que l'autre...

Bientôt il ne lui suffira plus que Clotilde devienne une sorte de madame du Châtelet ; il lui promettra l'immortalité d'une Laure ou d'une Béatrice, et cela est mieux dans son genre. Mais quel honneur, déjà, pour une petite débutante de lettres, que de se voir offrir une place, près de Littré déjà célèbre, à la *Revue positive,* et une part de collaboration dans l'œuvre de Comte, déjà illustre... Clotilde en aurait pu perdre la juste notion d'elle-même,

et pas du tout. Elle répondit à tout cela de la façon la plus exquise qui se puisse voir. La lettre n'est pas longue, mais vaut bien des pages :

Jeudi soir 30 octobre 1845.

Mon cher philosophe, une des épithètes auxquelles je serai le plus sensible, et l'une de celles aussi que je mériterai toujours le moins, c'est celle de pédante. J'espère ne parler jamais que de ce que je saurai ou sentirai bien ; et quand je vous ai dit que je ferai une philosophe de ma *Wilhelmine*, ce n'est pas une philosophe systématique que j'ai entendu, c'est une philosophe de cœur tout simplement, une femme qui aime l'Humanité pour elle-même, et sans terreur de la marmite bouillante d'en bas, tout comme sans espérance de posséder un lit de roses sous l'éther. Voilà ce que je comprends le mieux du XIX[e] siècle, c'est la tendance universelle des êtres vers la raison toute simple. En voyant comme les plus modestes intelligences participent naturellement, et sans effort, à toutes les clartés obtenues, je me pénètre chaque jour davantage de l'idée que la science n'a besoin que de résider au sommet des sociétés pour les enrichir tout entières ; et ma foi je me console de n'avoir pas été initiée aux beautés du carré de l'hypoténuse...

Pour tout matérialiste qu'il soit, le morceau est enlevé ; c'est, en quelques lignes, toute une profession de foi et toute une ébauche de construction sociale, et il y a peu d'hommes qui eussent été capables, je ne dis pas d'en écrire, mais seulement d'en penser autant. Sans doute les longues causeries avec Auguste Comte ne sont pas étrangères

à cette maturité, cette sûreté de raisonnement; mais si Clotilde ne tirait pas ses convictions de son propre fonds, elle ne ferait que de la rhétorique : l'on voit que c'est ici tout le contraire, et le contraire, aussi, d'une pédante, comme elle dit.

On voudrait entendre ce babillage pendant des heures, — suivre cette plume alerte qui passe avec tant de grâce des plus mâles pensées à la plus féminine causerie.

Hélas ! le mois de novembre commence pour elle comme octobre a fini, — dans la fatigue et l'amertume. Le dimanche 2 novembre, elle se sent incapable de marcher. Au lieu donc d'aller voir son ami, elle lui écrit ; et cela n'est pas gai, bien qu'elle s'efforce de sourire :

J'éprouve de la douceur à pouvoir être moi-même de temps en temps, et je sens que près de vous je puis penser haut; je suis moins gâtée que jamais autour de moi. Il y a toujours de la mauvaise volonté à mon égard dans la volonté principale; ce qui fait que je me renferme dans mes espérances et dans mon reste de courage pendant le peu d'heures que je vis dans la communauté...

Elle termine par un gracieux au revoir, qui fait allusion à leur prochaine rencontre, dans les jardins du Luxembourg :

A mardi, sous la feuillée, mon cher philosophe ; je ferais mieux de dire sous la ramée ; mais tout ce qui rappelle le froid est toujours difficile à poétiser...

Portez-vous bien, cher et bon ami ; je suis heureuse

d'apprendre que vous voulez dormir ; et s'il vous fallait ne m'aimer qu'un quart d'heure par jour pour votre repos, je souhaiterais de tout mon cœur que la chose eût lieu demain...

A ces gentillesses, qui font sa joie, Comte répond par une litanie de louanges. Ce que dit, ce que fait, ce que pense Clotilde provoque l'adoration.

Mais cette adoration ne va pas sans certains retours de désirs masculins ; un jeudi de novembre, qu'elle est venue le voir, il ne peut s'empêcher, au moment de l'adieu, d'approcher ses lèvres de celles de la bien-aimée. Par malheur, il avait alors une digestion difficile, dont les gaz réagissaient sur son haleine. Il se crut déshonoré, et passa la nuit à en gémir tout seul. Un autre que lui, d'ailleurs, s'en serait tu, se promettant simplement de prendre, une autre fois, des pastilles de menthe avant d'embrasser sa belle. Mais il ne connaît pas ces résolutions silencieuses. Il écrit donc à Clotilde ceci, qui est vraiment inimaginable :

Pardonnez-moi, chère et bonne amie, le baiser inconsidéré qui a terminé hier notre cordiale entrevue. Outre que je devais, en général, craindre ainsi de vous déplaire, j'aurais dû spécialement sentir que j'étais affecté d'un trouble gastrique, par suite duquel mon souffle, quoique habituellement très pur, se trouvait momentanément indigne du vôtre. Mais j'espère que votre indulgente affection aura d'avance excusé cette indiscrète ardeur...

Dans sa réponse, Clotilde glisse, avec une certaine hauteur, sur cette mésaventure :

Mon cher philosophe, je croyais que c'était moi qui vous avais donné hier un bon baiser d'ami. S'il en est autrement, je vous offre l'absolution de grand cœur...

Elle a autre chose à penser : ce sont ses éternelles tristesses, — tristesses accrues par une réflexion qui lui est venue : elle a compris tout d'un coup que, pour la faire souffrir comme elle le fait, il faut que sa mère souffre beaucoup aussi ; et elle se reproche d'avoir commis en quelque sorte la faute de Cham, d'avoir, suivant le mot de l'Écriture, levé les yeux sur sa mère. Elle s'en accuse désespérément près de Comte :

Je suis revenue hier le cœur gros de mes médisances ; j'ai trouvé ma mère très triste : elle me l'a paru encore aujourd'hui. Hélas ! chacun lutte dans la vie, et chacun souffre, il faut savoir faire grâce aux mères surtout...

Et tout cela n'est pas fait pour la remettre. Elle a beau dire :

Je vais un peu plus *fort* que ces jours-ci, quoique je sois poursuivie par les pulsations...

Comte, qui l'observe, n'est point satisfait :

Je suis maintenant inquiet de votre agitation cérébrale combinée avec votre prostration musculaire. L'ardeur actuelle de votre main et l'accélération opiniâtre de votre pouls me semblent indiquer très clairement la nécessité du repos, surtout d'esprit. Suivez

donc, je vous en conjure, la sage résolution où vous étiez hier soir d'aller consulter votre médecin...

De plus en plus, il a raison d'être inquiet. Mais comme Clotilde ne se croit pas elle-même mortellement atteinte, elle se figure perpétuellement que deux jours de repos la remettront sur pied. Et les deux jours succèdent aux deux jours, sans qu'elle consulte un médecin, sans qu'elle prenne une décision. — Le samedi 8, elle écrit à Comte qu'elle ne pourra aller aux Italiens, étant trop fatiguée ; et elle ajoute ces quelques détails, dont certains irritent, pour elle, contre le destin, dont d'autres font venir les larmes aux yeux :

Il ne me faudrait, avec une plume, qu'un peu d'exercice à l'air, et je suis toujours entraînée à des fatigues de ménage, le matin pour moi, le soir pour la communauté. (Prenant ses repas rue Pavée, elle y aidait sa mère et sa belle-sœur.) Tout cela est bien difficile à mener de front. Une fois ma *Wilhelmine* finie, je m'arrangerai pour obtenir ma pension (c'est-à-dire la totalité, à son profit, de l'envoi du comte de Ficquelmont) et vivre enfin suivant mes besoins. Tant que je ne serai pas écrivain officiel, on comptera pour rien mes efforts. J'ai le plus grand intérêt à débuter vite. Que je vous sais gré, au fond du cœur, de m'avoir secondée comme vous l'avez fait ! Je me chauffe, et je me vétis (*sic*) en femme délicate, grâce à vous, et ce sont deux points capitaux pour moi ; le reste est à la disposition de chacun de nous et ne m'a jamais manqué. Ne dites rien, les paroles sont autant de coups d'épée dans l'eau : il faut faire et attendre. Si j'avais plus de force, tous ces riens-là glisseraient on ne peut mieux sur mon

enveloppe actuelle : il faut espérer que ma persévérance me rendra à la fin le même bon office.

Ma mère est très soucieuse, et cela m'attriste ; mais il est si avéré que je ne pourrai pas réaliser ses vœux du jour et du lendemain que je n'y prétends plus du tout.

Au revoir, mon bon et cher ami...

Ce samedi, pour lequel elle avait dit qu'elle serait trop fatiguée pour aller aux Italiens, il y eut inopinément relâche. Comte fit prévenir ma grand'mère, à qui était revenue la « stalle du prochain », et Sophie, la bonne du philosophe, apprit rue Pavée d'assez fâcheuses nouvelles sur la santé de madame de Vaux.

Dès le lendemain, Comte dépêcha la même Sophie à Clotilde, avec un billet où il mettait aimablement sa bonne à l'entière disposition de son amie :

Gardez-la sans aucun scrupule tout le temps convenable.

Et il ajoute, insidieusement :

Tout ne devrait-il pas être commun entre nous?...

Mais Clotilde a des scrupules que Comte n'entend pas. Elle ne veut pas bouleverser l'organisation du ménage pauvre de son frère. Elle ne veut pas mettre sa mère en demeure d'expliquer tout soudain au vieux capitaine que M. de Ficquelmont envoie de l'argent dont il n'a jamais rien su. Elle ne veut pas, enfin, se mettre à l'entière merci de

son ami, en acceptant sa bonne et son argent. Elle est ainsi dans une impasse. Elle se borne, pour le présent, à repousser, doucement, l'intrusion trop complète de son ami :

Si j'avais le bonheur de partager l'amour que je vous inspire, — dit-elle catégoriquement, le 9 novembre, — je pourrais tout au plus consentir à ce que vous me consacriez une portion de votre temps et de vos goûts. J'ai trop peu de titre à votre dévouement pour le mettre à l'épreuve autrement que je ne l'ai fait jusqu'ici...

Malgré cela elle se rend à ses conseils, veut bien se faire aider par sa portière. Mais il faudra payer, et elle est sans un sou ; c'est donc lui encore qui interviendra :

... J'irai vous demander de quoi satisfaire à mes besoins imprévus... On me conteste jusqu'au mérite de l'ordre, que j'ai en première ligne. Quand j'ai porté une robe deux ans, on s'étonne que je la raccommode. Ceci soit dit rien que pour mon honneur à vos yeux, mon cher philosophe. Je serai encore très belle cet hiver avec la robe de Léon (cadeau de son frère), mais il m'a fallu tout ce qui ne se voit pas. Si vous pouvez encore me prêter cent francs, toujours pour ce qui ne se voit pas, vous serez plus qu'au niveau de la Providence à mon égard.

Cela fait tout de même trois cents francs en trois mois; et Comte, aussi tranquillement qu'elle demande, donne.

Et la pauvre Clotilde, optimiste à son habitude,

croit que vraiment elle est toute riche, et sauvée, par ce léger secours :

Le service que vous me rendez de nouveau me met cette fois-ci à flot. J'ai acquitté quelques petits comptes et pris mes précautions d'hiver. Je n'ai plus qu'à me dorloter, en préparant l'avènement de *Wilhelmine*. J'espère que la digitale va me remettre sur pied. J'ai déjà moins d'oppression et de pulsations. Demain, j'irai vous voir en bateau, et, d'ici là, je vais lire et chiffonner...

Le mot digitale indique que, dans l'esprit du médecin, le cœur surtout était malade. Au fait, il n'en savait rien ; car, dans une lettre précédente, Clotilde écrivait : « Il dit qu'il y a bien peu de chose pour moi chez les pharmaciens. » Partageait-il l'erreur de la famille Marie, et pensait-il que Clotilde était ce que nous appelons neurasthénique ? Ou la croyait-il si malade qu'il y avait peu à tenter ? On ne peut dire ; mais, malade, elle l'était réellement.

Le soir de ce même jour où elle exprimait de si allègres remercîments, elle est prise de ses premiers crachements de sang. Elle n'en éprouve pas grand'peur, heureusement ; — il y a des grâces d'état. Elle se borne à écrire à Comte, en réponse à une nouvelle lettre de lui, reçue dans la journée, qu'elle se sent « très mal à son aise ». Et elle ajoute, en suprême réplique au désir qu'il lui renouvelle de pénétrer dans sa vie, de partager avec elle bourse et domestique, — en attendant le lit :

Non, je ne puis pas accepter vos offres, à moins de devenir votre femme : ceci est posé dans mon esprit à l'état irrévocable.

Mais elle termine en douceur, déjà comme résignée à un sort fatal :

A demain, mon cher ami, quoique je sois bien souffrante. J'ai craché du sang pendant une partie de la journée, et le cœur est douloureux, quoique plus calme. Ne vous inquiétez plus de moi : je prendrai tous les moyens les meilleurs pour revenir sur l'eau...

On voudrait que cette malheureuse, à défaut du repos moral qu'elle ne trouvait pas dans sa famille, obtînt au moins, de la part de son ami, une trêve dans la poursuite amoureuse. Au contraire, semble-t-il, les désirs de l'homme se réveillent tout à coup; et ce reproche d'aveuglement qu'il n'a pas craint d'adresser aux parents de Clotilde, on peut le lui faire à lui-même, — aveuglement d'autant plus étrange qu'il se targue, lui, d'apprécier mieux que personne l'état de la jeune femme. Il souffre de la voir malade, mais il ne cesse, malgré tout, de penser à soi, c'est-à-dire à l'amour physique.

Il se targue de profiter de la crise où elle est, de son dénûment et de sa faiblesse maladive, pour remplir auprès d'elle, avec « bien moins de puissance » mais « avec plus de justice et de discernement », l'office que « les dévots attribuent à leur Providence » — et, en même temps, il ne cesse de penser à soi, c'est-à-dire à l'amour physique.

Il a beau voir Clotilde, épuisée et exacerbée, se traînant de chez elle chez ses parents, montant parfois chez lui, et y perdant le souffle dans des demi-syncopes ; il a beau s'apitoyer sur elle, en s'écriant :

— Hélas ! je vous verrai longtemps dans la douloureuse attitude que vous aviez sur mon petit sofa ;...

il ne cesse, au demeurant, de penser à soi, c'est-à-dire à l'amour physique. Il est repris de sa hantise de possession. Dans cette même lettre où il fait allusion à la syncope qu'elle a eue chez lui, il revient sur l'éternel sujet. Il va jusqu'à la blâmer de n'avoir pas été suffisamment aimante, tandis qu'elle était devant lui, presque morte :

Je dois, néanmoins, vous indiquer avec franchise combien j'ai cru hier acquérir la presque certitude que votre cœur ne pourra jamais dépasser envers moi la simple amitié.

On peut dire qu'il met du temps à s'en convaincre. D'ailleurs, cela ne le rebute pas absolument, car il poursuit :

Permettez-moi d'espérer que, même dans ce cas, notre union ne vous semblerait pas impossible... L'amour m'a toujours paru, sans doute, constituer une condition préalable, encore plus indispensable chez votre sexe que dans le mien. Mais votre nature est assez éminente pour mériter une honorable excep-

tion... Ce ne serait pas, heureusement le premier exemple d'une pleine félicité domestique compatible avec une imparfaite réciprocité d'affection... Mais une telle perspective suffirait-elle à surmonter vos nobles scrupules...

Que ceci soit écrit, et sur un tel mode rabâcheur, à une femme en pleine crise de crachements de sang, qui vient de manquer mourir, chez lui, devant lui, d'étouffement, cela semble inimaginable. Et plus inimaginable encore est-ce de le voir redoubler d'insistance, au fur et à mesure qu'il la sent plus lasse, plus incapable de réfléchir.

Le 16 novembre, il lui écrit :

L'abattement maladif où je vous laissai vendredi m'a fait hier passer une mélancolique journée, à déplorer vos souffrances et vos malheurs.

Et cependant, au lieu de lui accorder du repos dans cette souffrance, il la harcèle jusqu'à la satiété.

La réponse de Clotilde est un cri d'épuisement ; elle demande grâce :

A peine si j'ai la force de penser maintenant : permettez-moi donc de n'aborder que plus tard l'imposant sujet sur lequel vous me ramenez... (17 novembre.)

Ce « plus tard » parut sans doute insupportable à Comte, car, au cours de la visite que Clotilde lui fit peu après, il se départit, pour la première et unique fois, de son attitude agenouillée et dévote. Il se plaignit avec une certaine âpreté, et des tergi-

versations de la jeune femme et des scrupules qu'elle jetait toujours entre lui et elle. Ils se quittèrent un peu fâchés. Il lui courut après, pourrait-on dire, par le moyen d'un petit billet d'excuse (18 novembre) :

... Le souvenir du petit accès d'impatience que j'eus hier m'oblige à ne pas attendre jusqu'à demain pour solliciter le pardon spécial de ce petit mouvement involontaire ; je me le suis vivement reproché presque aussitôt ; votre souffrance aurait surtout dû me le faire d'abord contenir, eût-il été même plus motivé... Adieu, ma noble et malheureuse Clotilde, je partage profondément toutes vos douleurs physiques ou morales, et je regrette amèrement que notre triste situation mutuelle me rende encore si impuissant à les soulager. Puissé-je du moins ne jamais les aggraver !

C'est le cas de dire qu'on ne se connaît pas soi-même.

Mais, de son côté, Clotilde éprouvait le remords de l'avoir éconduit trop vivement. En même temps qu'il demandait pardon, elle s'excusait elle-même de sa vivacité :

Mon cher ami... Pardonnez-moi la brièveté de mon billet d'hier, pardonnez-moi mes fluctuations d'humeur, si jamais vous les apercevez, et comptez malgré tout sur mon tendre et sincère attachement, qui est trop légitime pour pouvoir diminuer...

Elle va plus loin que de regretter ; elle cherche à le reprendre, comme elle fait toujours après l'avoir rebuté :

... Les soirées de famille deviennent si tristes, à cause de toutes les susceptibilités féminines, que je vous offre de venir me voir le samedi... Ma mère se rend malade à force de ruminer des plans contre ma liberté. Vous voyez, mon cher ami, qu'au milieu de tout cela, je dois chérir d'autant plus l'appui que je trouve en vous. Que ne suis-je sûre de vous rendre heureux par des liens plus intimes ! Je n'hésiterais pas à les former ; mais l'affection, dans un cœur dont s'échappe l'amour, n'est pas un sentiment bien puissant, placé à un certain point de vue...

Comme en un jeu de raquette, il reprend à son tour le regret qu'elle exprime. Il la veut convaincre qu'avec un peu d'effort, elle arrivera à l'aimer, — et qu'avec un peu d'effort encore, elle arrivera à la « réalisation si désirée » du « gage incomparable ».

Au lieu de répondre, Clotilde s'écrie seulement, — et c'est la première fois que sa détresse s'en va jusqu'à souhaiter, par sa propre fin, la fin de ses maux :

Dieu veuille que je me remette sur pied ! J'ai assez de mes soucis spirituels. Si les uns et les autres se remettaient à marcher de pair, je leur souhaiterais bon voyage de grand cœur.

— Adieu, mon cher philosophe, priez vos lares pour l'infirme.

L'inspiration des lares ne détourne pas l'amoureux de son but ; il insiste sur la « susceptibilité nerveuse » dont il souffre, et « dont la vraie cause », ajoute-t-il, est bien connue de Clotilde.

On sait ce que parler veut dire; Clotilde le sait aussi : c'est pourquoi, de plus en plus lasse, de plus en plus épuisée en tous points, elle lui envoie ce court, délicat et déchirant billet, où, sous forme d'acquiescement, elle se refuse plus peut-être qu'elle n'a jamais fait :

25 novembre.

Vous êtes le meilleur des hommes : vous avez été pour moi un ami incomparable et je m'honore autant que je me tiens heureuse de votre attachement. Vous ne m'avez seulement pas comprise, ni assez ménagée dans ce qui tient à la liberté du cœur. Moi, qui me suis habituée à ne considérer d'irrévocable dans la vie que la mort, ce n'est pas par crainte d'une chaîne que je vous ai disputé ce que vous nommez votre bonheur. J'ai agi en cela comme une honnête et pure femme, parce que je connais les écueils de ma nature. Maintenant, j'ai fait ma part. Comme je vous aime sincèrement, si vous persistez à regarder comme malheureux pour vous le désir de repos moral dont j'ai besoin pour m'engager avec sagesse, je vous le sacrifierai. Je suis lasse de souffrir ou de faire souffrir : voilà la pensée qui me mène maintenant...

Au revoir, mon cher philosophe...

Les romans les plus rares n'ont jamais donné des lettres aussi diverses, ni cette manière d'aborder, d'une façon toujours nouvelle, un sujet qui revient sans cesse. Dans ce billet de quelques lignes, Clotilde reste encore inimitable. Non seulement elle synthétise en deux mots leurs tiraillements des derniers mois, — mais quelle philosophie anar-

chique dans cette phrase : « Moi qui me suis habituée à ne considérer d'irrévocable dans la vie que la mort. » Et quelle philosophie stoïque, dans ceci, si court, si plein : « Maintenant, j'ai fait ma part. » Et quel cri de nature, dans cette conclusion : « Je suis lasse de souffrir ou de faire souffrir. »

Et à présent, Comte, la voilà, cette femme que vous désirez, — la voilà, qui ne vous aime pas d'amour, qui garde en elle le farouche désir de sa liberté, qui est épuisée de maladie, — mais qui, par reconnaissance de vos bienfaits, accepte de faire votre bonheur, si vraiment votre bonheur consiste à la faire souffrir, — la voilà, et prenez-la.

Comte n'était pas un goujat. Il battit en retraite encore une fois, et d'une manière plus déplorable, puisqu'il était dans l'obligation de refuser une offre inacceptable. S'il le fit, du moins souligna-t-il, pour mieux montrer toute sa grandeur d'âme, « les divers inconvénients physiques d'une indispensable continence ». Dans sa lettre du 2 décembre, il précise avec crudité, — et cela ressemble à un propos de corps de garde :

Si je dormais, je me porterais à merveille ; mon trouble nerveux ne se prolonge que par l'insuffisance du sommeil ; tout se réduit donc à un excès de vie. Vous seule savez réellement d'où il provient, et combien je suis incapable d'en guérir par moi-même...

Cette fois, Clotilde le prie de se taire :

Cher ami, vos allusions, directes ou indirectes,

sur certain sujet me laissent une gêne douloureuse que je ne puis surmonter que difficilement, et dont nos relations ne se ressentent que trop.

Dans mon intérêt comme dans le vôtre, je voudrais pouvoir répondre à vos vœux; mais, dans votre intérêt comme dans le mien, il faut que je me sente libre. Ma jeunesse se trouve atténuée par ma faiblesse physique et l'amertume de ma situation ; et mon rôle de nullité est vraiment le seul qui me convienne actuellement.

Ayant ainsi marqué, de si légère façon, qu'elle est en quelque sorte « indisponible », elle ajoute ce conseil, qui a dû rarement venir sous la plume d'une femme :

L'amour n'est pas indispensable dans les mœurs des hommes ; vous devez vivre comme si je n'étais pas au monde, et me regarder comme une sincère amie, dont le bonheur actuel serait d'embellir quelques-uns de vos moments... Oublions nos sexes pour penser à nos cœurs. Pendant quelque temps ce sera un petit effort à faire, et puis nous en serons en confiance bien mieux...

Ici Comte est frappé au cœur : car l'idole croit qu'il peut ne pas aimer rien que l'idole. Et il fait une réponse que j'ose dire admirable. Il emploie encore le mot cru, la forme brutale, mais il atteint précisément cette sorte d'éloquence tumultueuse et ardente, née de tout sentiment profond qu'on veut faire partager :

...Quant à l'étrange remède que vous me permettez,

— s'écrie-t-il, — ce conseil honore davantage votre abnégation que votre raison. Oublier nos sexes, vivre comme si vous n'étiez pas au monde, en un mot donner mon âme à vous et mon corps à d'autres, tout cela m'est impossible ; mon cœur se sent incapable de telles abstractions; je sais souffrir et respecter, mais non mentir et partager...

Vous exagérez, Clotilde, la grossièreté masculine, du moins chez les nobles types. Elle nous permet, en effet, le plaisir sans amour, mais seulement lorsque le cœur est libre ; lorsqu'il se sent vraiment pris, cette brutalité nous devient impossible. J'ai dû longtemps recourir, comme tant d'autres, à ces ignobles satisfactions, puisque toutes relations sexuelles avaient déjà cessé, dans mon triste ménage, un an avant votre propre mariage. Mais depuis que je suis à vous, ma continence, quoique parfois douloureuse, est toujours peu méritoire, parce que je ne pourrais plus vivre autrement. Que votre aveugle générosité cesse donc de me conseiller une conduite, dont votre involontaire ascendant m'interdit la possibilité.

... Je vous aime comme on n'a peut-être jamais aimé à mon âge, qui consolide ma noble passion, en me permettant de mieux apprécier combien elle est dignement placée. Mais l'amour, chez les âmes supérieures, augmente le respect et la délicatesse, loin de les affaiblir.

A vingt ans, je vous eusse déjà respectée comme une sœur, tant que vos convenances ou vos dispositions l'auraient exigé. Pourquoi serais-je aujourd'hui moins délicat, puisque je suis, au fond, plus pur qu'alors, et même plus tendre, sans être moins ardent?

Mais, tout éloquent qu'il fût, Clotilde garda sa réserve, sa crainte de l'amour masculin, et son

impossibilité d'y céder. Elle s'excuse délicieusement :

Je m'explique toujours mal sans doute, — écrit-elle, le même jour, 5 décembre, — quand il s'agit du sujet que nous traitons depuis si longtemps. Ce n'est pas, mon cher ami, ma liberté matérielle qui m'est nécessaire pour disposer de moi ; c'est ma pleine liberté morale... Le cœur ne se gouverne pas comme l'esprit. Une femme légère ou coquette peut seule abuser de l'incertitude d'un homme. Moi, je vous le dis maintenant comme j'ai toujours eu l'intention que vous le compreniez : je ne sais pas ce que deviendront mes sentiments, mais, maintenant, je ne *puis rien pour le bonheur d'un homme*...

Voilà ce qu'il faut que je vous dise ; je ne veux pas exploiter votre intérêt par une erreur. Je vous aime chèrement ; mais je ne sais pas si mon attachement prendra la nuance nécessaire à l'intimité que vous désirez...

Si cette netteté n'arrache pas à Comte l'espoir qu'il voulait à tout prix caresser, du moins a-t-il conscience que, pour le présent, la barrière est infranchissable. Et l'on voit naître pour la première fois, dans son esprit, cette conception des amours chastes, dont il fera plus tard un dogme. Puisqu'il aime Clotilde, et qu'il ne peut la posséder, il lui plaît de croire que sa volonté est pour quelque chose dans sa continence ; et puisque cette continence, qui lui déplaît si fort, est inévitable, il met désormais très haut le célibat et les célibataires. Si, malgré lui, des plaintes sourdent encore dans ses lettres, ce sont plutôt des regrets que des

reproches, et je citerai cette phrase que l'on croirait échappée au docteur Faust : « Ce mémorable épisode (c'est-à-dire la crise sensuelle de septembre, renouvelée en décembre, et brisée par la résistance de Clotilde) m'a fait amèrement sentir combien le défaut de jeunesse et de beauté constitue d'irréparables lacunes... » Hélas ! lui aussi, comme Faust, il aurait sans doute renoncé à l'effort de sa vie, à son œuvre déjà aux trois quarts achevée, à son nom déjà rayonnant, pour puiser, par grâce de jeunesse et de beauté, à la coupe qui lui échappait ; — lui aussi, il eût tout donné, gloire et science, pour le baiser de sa Marguerite... Cri terrible de l'homme à son déclin, cri terrible surtout, quand celui qui le pousse limite son espoir à son chemin terrestre, et quand, sa route achevée, il se demande, dans une angoisse, s'il en a bien cueilli, tout le long, toutes les fleurs... Quand il était jeune, lui Comte, et que, disciple de M. de Saint-Simon, il cherchait, dans Aristote et dans Condorcet, la formule du progrès social, il ne se doutait pas que la jeunesse fût bonne de soi, ni qu'il dût en arriver, un jour, à regretter de n'être point beau. Et ce sont ces deux choses, jeunesse et beauté, qu'il a reconnues, tout d'un coup, comme les meilleures, comme les seules, même désirables ; il l'a senti, dit-il, et senti *amèrement*. Toute la détresse humaine est dans cet adverbe.

On doit y voir aussi un doute non équivoque de la vertu des femmes ; car en regrettant de n'être ni

jeune ni beau, Comte sous-entend que, s'il eût été l'un et l'autre, nulle, et pas même Clotilde, ne lui eût résisté. C'est aussi l'idée de Méphistophélès, avec cette addition chez celui-ci, que, pour plaire à une femme, il faut une troisième vertu, qui est d'être riche.

Mais, ces soupirs mis à part, la soumission de Comte à la décision qui ajourne son bonheur semble sincère. Il se déclare :

... du très petit nombre des organisations assez nobles pour supporter de tels délais, dussent-ils même devenir éternels, à la condition — ajoute-t-il vite — qu'on ne lui ôte jamais l'espérance.

En d'autres termes, la vie chaste, à laquelle il est ainsi réduit, sera supportable, — s'il peut lui supposer une fin.

Quant aux divers embarras ou dangers, — prononce-t-il, — d'une inévitable continence... je crois pouvoir répondre de les surmonter graduellement, sans que ma santé en reçoive aucune profonde atteinte. Je m'efforcerai d'ailleurs, suivant ma tendance ordinaire, de convertir cette nouvelle condition d'existence en une source habituelle d'intime perfectionnement personnel, surtout moral, et même physique.

On comprend mal ce qu'il veut dire, mais lui-même ne le savait pas encore très bien. Il doit se familiariser avec l'idée, toute nouvelle pour lui, que des hommes existent, qui vivent chastes, et, suivant sa méthode, il essaye de tirer de cette

exception une règle sociale. Et comme toute règle doit conduire au perfectionnement, il en viendra à conclure que la perfection totale est dans le célibat : c'est tout juste ce que saint Paul, bien avant lui et pour d'autres causes, avait trouvé.

Tout cela, je le répète, est encore flou dans ses rêves, mais cela y est ; et la façon dont il en parle à Clotilde est d'une rare élévation, encore que nébuleuse :

Au lieu d'oublier la diversité de nos sexes, dirigeons-la, d'un commun accord, vers sa plus noble destination : l'amélioration mutuelle de notre propre nature intellectuelle et affective.

L'amant et l'amie peuvent y trouver loyalement un inépuisable avenir de grandeur et de tendresse, quelque prolongée que doive être encore leur digne existence commune...

Et il ajoute cette promesse, qu'il a si scrupuleusement, si tristement et si prématurément tenue :

Si j'avais jamais le malheur de vous perdre, je devrais m'efforcer de vous survivre, afin de faire assez apprécier au monde l'éminente nature qu'il aurait trop peu comprise...

Clotilde, ayant lu cette lettre, sentit qu'il était enfin maté, — qu'elle avait, pour longtemps, vaincu la bête masculine, et qu'elle pouvait se plaire, sans crainte secrète, dans le commerce de son ami. Un rayon moins triste passe sur ses jours.

Et en retour de l'engagement qu'il a pris, elle fait

un vœu si tôt, hélas, exaucé... Ce n'est qu'une phrase, mais il en est peu, dans toute la littérature, qui la dépassent en beauté :

> Quel que soit notre sort, j'espère que la mort seule rompra le lien fondé sur tous ces sentiments ; et je vous offre la douceur de cette pensée, en échange de celles que je vous ai ôtées.

Ceci est d'une féminité exquise : on dirait la main même, la main si chère de Clotilde, passant sur le front de son ami, — substituant à toutes ses pensées troubles la pensée de résignation qu'elle lui voulait donner : et je ne connais pas, dis-je, dans toute la littérature, une phrase qui dépasse celle-ci en beauté.

Si j'ai groupé l'un en face de l'autre les extraits de ces lettres, les supplications de Comte, les refus de Clotilde, l'acceptation finale de Comte, c'est qu'il m'a paru utile de faire nettement jaillir des textes une vérité trop longtemps cachée. Je n'ai point cédé au plaisir de glaner, dans l'œuvre d'un haut penseur, des phrases dont certaines seraient indignes d'un amoureux du plus bas ordre, et dont d'autres, la plupart, sont plutôt faites pour un précis de physiologie médicale; mais j'ai voulu qu'à la lumière de ces désirs si mal voilés, de ces regrets si peu étouffés, et de cette soumission, enfin, toujours amoureuse, mais nettement respectueuse, la figure de Clotilde sortît d'une ombre chaque jour épaissie.

On demandait : A-t-elle été la maîtresse de Comte ? Certains, sans avoir demandé, ont sous-entendu de telle sorte, qu'ils semblaient affirmer ; c'est le cas de Joseph Bertrand : celui-ci est allé jusqu'à écrire que mon grand-père était *le beau-frère malgré lui* d'Auguste Comte. Cependant, Bertrand m'avait fait l'honneur, en 1896, de venir me voir, de me demander ce que je savais ; je le lui avais dit, je lui avais porté, à Viroflay, certain dimanche qu'il m'avait prié à déjeuner, une partie des documents qui sont dans ce livre, mais en ce temps-là, ni moi qui étais bien jeune, ni lui qui était peut-être trop vieux, ne connaissions la « correspondance sacrée » ; il eut donc le tort de faire, sans être exactement documenté, un article, fort injuste, qui parut dans la *Revue des Deux Mondes*, fin 1896. Il prêta ainsi à la fausse légende de Clotilde de Vaux l'autorité de son nom et la force de son esprit. Mais la vérité, même contre l'esprit de Joseph Bertrand, peut prévaloir [1]. Clotilde de Vaux, on vient de s'en convaincre, n'était pas encore, en décembre 1845, la maîtresse d'Auguste Comte, — et dans les quatre mois qu'elle allait encore vivre, la maladie ne lui laisserait pas la possibilité de le devenir, à supposer qu'elle l'eût cherché. Car, à présent, la maladie galopait.

Dès la fin de novembre, Comte avait manœuvré

1. Le *Journal des Goncourt* n'est pas mieux renseigné, et parle, lui aussi, de ce qu'il ignore.

pour substituer son médecin à celui de la famille Marie : c'est le reproche le plus direct que mon grand-père lui ait fait, et de ce reproche découlaient tous les autres. Le médecin de mes parents s'appelait le docteur Chérest. Il était, lui aussi, lui comme tous, amoureux de Clotilde : je le tiens très formellement de ma grand'mère, qui en reçut plus tard l'aveu du docteur. Elle en parla, en 1897, à M. Mendès, le chef éminent de l'église positiviste du Brésil. Ce sont même les confidences de ma grand'mère qui firent inférer, à tort, à M. Mendès, dans sa correspondance, que l'homme que Clotilde avait aimé était le docteur Chérest, et non Armand Marrast. — Comte, très soupçonneux toujours, et plus encore quand il s'agissait de Clotilde, flaira-t-il ce nouveau rival? Chercha-t-il à éliminer le docteur Chérest, comme il avait fait pour Marrast? Ou fut-il sincère dans son désir de soulager la malade par un nouveau médecin, ayant de nouvelles vues? Ou obéit-il à ces diverses suggestions ensemble, et à celle-ci encore que, tenant déjà Clotilde par ses légers subsides, par Sophie, il l'encerclerait et l'aurait mieux à lui, s'il la tenait encore par le médecin? Si tout cela est possible, qui est certain?

En tous cas, il ne semble pas que, scientifiquement, Comte dût avoir des griefs contre le docteur Chérest. Au contraire, leur matière était la même; Chérest avait dit (on se le rappelle) que Clotilde n'était guère justiciable du pharmacien, et c'était

la marotte de Comte, de croire à la nature plus qu'aux médicaments. Par là se souvenait-il de ses conversations avec Samuel Hahnemann, le père de la méthode homéopathique, dont le fauteuil, aux Italiens, était voisin du sien.

Auguste Comte avait pris de lui le mépris de la médecine, sinon des médecins. Il associa cette notion rudimentaire aux idées personnelles qu'il avait sur Gall et sur Bichat, et se pensa un grand docteur. Il conclut, par la même occasion, que le docteur Chérest, qui soignait Clotilde sans la guérir, ne pouvait être qu'un ignorant. Je n'ai retrouvé aucune des ordonnances délivrées alors par le docteur Chérest ; la dernière que je possède remonte à la fin de 1844, mais Clotilde dit, dans une de ses lettres, qu'il lui fait prendre de la digitale. Or, dès 1842, un autre docteur, Andral, après examen de Clotilde, portait ce diagnostic : « névrose du cœur », et prescrivait : poudre de digitale, emplâtre de ciguë sur la région du cœur. C'est bien le régime continué par le docteur Chérest ; je ne sais pas si lui, comme Andral, se trompait, et si c'etait la poitrine, plutôt que le cœur, qui était malade chez Clotilde : ses crachements de sang le feraient supposer; mais on a vu des cardiaques, au dernier période, cracher le sang, eux aussi. Par conséquent, malgré ce symptôme, Chérest pouvait croire à la maladie de cœur. Ce fut également la première pensée du nouveau médecin, à qui Comte parvint à envoyer Clotilde.

Longtemps objurguée et longtemps hésitante, la jeune femme se décida, fin novembre, à consulter, à l'insu des siens, le docteur Pinel-Grandchamp, demeurant 15, rue Saint-Hyacinthe, près de la place Saint-Michel. Celui-ci ausculta Clotilde pendant une grande heure. En suite de quoi, il prescrivit une potion, dont on verra plus tard les effets, et une pommade ammoniacale, pour friction de la région dorsale.

Comme il fallait s'y attendre, Clotilde, changeant de médecin, et le faisant en cachette, ne manqua pas de se trouver mieux. Avec un peu de force revenue, elle se retourne vers *Wilhelmine*, et songe, de bonne foi, qu'elle va pouvoir finir :

Je reprends ma pauvre plume aujourd'hui, — écrit-elle le 30 novembre, — et si M. Grandchamp me vient en aide, je tâcherai d'avoir fini mon œuvre de douleur dans les deux premiers tiers de décembre.

Ceux qui, étant malades, ont dû interrompre, et puis reprendre, et de nouveau laisser, un travail au chantier, comprendront l'expression « œuvre de douleur ». Dans l'état de langueur où l'on tombe, il vous vient une sorte de haine de ce qui reste à faire, et de dégoût de ce qui est fait. On a une sensation d'avortement pour le passé, de stérilité pour l'avenir. Il faut cependant que la plume soit reprise, et on la reprend, mais dans un effort de volonté si douloureux, qu'on préférerait mourir. Certains jours, sans doute, il y a des éclaircies,

l'esprit est plus lucide, le corps est plus vaillant ; on repart ; on s'étonne d'avoir douté, et de soi, et de son travail ; — on écrit quelques pages, et soudain on en a assez, on en a trop, et, de nouveau, on voudrait ne plus rien être, que quelque chose qui n'aurait pas de pensée.

Il faut se souvenir de ce mal supplémentaire qui accablait Clotilde, lorsque l'on songe à sa triste vie; il faut y penser surtout avant que de juger ses inconséquences ou ses sautes d'humeur.

D'ailleurs, — comme il fallait s'y attendre aussi, — le mieux éprouvé après les premiers soins du docteur Grandchamp, ne dura pas. Elle était trop atteinte pour qu'une friction fît autre chose que de la remonter momentanément ; et parce qu'elle avait trop espéré de ce changement de médecin, elle retomba d'autant plus bas, quand elle en sentit la vanité. Quatre jours après s'être remise à *Wilhelmine*, elle s'arrêtait encore.

La potion du docteur Grandchamp détermina une grande irritation d'entrailles, qui retint la jeune femme à la chambre. Elle s'en consola en y voyant un indice d'allégement pour son cœur. Elle écrit à Comte, le 11 décembre :

Le haut va bien, et d'autant mieux. Mais la marche ne m'est pas encore possible...

Elle continue, pourtant, à se louer de son nouveau docteur :

M. Grandchamp me fait bien sur bien, et c'est un vrai cadeau que je vous dois... Quant à mes poumons, il me les garantit...

Cette confiance qui lui revient, Comte la partage :

11 décembre.

Le meilleur état de votre santé fondamentale m'impose de douces obligations nouvelles envers le docteur Grandchamp, que je me félicite de vous avoir donné : je savais bien que son influence vous guérirait et vous rassurerait...

Dès qu'il y a un peu de mieux, en effet, Clotilde s'y raccroche, et comme elle aime mieux souffrir des entrailles qu'étouffer, elle n'est point fâchée d'avoir motif à rester chez elle, pour travailloter. C'est pendant ces quelques jours de répit qu'elle reçoit la visite de madame Marrast, peut-être envoyée par son mari.

Elle m'a questionnée, — dit Clotilde à Comte, — sur les papiers qu'elle voyait, et m'a demandé si j'avais *fini* quelque chose. J'ai jugé par sa *façon* que je ne serais pas mal accueillie à mon retour au *National.* J'en suis contente : vous savez que ce n'est pas dans mon amour-propre, mais dans mon cœur....

Je voudrais bien savoir aller plus rondement en besogne ; j'ai les idées, mais le *faire* m'est encore très nouveau, et c'est là ce qui me fatigue pour très peu de résultats... Cela me viendra comme aux autres, et alors peut-être gagnerai-je comme eux amplement ma vie.

Combien je vous associe à ce dénouement-là ! Je n'oublierai jamais de combien de manières vous m'avez adouci la voie, et je serais bien *fière* de vous procurer à mon tour quelques plaisirs....

J'avais toutes ces pensées-là dans le cœur, en vous quittant hier : n'allez pas les attribuer à la visite de madame Marrast...

Mais si : il les attribuait, sinon à madame Marrast, du moins à Armand Marrast. On sait qu'il voyait rouge, dès qu'il entendait ce nom. Il veut bien féliciter Clotilde d'avoir reçu cette visite, mais il ajoute assez vilainement :

Toutefois, je doute beaucoup que jamais votre noble direction convienne assez à ces gens-là pour vous procurer une carrière lucrative...

On voit que l'amour, même chez les plus grands, reste profondément égoïste. Tout au fond de lui-même, Comte préférait Clotilde pauvre que tirée de gêne par l'aide du *National*. Son amie, si triste et si malade, avide de la moindre lueur d'espoir, il ne lui permettait ni de guérir, ni d'espérer, si c'était par un autre que lui. Rien n'est plus plat, plus misérable, — plus humain :

Je vous verrais d'ailleurs avec un profond chagrin — poursuit-il — vous trop rapprocher d'un milieu aussi dangereux qui, au fond, n'est pas plus digne de vous par l'esprit que par le cœur, et dont le contact habituel ne pourrait que vous amoindrir bientôt à tous égards. C'est aujourd'hui un résultat bien difficile et très rare que de vivre noblement de sa plume : la

matérialité du but tend à dégrader les plus éminents travaux. Si le *National* accepte *Wilhelmine*... nous devrons nous en réjouir... Mais dans le cas de l'avortement, très possible encore, de ces nouvelles avances, ne vous inquiétez pas trop, et ne faites à cet égard aucune grave concession : nous saurons bien, sans doute, publier autrement votre œuvre...

La douche est complète. Clotilde en reste désemparée, et naturellement sa santé s'en ressent. Elle a une nouvelle crise d'étouffement. On lui met des sangsues. Comte, qui profite de tout, en profite pour lui proposer de venir se faire soigner chez lui. Mais Clotilde n'a pas plus de raison de lui céder aujourd'hui qu'hier. Elle refuse. Elle continuera à se faire soigner chez elle. Et elle va toujours déclinant, quoique encore avec des ressauts. Le 26 décembre, elle écrit :

Si vous avez un *Barbier* demain, je vous demande de le réserver à quelque dame moins asthmatique que moi. Mon mieux n'est et ne peut être encore qu'un château branlant ; il faut que le temps seconde un peu le médecin et la malade.

J'ai beaucoup souffert de mes bronches, ces jours-ci, et je crois que je me déciderais à un vésicatoire, si M. Grandchamp m'en promettait du résultat...

Mais plus encore que de ses malaises, elle souffre des attaques de Comte contre Marrast. Sans défendre le journaliste, elle l'excuse. — Ce qu'il a attendu d'elle, Comte lui-même ne l'a-t-il pas désiré? Après la publication de la *Lucie*, Marrast,

comme Comte, a deviné que, derrière Lucie, il y a Clotilde. Il a essayé de savoir si l'auteur a la même vertu que l'héroïne ; il a tâté le terrain, et s'il l'a voulu tâter d'un peu près, cela tient à ce que, par la faute de Comte, il a cru qu'elle était pour Comte plus qu'une amie ; et quand on est la maîtresse d'un homme, on peut sans doute l'être de deux. Mais elle a su l'écarter, sans cependant perdre sa bonne amitié : cela n'est pas si mal arrangé. Et elle a cette phrase philosophique :

A la place de M. M... beaucoup d'hommes eussent fait comme ou pis que lui...

Puis, très catégorique :

Je vous demande donc, mon cher ami, de me laisser considérer ce côté-là comme une ressource possible. Il me serait très précieux de débuter ainsi, et je suis très bonne gardienne de ma volonté sous les grands rapports. J'ai toujours eu des intimités parmi les hommes ; je les connais mieux que les femmes.

Bonsoir, mon cher ami, portez-vous plus fort que moi.

Comte fut profondément vexé de ce ton léger, pour ne point dire moqueur. Il monta sur son piédestal, et laissa tomber ceci :

Vous savez que je ne puis faire à M. Armand Marrast l'honneur de devenir jamais jaloux de lui sous aucun rapport.

Puis il se loue d'avoir, dès le début, signalé et stigmatisé cette conduite « odieuse et même

méprisable ». Et ensuite, oubliant qu'en faisant le portrait de Marrast, il fait presque le sien, pour le point de vue spécial où il se plaçait, il s'écrie :

Sans doute, comme vous le dites, beaucoup d'autres n'auraient pàs mieux agi, parce que les roués sont devenus très communs. Mais faut-il donc se conduire vulgairement quand on s'érige en réformateur social? Ceux qui tonnent chaque matin contre les abus des gouvernants sont-ils excusables de faire de leur propre puissance un abus encore plus immoral? Permettez-moi d'ailleurs de croire qu'il existe heureusement un grand nombre d'hommes incapables d'une telle indélicatesse ; peut-être même en trouverais-je parmi nos journalistes, malgré leur corruption spéciale. Il ne vous a, dites-vous, tendu que des pièges visibles ! Mais ne vous en eût-il dressé d'aucune espèce, son projet serait-il meilleur, quoique exécuté sans dissimulations?...

Tout cela est parfait, mais dit par Comte, comme c'est drôle ! Et à quelle déformation de jugement ne peut-on arriver ! Le si fin psychologue qu'il savait être, à certaines heures, perd complètement la notion de soi-même parce qu'il aime. Tout ce qu'il a fait contre Clotilde, son effort pour l'enserrer et l'amener à lui, il semble, de bonne foi, oublier qu'il l'a fait, et il reproche à Marrast de l'avoir voulu faire.

A tant d'anathèmes, Clotilde répond en rappelant ce qu'elle doit à Marrast, et elle s'étonne des étonnements de Comte. Au fait que lui a dit Marrast? « Il m'a dit », écrit-elle :

Je vous engage à prendre philosophiquement la vie ; des liens, dans votre position, ne constitueront jamais le désordre : il n'y a que les gens sans foi ni loi qui voudraient jeter la pierre à une femme parce qu'elle ne se condamne pas à la mort civile en même temps que son mari...

Or, ceci c'est précisément ce que Comte n'a cessé de répéter, et en juillet, et en août, et dans la crise de septembre. Perpétuellement, il l'a harcelée de l'insidieux conseil, que l'on peut, si la fatalité vous a jeté hors des règles, se faire à soi-même une loi qui ne s'applique point aux gens du commun. Il a dit à Clotilde :

Vous êtes victime de lois mal faites, je vous aime, — je vous donne la permission de m'aimer.

Marrast, de même, a dit à Clotilde :

Vous êtes liée à un infâme ; vous ne pouvez, socialement, briser ce lien, — s'il vous faut un consolateur, regardez un peu de mon côté.

Les deux doctrines s'enchevêtrent, les deux suggestions se valent, et la première conclusion à en tirer, c'est que Clotilde, vraiment, recevait de bien mauvais conseils.

Si en même temps l'on veut bien prendre garde que l'un de ces conseilleurs était en même temps un « payeur », ce qui est rare, et que l'autre, Marrast, était celui qu'elle avait longtemps aimé en silence, celui vers qui ses yeux s'étaient levés

quand elle ignorait qu'il fût marié : et si l'on veut bien se souvenir qu'elle lui a cependant résisté, à lui comme à Auguste Comte, — sans se demander si sa résistance au premier ne brisait pas tout son avenir de romancière, ni si sa résistance au second n'empêchait pas l'amélioration matérielle de sa vie, — on arrive à cette deuxième conclusion que Clotilde, sans préjugés ni religion, par la seule force d'une vertu intérieure, était vraiment une rare honnête femme.

Et c'était une femme aussi, qui, toute malade, ne cessait pas d'être spirituelle.

Voici sa lettre de bonne année à Comte, datée du 2 janvier :

... Les splendeurs du jour et le temps d'hier (il avait plu toute la journée) m'ont tenue renfermée rue Pavée ; je ne vous porterai donc aucune nouvelle extérieure. Celles d'intérieur, qui me concernent, sont bonnes et me font espérer que toutes les guerres civiles ont cessé pour moi : c'est déjà cela... J'ai gagné un peu de force, ce mois-ci, à mon régime de repos, et le temps est venu de travailler pour moi. *Wilhelmine* m'intéresse chaque jour davantage : c'est l'enfant de mes tristesses solitaires, et je me complairais à la développer si je n'avais pas mieux en vue. J'espère bien avoir fini avant le mois...

A demain, mon cher ami... J'espère faire mes visites de l'an dans le courant de juillet prochain. L'Humanité me dit très peu de choses à présent. Vous qui êtes une grande exception, recevez l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

Mais les « guerres civiles », pour employer le mot de Clotilde, ont comme essence de renaître par combustion spontanée : dès le 4 janvier, madame Marie, la mère, vient demander à Clotilde, dont la santé semble à tous un peu meilleure, de reprendre, comme avant, la vie commune pour les repas. La vieille dame, qui tient les cordons de la bourse, y voit tout avantage; Clotilde, au contraire, réclame sa bourse à elle, et veut en tenir elle-même les cordons. Et donc la mère ne convainc pas la fille ; la fille ne se rend pas aux raisons de la mère. Finalement, madame Marie donne cinquante francs à Clotilde, pour achever ce mois de janvier, dont quatre jours, sur trente et un, sont seulement écoulés. Il est vrai que Clotilde a l'argent de ses étrennes... Là-dessus, la jeune femme écrit à Comte :

... Sur mes quarante francs d'étrennes, j'en ai donné huit à ma portière, six à mon petit neveu, deux à mon facteur. Je n'ai heureusement besoin de rien pour mon entretien : ainsi je patienterai. Mon feuilleton fera à peu près quatre fois la *Lucie.* Je compte sur lui pour desserrer un peu ma situation; je suis bien heureuse d'avoir des forces maintenant...

C'est toujours le même refrain : la pauvreté, la mauvaise santé, l'espoir néanmoins d'aller mieux, et, en allant mieux, d'achever *Wilhelmine*, qui chassera le mauvais sort. Au moindre répit dans sa souffrance, Clotilde se croit sauve, redevient gaie, et chante.

Puis elle reprend son sujet préféré, *Wilhelmine* :

J'espère que vous trouverez de bonnes vues dans ma nouvelle œuvre. J'ai imaginé de mettre en regard de la mère excentrique une mère modèle faisant une fille heureuse : le tout se passe en esquisses, mais n'y est pas moins tracé. Peut-être vous donnerai-je ma seconde partie à lire...

Dans le post-scriptum — car elle se met comme Comte à en faire — elle lui adresse une demande bizarre :

Voudriez-vous, vous qui pensez si éloquemment et si bien, me faire la substance d'une lettre, à la fois *philosophique et sentimentale*, sur les avantages et l'importance de l'institution de la famille et du mariage? Ce serait un morceau que je me glorifierais de vous devoir, et qui ferait saillir mon personnage de Stéphane dans son action sur *Wilhelmine*. Par une note accessoire, je pourrais indiquer que cette lettre a été adressée à l'*auteur* par l'*auteur* de la philosophie positive...

Je n'ai pas à dire si Comte fut aux anges.

De nouveau, il part de là pour célébrer leur spirituelle union, déjà si féconde. Il trouve pour le dire des termes inouïs de respect, d'agenouillement et d'amour :

... Vous, mon incomparable Clotilde, qui fûtes à la fois plus irréprochable et plus malheureuse que moi, vous avez pourtant pris déjà l'initiative de cette sainte coopération. Serait-il possible qu'une telle épreuve ne

tendît spécialement à fortifier mon respectueux amour? Admis à contempler de près des vertus si éminentes et si modestes, pourrais-je ne pas me sentir de plus en plus touché?...

Quel saint Bernard, quel saint Thomas d'Aquin, quel saint Dominique a jamais parlé, d'une voix plus ardente, à la reine des cieux? Ces mêmes mots, qu'on retrouve dans les litanies et dans les prières des grands exaltés, ils se précipitent tout naturellement sous la plume de Comte, et c'est à une vivante qu'ils sont adressés. Et de même que le croyant se trouve rasséréné par le fait seul de sa prière, de même Comte, après avoir accompli son acte d'adoration, se trouve plus fort et plus paisible :

Je puis aujourd'hui, — déclare-t-il, — ma très chère Clotilde, vous remercier spécialement de la situation à la fois calme et délicieuse où nous sommes enfin parvenus, et qui certes est due surtout à votre affectueuse sagesse...

Vous sentez comme il vient à ce platonisme qui n'était ni dans sa nature, ni dans ses projets, mais qu'il lui faut bien accepter, et par la volonté de Clotilde, et par le triste état de la jeune femme. La maladie est revenue ; l'espèce d'éclaircie, qui a ouvert la nouvelle année, finit avec la première quinzaine du mois. Le 16, elle est reprise de fièvre, doit garder la chambre. Il est vrai que, le 18, elle éprouve un peu de mieux, mais si précaire !

Mon tendre ami, — écrit-elle, — je suis quitte de mes angoisses ; elles ont abouti à une énorme sueur, par laquelle se sera enfui le foie de morue, je lui souhaite bon voyage. En me couchant hier, je me croyais tombée dans le néant : aujourd'hui me voilà, grâce à Dieu, sur des jambes raisonnables...

... Si cela vous est égal, à vous et à Sophie, voulez-vous qu'elle vienne demain au lieu de mardi[1]. Je retournerai peut-être chez M. Grandchamp, et, dans ce cas, je lui reporterai son appareil...

Si cet état morbide ne permettait plus à Comte d'aspirer, du moins avant longtemps, à la réalisation où il s'était si longtemps complu, par contre les souffrances de Clotilde excitaient réellement tout ce qu'il peut y avoir de noble, de touchant, de grave et d'éternel dans un amour humain. Ses lettres de cette époque débordent d'épithètes ferventes, de pieuses et laudatives expressions, et il faudrait les reproduire dans leur entier pour en donner l'étonnante saveur. Il y a des phrases d'une douceur exquise, d'un charme même, qui sont inattendus chez un tel homme, et qui indiquent l'étiage de sa passion. Depuis novembre, il avait obtenu, on s'en souvient, l'autorisation de venir voir Clotilde chez elle ; il en profitait une fois par semaine, et, une fois par semaine, Clotilde, si elle l'avait pu, fût allée chez lui : elle le pouvait rarement.

Comte oppose ainsi les sentiments que lui procurent ces visites :

1. C'est Sophie qui mettait les ventouses.

Le jour que je vous reçois, il me semble que je commence à posséder convenablement mon véritable intérieur. Mais quand je viens vous voir, c'est vous-même que j'apprécie surtout. La noble simplicité de votre modeste asile me rappelle plus vivement et vos malheurs exceptionnels, et les éminentes qualités de votre cœur, comme de votre esprit. Tout ce qui m'entoure y tend à me pénétrer davantage d'une affectueuse admiration...

Comme il vient de reprendre son cours public annuel du dimanche, il fait remonter à elle la force de pensée qu'il sent en lui.

A ce noble amour, — s'écrie-t-il, — je devrai toujours, comme philosophe, de sentir enfin convenablement la prépondérance nécessaire de la vie affective... J'avais bien établi, dans mon livre fondamental, que ni la pensée, ni l'action, ne peuvent constituer le centre essentiel de l'existence humaine, qui doit se rapporter surtout à l'affection. Mais il fallait que cette conviction rationnelle fût consolidée et animée par un profond sentiment personnel... Tel est l'éminent service dont l'ensemble de mon essor sera toujours redevable, ma Clotilde, à votre adorable influence, qui ainsi contribuera beaucoup à rendre la seconde partie de ma carrière philosophique supérieure à la première, sinon quant à la pureté et à l'originalité des conceptions, du moins quant à la plénitude et à l'énergie de leur systématisation finale...

Ce passage est important. Il condamne les littréistes dans leur tentative de séparer le Comte d'avant Clotilde du Comte d'après Clotilde. Comte, je l'ai déjà dit, — mais je le redis encore

pour que l'on s'en souvienne, — Comte n'a ni voulu faire, ni fait deux œuvres distinctes ; il a persisté dans une voie unique, et il n'élève pas les conceptions de sa *Politique* contre celles de sa *Philosophie* : ce sont les mêmes, affirme-t-il, et qui atteignent, dans sa *Politique*, leur plénitude. Il ne donne pas cette justification après coup : c'est avant, pour ainsi dire, d'en avoir écrit une ligne qu'il dit ce qu'il mettra dans les quatre volumes de la *Politique.* De même qu'un grand fleuve, après avoir semblé se perdre dans les sables, reparaît, plusieurs centaines de kilomètres plus loin, sans cesser d'être le même puissant fleuve, de même la pensée de Comte, après la période « clotildienne », reste pareille à elle-même, et il suffit de lire attentivement les lettres à Clotilde, de suivre attentivement les mouvements de sa passion, pour retrouver la route qu'il a suivie, pour passer, comme sur un pont, de la *Philosophie* à la *Politique.* Le fil conducteur de sa pensée est ici.

Ce n'est pas à dire que les hautes spéculations où il se plaît, même dans ses lettres d'amour, le détournent des petits détails, et qu'il ne revienne, par un détour parfois un peu tiré, à des considérations fort terre à terre. Ainsi termine-t-il la longue lettre d'actions de grâce, dont j'ai extrait le passage ci-dessus, en priant Clotilde de dîner désormais avec lui, quand elle vient le voir le mercredi.

La jeune femme a montré bien souvent son

horreur de ce qui attente à sa liberté; sa réponse, datée du 27 janvier, le montre encore, dans laquelle elle déclare qu'« une femme qui s'en va dîner chez un homme fait un petit tour de force ».

Cette Clotilde est radicalement honnête, et d'une manière impénitente ; mais elle est aussi, comme tous les êtres humains, versatile, et, comme quelques-uns seulement, bonne. Le lendemain de cette réponse, elle se traîna, dans l'après-midi, jusque chez Comte ; elle le trouva fort mortifié de son refus, et, par là, ombrageux et attristé ; dépitée elle-même de n'être pas comprise, elle réprimanda vertement son philosophe. Mais, tout de suite après, elle eut pitié. Sitôt rentrée dans son « juchoir », elle lui écrivit :

Il est convenu que je vous demanderai de temps en temps votre dîner et votre société, en toute franchise de cœur et de parole.

Mais elle ne réalisa guère ce projet, que l'amour, comme aurait dit Honoré d'Urfé, arrachait à la condescendance.

Février débute avec de nouveaux crachements de sang. Le docteur Grandchamp lui pose un exutoire : ceci indique bien qu'il continue à croire plutôt à un trouble du cœur et de la circulation qu'à une affection pulmonaire. Pourtant en disant qu'elle a « recraché le sang ces deux dernières nuits », Clotilde ajoute qu'elle a beaucoup souffert de la gorge. Tout son pauvre être est déchiré.

Une crainte, en même temps, la poursuit, et c'est que sa mère n'ait connaissance de son état ; elle met sa fierté à ne pas montrer combien elle souffre : est-ce simplement pour éviter à sa mère d'inutiles angoisses? Est-ce pour échapper à des conseils et à une intrusion dans sa vie? Il y a sans doute des deux ; et ceci excuse, aux yeux de la postérité, cette famille Marie que Comte a tant décriée : si Clotilde avait dit à sa mère la moitié seulement de ce qu'elle confiait à Comte, sans doute cette mère se serait-elle plus efficacement préoccupée. Mais non ; lorsque Clotilde apprend à son ami qu'on lui met un exutoire, elle lui recommande le silence :

... Il n'en sera question avec qui que ce soit qu'avec vous ; ceci est un vrai secret de femme...

Ainsi, non seulement elle a renoncé à l'habituel médecin des siens, mais encore elle cache aux siens la façon dont elle est soignée ; le point est à noter. Elle le fait, à coup sûr, à bonne intention, mais du moins ne peut-on plus, à partir de ce moment, reprocher à sa mère de manquer de vigilance...

L'exutoire, étant chose nouvelle, fait le bien momentané qui suit chaque changement.

J'espère avoir fait un effort utile, — écrit Clotilde le 2 février, — et qui me profitera.

Wilhelmine avance et se colore ; je n'ai pas le défaut de l'engouement pour ce que je fais, mais je

sens que je n'ai pas fait une chose commune ; voilà tout ce que je désire pour commencer...

Et le rêve de finir la poursuit, le besoin d'achever au plus tôt :

Les Mémoires d'un prêtre doivent durer encore un mois dans le *National* : et je voudrais bien être sur les rangs avant la fin de ce temps...

Comte accepte avec son contentement habituel la confidence sur l'exutoire, confidence qu'il qualifie, très justement, de « plutôt conjugale qu'amicale ». Il en tire même un compliment, qui est du dernier galant :

Le pénible effort que vous avez sagement accompli assurera, je n'en doute point, l'entier rétablissement de votre précieuse santé. Mais je dois aussi vous y indiquer une autre efficacité naturelle, d'autant plus méritée que vous ne l'avez nullement recherchée ; c'est la tendance d'une telle médication à augmenter encore votre beauté, en consolidant votre charmante fraîcheur...

On sait que, là-dessus, Auguste Comte n'amplifiait pas. Du témoignage de ma grand'mère, Clotilde garda toujours un teint de jeune fille, d'une blancheur rose toute veloutée. Elle conserva cette grâce jusqu'au dernier moment, et c'est cela encore qui entretint, si longtemps, l'optimisme des siens.

Seul Auguste Comte savait le vrai cours de la

maladie, et encore était-il lui-même trompé par sa propre tendresse. S'il dit, parlant de *Wilhelmine* : « Nul ne saura jamais autant que moi, combien cette sainte conception se lie à vos profondes douleurs exceptionnelles », cependant, il ne croit pas, il ne veut pas croire à un dénouement fatal, et puisque, dans sa pensée, Clotilde se remettra, il veut bien envisager avec elle un meilleur sort, et le succès final, allant jusqu'à s'écrier :

Les grandes tribulations morales et physiques sont maintenant passées pour ma Clotilde...

Hélas! comme il est peu prophète, à ce moment, le grand homme, mais comme il est douloureusement attachant ! Il n'y a plus de petitesses ici, il y a là le plus intense amour, le plus sincère espoir, et si près de quoi, grand Dieu ! si près de quelle horrible catastrophe... Chaque mot d'adoration est une souffrance pour le lecteur, car on sait où cet aveugle va !

Cet aveugle a cependant, quelquefois, devant son amie si souffrante, si haletante, la perception fugace que personne n'y voit, ni lui, ni Clotilde, ni peut-être le médecin. Un jour du commencement de février, il s'en va trouver le docteur Grandchamp, il lui demande exactement ce qui en est. Et le docteur répond comme ils font tous. S'il a des craintes, il les cache. Il dit des banalités. Comme elles sont optimistes, Comte s'en contente. Il l'écrit à Clotilde :

La conversation que je viens d'avoir sur vous avec notre docteur m'a beaucoup satisfait. Maintenant qu'il a bien pu apprécier l'ensemble de votre constitution et de votre état, nous devons accorder une pleine confiance à sa déclaration confidentielle, que vous n'avez aucun vice organique et que votre santé s'améliorera. (6 février.)

« S'améliorera ! » Voici la réponse de Clotilde, trois jours après :

... Je retombe dans mes palpitations, parce que la congestion se fait au cœur...

Bientôt après, elle commence à douter du médecin que Comte lui a donné :

Nous causerons demain, après que j'aurai été faire la guerre au père Granch. Je suis épuisée ce matin d'avoir passé des heures entières de la nuit à tousser : mon cœur est comme un château de cartes, il me semble qu'il va s'écrouler ; paix cependant aux hommes de bonne volonté ! Mais je vois qu'il faut en passer par l'huile de foie de morue en ce monde...

Ce docteur Grandchamp semble un peu affolé : il trouble la malade avec des potions irritantes, en même temps qu'il l'écœure avec l'huile de foie de morue. Pour un médecin choisi par un ami d'Hahnemann, cela n'est pas trouvé. Lorsque Clotilde fut le voir, après cette nuit de toux dont elle vient de parler, il ne trouva rien de mieux que de lui donner une nouvelle drogue. L'effet en

fut déplorable. Voici ce qu'en dit Clotilde (on était alors en carnaval) :

Mon tendre ami... je voulais passer avec vous un moment de cette belle journée vouée aux folies ; mais j'ai eu un ou deux accès si peu philosophiques que je me suis trouvée indigne de prendre la plume pour vous ; et j'ai remis mon intention à aujourd'hui...

Ce n'est pas que je me meure, et je ne veux même occuper personne de ces ennuis-là. C'est la fièvre qui me reprend par bouffées ; j'ai voulu la chasser avec l'un des calmants de M. Grandchamp, et deux verres ont suffi pour me rendre une véritable inflammation d'entrailles. Dieu me préserve, pour soulager mes bronches, de perdre mon estomac et de remettre mes intestins dans l'état où je les ai eus pendant mon enfance...

Entendez-vous cette pauvre femme, qui va mourir, dire « ce n'est pas que je me meure » ! Elle ne croit la chose ni possible, ni concevable, et, toute brisée de fièvre, elle continue à espérer. Mais, le lendemain, elle ne va pas mieux ; elle ne peut se rendre rue Pavée, où Comte espérait la rencontrer. Il en gémit dans une longue lettre datée du 24 février, où je relève un premier écho, chez lui, des doutes de Clotilde sur l'habileté du docteur Grandchamp :

Vous avez sagement fait, — dit-il, — de suspendre l'héroïque révulsion de notre docteur, aussitôt que vos intestins y ont répugné ; car il importe surtout, comme vous le pensez, de maintenir en bon état votre appareil digestif. J'espère que vos précautions

arrivent assez tôt pour prévenir, à cet égard, toute perturbation durable : mais vos symptômes exigeaient cette prompte sollicitude. Peut-être M. Grandchamp a-t-il trop peu considéré ce danger accessoire de son énergique médication; Broussais y eût pensé davantage...

Il termine sa lettre par cette formule d'adoration :

Je baise chastement le front et les genoux de ma Clotilde.

Et la jeune femme, le sentant si inquiet d'elle, fait effort pour le rassurer, par une réponse datée du même jour, au soir :

Je vais tâcher de vous répondre un mot avec ma main tremblante, mon cher ami. Voilà une journée entièrement passée dans le repos, et qui m'a un peu rafraîchie.

J'ai bien une centaine de pulsations encore, et je ne sais trop ce que j'en ferai...

Puis il lui vient ce jugement :

... Ces médecins ont bien leur mauvais côté, on a raison. Il semble que les explications du malade soient un désappointement pour eux ; et alors ils lui ferment la bouche par une sentence, et l'estomac par une pilule. Vanité !...

Et elle pense à son livre :

Je crains d'être bien entravée pour ma fin de roman, et pourtant je ne serai vraiment tranquille qu'après...

C'est assez dire qu'elle mourra torturée. Puis,

comme si sa pensée, déjà dégagée de toutes contingences, volait d'un objet à l'autre, pour n'en oublier aucun, elle revient sur le grand débat de leur tendresse, et des obligations qu'elle a imposées à Comte. Elle dit ces phrases si pures, si hautes :

... Je ne pense pas que rien ne puisse troubler notre attachement. L'affection qui a accepté des nécessités douloureuses doit être cimentée. Les âmes scrupuleuses et ardentes rencontrent bien des Golgotha en ce monde ; mais du moins elles échappent souvent aux regrets et aux remords.

Comptez sur une sainte tendresse de ma part, mon cher ami. Je voudrais vous rendre des preuves ; mais où en prendre?...

L'homme à qui une mourante a écrit de telles choses est excusable d'en faire une divinité. Pour le présent, Comte, inquiet réellement de la drogue du docteur Grandchamp (c'était ce que le Codex appelle l'*huile infernale*), conseille à Clotilde le repos, les calmants, le lit, la diète. — Surtout, pas *Wilhelmine* !

... Ayez de la raison et de la fermeté jusqu'au bout, ma Clotilde. Je partage vivement vos justes regrets sur les tristes délais qu'éprouve, au moment final, un enfantement, cher à tant de titres, où l'ensemble d'un douloureux passé va fonder un noble avenir. Mais au nom même de votre éminent caractère, sachez en ajourner la fin autant que l'exigera votre précieuse santé, condition première de vos légitimes espérances...

A ce vœu, Clotilde répond, le 28 février :

Puissé-je reprendre bientôt mon travail ! Ce sera bien une œuvre douloureuse...

Toute misérable d'ailleurs, tout éplorée qu'elle soit, elle a encore la force de sourire. Elle fait suivre sa signature de ce commentaire sur la date :

28 février 1846, le mois où les femmes parlent le moins.

(Vous ne vous plaindrez pas cette fois du vague de ma date.)

Dans le même temps, madame Marie, la mère, doit s'aliter, avec un commencement de pleurésie; elle demande sa fille, qui le sait, et qui, trop souffrante elle-même, ne peut venir la voir. Et, dans le même temps aussi, ma grand'mère est obligée d'aller en Bourgogne : sa mère vient de mourir ; elle se devait un peu à son père, le vieux vigneron du Mâconnais, qui avait charge d'une autre fille, plus jeune. C'était donc tout le groupe de la rue Pavée désorganisé. Auguste Comte en profitait pour prendre, de plus en plus, empire sur Clotilde.

Se sentant inconsciemment nécessaire à Paris, ma grand'mère revint de Mâcon en hâte. Elle trouva son mari, mon grand-père, à la fois inquiet et irrité : inquiet de l'état de sa mère, et irrité contre sa sœur qui, altérée de repos et de silence, avait consigné sa porte ; et l'on n'ignorait pas que Comte, au moins une fois, avait été reçu par Clotilde, quand ses frères se heurtaient à une porte close. Ce fait, joint à l'éviction du docteur Chérest,

était interprété par mon grand-père comme un parti pris, chez sa sœur, de rompre avec les siens, — et il amassait contre Comte, auteur présumé responsable, toute une secrète mais ardente colère...

Ma grand'mère, heureusement, — parce qu'elle venait d'atteindre dix-sept ans, — avait, et le mépris des obstacles, et la confiance illimitée dans les choses et en soi. Elle força la consigne, monta chez Clotilde. Si la mine de la jeune femme, qui gardait, je l'ai dit, sa rare fraîcheur de teint, pouvait encore illusionner, par contre la toux, les crachements de sang et la fébrilité de la malade ne pouvaient, hélas ! faire illusion. Ma grand'mère fut effrayée; Clotilde, de son côté, eut une douce émotion à revoir sa petite belle-sœur; et elle, qui se serait tue sans doute devant son frère, elle ne cacha pas les griefs qu'elle commençait à amonceler contre le docteur Grandchamp. Elle le fit avec d'autant plus de netteté qu'elle était convaincue, la pauvre femme, qu'elle n'était pas gravement atteinte, — qu'elle eût, déjà, été guérie, si un docteur imbécile n'avait ajouté au malaise peu gênant des bronches un malaise douloureux et fort gênant des intestins.

Ma grand'mère comprit qu'il y avait, dans cette irritation de Clotilde, le moyen de la ressaisir, de la ramener aux soins du docteur Chérest. Elle s'en ouvrit à mon grand-père, qui fit une démarche auprès du docteur. Mais celui-ci, dont on sait qu'il aimait la jeune femme, avait été froissé trop pro-

fondément des procédés de Clotilde, pour vouloir revenir près d'elle sans un appel direct. Clotilde, retenue par la crainte de désobliger Comte, n'osa pas faire le geste qui peut-être l'eût sauvée. Quand elle revit ma grand'mère, elle prit prétexte d'un léger mieux, pour éloigner le retour du docteur Chérest. La petite belle-sœur, avec son opiniâtreté coutumière, garda son opinion, et son désir d'aboutir, — mais elle ne le put qu'une quinzaine plus tard, c'est-à-dire beaucoup trop tard.

Entre temps, Comte, avec un imperturbable cynisme, exhortait Clotilde à ne recevoir personne, que lui-même ; ni le père, ni les frères, ni la belle-sœur, mais lui.

Son vœu ne fut pas tout à fait exaucé. Car madame Marie, la mère, encore qu'imparfaitement guérie, monta chez sa fille. Clotilde en avisa Comte, et, dans ces quelques phrases, on retrouve, avec sa façon de dire si personnelle, l'âme de la Clotilde d'autrefois :

Ma mère vient de venir... elle a toujours ce cœur qui n'a pas battu un seul instant pour elle dans sa vie ; je la respecterais comme étrangère ; je l'aime ; et je la plains de ne pas voir plus net. Je me suis trouvée dans une situation singulière, qui a déterminé ma confiance entière envers elle, à l'égard de mon traitement. (Clotilde parle ici de son exutoire.) J'étais arrivée à manquer de petits objets nécessaires à mon bras ; elle s'est chargée de me les envoyer demain bien empaquetés, de me les apporter. Cette nouvelle lui a fait tant de plaisir que j'en ai éprouvé après la lui avoir dite...

Que cette mère est bien mère, qui, sevrée si longtemps de sa fille, et hantée de la crainte de la perdre moralement encore plus que matériellement, se repaît comme d'une manne des moindres marques d'affection. Le petit service que sa fille lui demande, elle ne souligne pas qu'il aurait dû, depuis longtemps, lui être demandé, à elle, et non à Comte; elle se borne à témoigner sa joie actuelle, sans retour aucun vers le passé. Elle montre qu'elle a bien, suivant la belle expression de Clotilde :

Ce cœur qui n'a pas battu un seul instant pour elle dans sa vie...

Dans la même lettre, Clotilde parle ainsi de sa santé :

J'espère que je m'en tirerai sans recourir à M. Grandchamp. J'étais pourtant assez effrayée de la folie de ma fièvre encore cette nuit. Jusqu'à une heure, j'ai été tentée de me lever et de courir la rue...

Cette recrudescence de fièvre, et peut-être également la conversation avec sa mère, la font prier son ami de différer, lui aussi, ses visites :

Après toutes les consignes que j'ai données et donne en bas pour ma famille, on n'y comprendrait rien...

Comte n'est pas tout à fait de cet avis ; mais il s'incline, en bougonnant. Il blâme les « susceptibilités égoïstes » des parents de Clotilde, qui ne parviennent pas à se rendre compte combien ses

visites, à lui, doivent être plus profitables à la malade que leurs visites, à eux. Au surplus, il pense bien qu'il ne restera pas longtemps sans que Clotilde ait besoin de lui, ou de Sophie ; il se préoccupe donc simplement de lui envoyer le docteur Grandchamp, qu'elle ne veut plus voir, mais qu'il faut bien voir, à défaut d'autres.

Le 4 mars, croyant que ce docteur, comme il l'en a prié, est allé rue Payenne, il écrit ceci, qui est un *mea culpa* à retenir :

Dans sa visite d'hier, M. Grandchamp a dû prendre des mesures décisives pour *réparer le mal qu'il vous a fait*. Car il doit maintenant sentir que sa médicamentation trop intense, trop brusque, a *seule* déterminé cette légère inflammation d'entrailles qui a été heureusement reconnue et soignée à temps... Nous avons, vous et moi, trop *aveuglément* respecté cette fois la sagesse doctorale, et *je me reproche* surtout de n'avoir pas assez redouté cette accumulation exagérée de révulsions puissantes qui pourtant me semblait peu convenir à un organisme aussi délicat...

Mais cet aveu d'erreur ne l'empêche pas de reprendre un ton doctrinal pour donner des prescriptions supplémentaires, en cas que le médecin n'y ait pas songé. Il recommande la diète, ce qui est peut-être bien, et même l'exagération de la diète, ce qui est peut-être mal :

Ne craignez pas, Clotilde, de vous affaiblir par insuffisance de nourriture, d'après un préjugé très accrédité chez votre famille ; ne faisant maintenant

presque aucune consommation de forces, vous avez peu besoin de réparation... Dût-il même survenir aussi un peu d'amaigrissement et de pâleur, ne vous en effrayez pas... Outre ma tendre sollicitude constante pour votre précieuse santé, je dois ici tenir beaucoup à *réparer* l'excès de confiance qui m'a empêché de vous mettre en garde contre une *dangereuse* exagération médicale. Laissez-moi donc, ma Clotilde, surveiller désormais avec plus d'attention et de clairvoyance l'ensemble d'un traitement qui me concerne de si près...

C'est ce rôle de médecin marron, si l'on peut dire, que mon grand-père a si vivement reproché à Comte ; il y voyait une prétention odieuse, justifiant tous les soupçons.

Le docteur Grandchamp, rabroué par Clotilde lors d'une récente visite, n'était pas pressé d'y retourner. Il se déroba par une excuse quelconque. Et Clotilde écrit à Comte :

... Je ne reste pas moins le juge un peu irrité de M. Grandchamp. Son croc-en-jambe actuel m'a donné sa mesure morale, et je lui écris en conséquence ce matin. Je l'oblige à suivre mon état jusqu'à dénouement (autant qu'on peut obliger un tel homme) ; ce dont il peut être sûr, c'est qu'il n'a pas ma sympathie.

Si vous le voyez, cher ami, ne lui dites rien de tout cela. Les mécontentements sérieux doivent se témoigner directement...

Je suis bien faible.

J'hypothéquerais bien la gloire que vous me promettez quelquefois pour acheter une nuit de sommeil...

Malgré tant de symptômes fâcheux, le fait que les bronches allaient un peu mieux encourageait

Comte dans la conviction que les troubles intestinaux n'étaient qu'un incident, et que, celui-ci vidé, le mieux général s'ensuivrait. Encore un peu de diète, et tout irait bien...

Le samedi suivant, Comte monta chez Clotilde. Elle était plus calme, il reprit espoir, revint à ses préoccupations amoureuses, à son désir d'union définitive. Clotilde était si lasse, qu'elle le laissa dire ; mais, lui parti, elle réfléchit. Elle réfléchit, plus peut-être qu'elle n'a jamais voulu l'avouer, et sur son état à elle, et sur celui de Comte, morbide aussi, dans un sens. Le lendemain matin, qui était le 8 mars, elle réunit ses forces pour lui écrire encore ; elle lui envoya ce billet :

... Je voulais, depuis longtemps, vous parler de vous, et hier j'espérais en avoir la force ; mais c'est une chose arrêtée, malgré toute la tendresse qui me pousse vers vous, votre exaltation me contraint à revenir à la plume.

Cher ami, votre attachement me rend bien heureuse, et souvent bien penseuse : je me demande si quelque jour vous ne me demanderez pas compte de ces distractions violentes jetées au milieu de votre vie publique ; d'un lien qui devait être tout douceur vous faites une sorte d'astringent pimenté, qui dissipe votre temps, votre pensée, et qui réagit sur moi... Vous vous trompez quand vous dites que l'amitié n'aime pas : je n'ai jamais osé être moi-même avec vous (et ne revenez pas aux causes vulgaires ou grossières que vous avez supposées jadis). Quand je me sers du mot *oser* c'est qu'il convient parfaitement. Si nous étions tous les deux calmes, je prouverais que l'amitié sait être

tendre et brave ; voilà pourquoi je patronne notre attachement de tous les noms les plus doux et les plus saints : c'est pour l'amener à me faire place à vos côtés, au coin du feu. Tout cela demande à être développé, et je vous promets que cela m'occupera tout de suite que je pourrai l'être...

J'ai beaucoup de choses amicales à vous dire. Il faut que je cesse pour aujourd'hui...

Recevez l'éternelle assurance de ma tendresse...

C'est ici la dernière lettre de Clotilde de Vaux.

Dans les quelque vingt-cinq jours qu'il lui reste à vivre, elle ne reprendra sa plume, ni pour Auguste Comte, ni pour *Wilhelmine*. Le roman si cher, caressé depuis si longtemps, elle en verra, pendant près d'un mois encore, la page inachevée, la page qui l'appelle, — mais elle manquera de force pour y revenir. C'est fini. La voix de Clotilde est éteinte...

Avant donc que de quitter pour jamais cette parole charmante, ce verbe primesautier, profond si souvent, — attardons-nous une dernière minute, revoyons, d'un seul coup de pensée, l'extraordinaire correspondance. — C'est d'abord, en avril-mai, le plaisir, tout naturel pour une jeune femme, de se sentir appréciée d'un penseur qui n'a pas réputation de galantin ; puis c'est son inquiétude devant une passion inattendue et soudain impétueuse, puis sa première défense par l'évocation d'un autre amour, encore douloureux, qu'elle jette

entre Comte et elle ; — puis, après cet aveu, sa reprise de confiance, un peu naïve, dans la sagesse d'un sage. Et voici l'heure douce de la publication de la *Lucie*, le repos si court à l'oasis de sa vie : ceci clôt la première phase, la seule que l'on aime à relire. Maintenant viennent, — après le baptême, — les défiances des siens, ses craintes à elle, pour la santé, pour la raison de Comte, l'hésitation qui la prend sur la route à choisir, et la folie où elle tombe elle-même, son offre de se donner, s'il le faut, pour que son ami soit heureux, — et son horreur de l'acte à accomplir, sa fuite, la poursuite de Comte, sa résistance, et la trêve d'octobre, le moment d'arrêt de lui et d'elle, comme font deux combattants avant la lutte finale. En novembre, Comte reprend l'attaque ; il n'accepte plus sa solitude douloureusement vertueuse, il veut, il exige « le gage définitif », — et Clotilde ne l'accorde pas, Clotilde n'accorde rien. Elle réclame la paix, le droit de travailler, de préparer son avenir ; et Comte, devant la moribonde à qui cet avenir échappe, n'ose plus rien tenter, se soumet. On arrive ainsi à la dernière lettre, si belle. Et, une fois de plus, il faut remarquer que cette correspondance, pour réelle qu'elle soit, semble artificielle, tant elle est habilement ordonnée : on ne pouvait la finir sur un plus rare morceau. Au long cantique d'amour, Clotilde répond, par la glorification de l'amitié. Elle, qui va mourir, elle sait, instinctivement, des choses que les hommes ne savent pas, —

et c'est que l'amitié peut « aimer », elle aussi, être « tendre et brave », elle aussi, et vaut mieux, pour la plénitude de l'affection, que l'« astringent pimenté », dont son ami s'est trop nourri. Ce serait délicieux, si, dit par une mourante, ce n'était déchirant...

VI

CLOTILDE ET COMTE

(Suite)

MORT DE CLOTILDE

Maintenant, Clotilde ne parlera plus. Pour la suivre dans ses moments suprêmes, nous n'avons rien de plus d'elle. Elle demeure, muette et blanche, sur le lit d'agonie, autour duquel vont s'agiter, et se la disputer, ses parents, son frère, sa belle-sœur, Auguste Comte, Sophie. Ce sont eux qui diront l'âpre lutte, sourde d'abord, ouverte bientôt, qui va les mettre aux prises, pour s'arracher mutuellement le dernier regard, le dernier serrement de main de Clotilde expirante.

Montons donc avec eux cet escalier de la rue Payenne, qui mène au petit appartement où Clotilde se mourait. J'ai attendu jusqu'à maintenant pour y faire pénétrer le lecteur, afin de mettre en

quelque sorte plus de piété dans cette intrusion, et de venir ici comme en un pèlerinage.

La maison de Clotilde, et qui existe encore, est une étroite et très modeste demeure bourgeoise de ce quartier du Marais, plein tout à la fois de vastes hôtels et de pauvres bicoques. La maison n'est pas large : deux fenêtres seulement sur la rue ; elle n'est pas haute : trois étages seulement, dont le dernier[1] mansardé. Ce dernier était celui de Clotilde. Elle disposait de quatre pièces et d'une cuisine. L'une des deux fenêtres donnant sur la rue, était celle du petit salon : c'est là qu'elle recevait Auguste Comte ; l'autre était celle de sa chambre à coucher : c'est là qu'elle est morte.

Je tiens ces détails de ma grand'mère, qui les donna devant moi à M. Texeira Mendès.

L'action de la jeune belle-sœur, dans ces derniers mois, est d'ailleurs plus marquée. Elle met sa jeunesse dans ces tristesses, et tâche de concilier l'inconciliable. Le 10 mars, elle fait pression sur Clotilde, et la décide à renoncer au docteur Grandchamp. C'était un premier point auquel Clotilde était déjà préparée, mais le deuxième, remplacer Grandchamp par Chérest, était plus difficile. Clotilde avait un peu honte de sa conduite. Elle appréhendait de revoir, devenue si faible, si atteinte, ce médecin de sa famille, écarté avec tant de désinvolture, et qui l'aimait. Mais il n'y avait

1. Ce dernier pourrait être dit *quatrième* ; il y a, entre le premier et le second, un étage supplémentaire.

guère d'autre parti à prendre. Si quelqu'un pouvait encore agir efficacement, ce n'était que le docteur Chérest, qui connaissait Clotilde depuis longtemps. La jeune femme laissa donc faire ma grand'mère, et le docteur Chérest revint.

Comte lui-même admit ce changement comme raisonnable :

Quoique j'aie d'abord regretté votre précipitation, d'ailleurs si naturelle, envers M. Grandchamp, je reconnais maintenant la sagesse effective de votre nouvelle résolution. Ce retour à un médecin mieux habitué à votre tempérament, et dont les défauts mêmes tendent spécialement à vous préserver de toute médication violente, nous offre d'utiles garanties, maintenant que se trouve établie la crise révulsive qu'il avait jadis trop peu sollicitée...

Cette dernière ligne est impayable : malgré le déplorable effet produit par la médication Grandchamp, dont les intestins de Clotilde restent déchirés, Comte ne veut pas démordre qu'elle pouvait être salutaire.

On sent qu'il se cherche des excuses à lui-même. En tous cas, de bon ou de mauvais gré, il reconnaît, et les erreurs passées de Grandchamp, et les garanties données par Chérest. Or le reproche fondamental que lui a fait mon grand-père, c'est d'avoir « tué » Clotilde par son intrusion dans le choix des docteurs. Je veux bien admettre que mon grand-père, ignorant l'état réel de sa sœur, amplifiait exagérément ses griefs. Mais Comte,

dans la suite, n'était pas si loin de penser comme lui. Onze ans plus tard, avant de mourir lui-même, il écrivait à madame Braziline :

... Ma *Béatrice* succomba, non à sa maladie, mais sous ses médecins. (24 août 1857.)

Comte unit ici, dans la même réprobation, et le docteur Grandchamp et le docteur Chérest ; cela est trop facile. Les documents produits sont contre lui ; et lui-même s'est plaint de la brutalité de Grandchamp, et lui-même a loué la douceur de Chérest. Si donc, comme il l'écrit à madame Braziline, et comme mon grand-père l'a toujours affirmé, la maladie de Clotilde a été empirée, au point de devenir mortelle, par une mauvaise médication, la faute en revient à un seul médecin : Grandchamp, — et, par-dessus Grandchamp, à un seul homme : Comte, qui lui avait confié Clotilde, malgré les parents de Clotilde.

Le philosophe ne fit jamais ce retour sur soi-même, il accusa tout le monde, excepté lui. Mieux encore : il prétendit continuer, au travers du docteur Chérest, ce rôle de surveillant et de juge suprême, qui lui avait si peu réussi, au travers du docteur Grandchamp. Tout en reconnaissant, dans sa lettre du 11 mars, que le « caractère doux et scrupuleux du docteur Chérest convient à la nature et à l'état » de Clotilde, lequel exige des soins « plus assidus qu'énergiques », il ne lui veut accorder qu'une confiance toujours révocable :

... Au reste, — dit-il, — je surveillerai cordialement, sans aucune aveugle soumission, l'ensemble de votre traitement, quelle qu'en soit la source ; je relis sérieusement mon Broussais à votre chère intention, en regrettant d'avoir trop subordonné mon propre jugement à celui de M. Grandchamp...

Cette indication est terrible. Comte a été fou : il est l'homme de l'idée fixe ; dès l'instant qu'il s'est donné un but, tout doit concourir à sa réalisation, et tout, qui n'y concourt pas, doit être impitoyablement rejeté. Son but étant de guérir Clotilde, par le moyen de son « propre jugement », on devine le ton autoritaire, et vite acerbe, de ses remarques sur les soins que la jeune femme recevait des autres, y eût-il, parmi ces autres, la mère, les frères, la belle-sœur.

Il profite de la possibilité où il est de disposer de Sophie et, par conséquent, de concourir matériellement plus que les proches au mieux-être de la malade, pour s'installer en quelque sorte rue Payenne.

Dur et brusque à l'égard de chacun, il reste, pour Clotilde, toute douceur. Il la gâte, il l'entoure d'une très certaine et constante affection. Il lui prête une montre, la montre de sa mère, il lui envoie des livres, il l'aide pécuniairement. Il est vraiment le bon ami, le protecteur.

La famille Marie, si Clotilde ne lui dit pas exactement tout ce qu'elle doit à Comte, sent tout de même le bien que la malade retire de cette amitié;

et c'est pourquoi les choses ne se gâtent pas immédiatement, malgré mon grand-père, intransigeant. Mon grand-père se souvient que le docteur Chérest, après avoir revu Clotilde, a dit : « Que puis-je faire à présent? Elle a les intestins à vif. » Il ne le pardonne pas à Comte, mais il se tait encore, et, devant la maladie qui s'aggrave, il y a, au milieu de mars, une sorte de trêve.

Madame Marie, la mère, ne fait pas attention, feint de ne pas faire attention aux exagérations aimantes de Comte ; elle vient voir sa fille, trouve Sophie, trouve Comte, mais, tant qu'elle peut elle-même venir librement, elle supporte. Ma grand'mère regarde, tout étonnée. Elle m'a dit souvent que Comte affectionnait les poses théâtrales, se mettait soudain à genoux, se précipitait au pied du lit de Clotilde, baisant la main allongée sur les draps. Ce n'était point les manières de la famille Marie, et ma grand'mère, du petit salon où elle se tenait d'habitude, voyait avec stupeur ces attitudes de jeune premier. Mais ces attitudes mêmes, par leur soudaineté, par leur exubérance, produisaient une sorte d'entraînement émotif. Les larmes, les cris, les mouvements désordonnés sont contagieux. Et ainsi, parfois, ma grand'mère, madame Marie même, cédant à la contagion, oubliaient leurs doutes sur la conduite de Comte, ne voyaient plus en lui que l'homme malheureux. C'est à une de ces minutes d'attendrissement près du lit de la malade que fait allusion la dernière

lettre adressée par Comte à Clotilde. J'en donne les lignes finales, de même que j'ai donné les suprêmes paroles de la jeune femme : on y trouvera comme un dernier portrait, fait par Comte lui-même, de Clotilde sur son lit d'agonie.

J'ai sous les yeux l'original de cette lettre. Écrite menu sur ces petits carrés de papier dont j'ai déjà parlé, elle est extrêmement longue, commencée le 18 mars, et additionnée de deux post-scriptum, tous deux datés du vendredi 20.

Le style est toujours le même, le sujet, toujours pareil : passion qui se ressasse, et qui ne se lasse point. Mais les phrases dernières ont un ton de haute mélancolie, dont on est déchiré.

... Adieu, mon éternelle compagne. Vous m'avez aujourd'hui fait profondément sentir le prix de votre noble pureté, qui nous a permis, devant votre mère, de tenir tendrement votre main dans les miennes, pendant que je contemplais cette angélique physionomie, dont l'altération passagère rend encore plus touchante la suave beauté...

Ce tableau dernier est bien celui qui convient à un si noble, si malheureux amour. Et il n'est pas possible que celui qui l'a tracé, d'une plume si aimante, ait été le méchant homme, le faux ami, que dénonce mon grand-père, — pas plus que mon grand-père n'était le mauvais frère, l'orgueilleux malfaisant, que Comte se flattait de démasquer. Mais ils étaient tous deux les illusionnés de leur affection ; ils se reprochaient l'un à l'autre, exagé-

rément, de s'arracher l'un l'autre le dernier regard d'une femme, diversement mais également aimée. Il faut se souvenir de cela, avant que de juger leurs jugements réciproques.

Je pense, quant à moi, que, dès cette fin de mars, Comte avait la tête troublée; je pense aussi que, sur le sujet même de Clotilde de Vaux, il ne retrouva jamais la plénitude de ses facultés.

Lorsque le mieux, escompté dans sa dernière lettre, eut enfin trahi son suprême espoir, il passa soudain à la conviction brutale de la fin prochaine. Il remplit alors et sa maison, et celle de mes grands-parents, et la chambre même de Clotilde, de ses navrantes lamentations. Convaincu de la mort imminente de son amie, il ne put s'empêcher de le crier partout, et de s'en faire, près de Clotilde même, le triste annonciateur. Parallèlement, sa jalousie s'exacerba. Toute minute où il n'était pas là, et que Clotilde consacrait à ses proches, lui était comme deux fois volée. Il fit donc monter la garde par Sophie. La domestique reçut l'ordre d'écarter, comme importuns, ceux-là mêmes qui étaient le propre sang de Clotilde. On pense qu'elle n'y parvint pas ; mais le fait qu'elle l'essaya provoqua l'inévitable rupture. Et à partir du moment où les liens de sociabilité furent en quelque sorte brisés, Comte remplit lui-même l'office de Cerbère.

« — Madame, — osa-t-il dire à madame Marie, la mère, — j'ai ordre de madame de Vaux

de ne laisser entrer ici que les femmes de service...

Et la mère de Clotilde répliqua :

« — Je serais bien heureuse, dans ce cas, d'être une femme de service... »

Bien des fois ma grand'mère est revenue sur cette scène, et c'était une scène entre cent. La lutte était incessamment à reprendre. Clotilde en restait épuisée, au point qu'un jour elle se laissa aller à dire à ma grand'mère : « Vois-tu, il vaut mieux que je meure... »

A partir du 27 ou 28 mars, c'est-à-dire du moment où elle n'eut plus la force de prendre parti et de retenir Comte, la maison sembla être à celui-ci, uniquement. Ma grand'mère ne s'y tenait qu'en tremblant. Chaque visite du docteur Chérest provoquait de véhéments reproches ; Sophie elle-même, prise entre les instructions de son maître, ses propres scrupules de déroger aux ordres du médecin et son affection réelle pour Clotilde, ne savait plus si elle devait administrer, ou n'administrer point, les médicaments ordonnés.

D'ailleurs, à quoi bon les médicaments? C'était trop tard : là-dessus du moins Comte avait raison. Quand vint le premier jour d'avril, ce mois si clair, on sentit autour de Clotilde que l'heure épouvantable approchait. Alors Comte songea à *Wilhelmine*. Avec sa brutalité habituelle, il demanda solennellement à la mourante de lui léguer le manuscrit. Clotilde ne répondit pas : sous ses yeux

clos, revit-elle, pauvre femme, ses récents mois de labeur, son désir de donner, après la *Lucie*, une œuvre plus achevée, plus considérable, — et son long effort, et son rêve inutile? Revit-elle ces instants charmants, où elle avait commencé d'écrire sa *Wilhelmine*, la chère œuvre, — et ces autres instants d'affres mortelles, où elle avait dû abandonner pour jamais ce qui était devenu son « œuvre de douleur »? Les mourants ajoutent au terrible secret de la mort l'effroyable chose qu'est leur mutisme plein de pensées. — Clotilde donc ne répondit pas : Comte en conclut qu'elle consentait, — madame Marie, la mère, qu'elle refusait. C'est pourquoi nous allons bientôt la voir retenir, avec une âpreté de mère spoliée, ce reste encore informe de la pensée de sa fille.

En même temps elle, la mère, devant le fait inévitable de la séparation, elle n'admettait pas que sa fille pût mourir tout entière : — ces traits, — oui, — cette beauté fine, — oui, — étant matière, devaient retourner à la matière, mais le souffle de Clotilde, l'âme de Clotilde, cela pouvait-il disparaître? Alors la vieille dame éprouva ce bouleversement d'âme qui nous fait espérer dans l'Inconnaissable puisque le connu nous manque. Elle se tourna vers la suprême consolation. Cette famille, qui avait si peu de piété habituelle, fit venir un prêtre près du lit de Clotilde.

La cérémonie d'extrême-onction eut lieu le jeudi 2 avril. Comte y assista.

On avait tiré le lit hors de l'alcôve ; le visage de Clotilde était tourné vers la fenêtre. Et, blanche dans le lit étroit, elle était déjà comme un cadavre exposé aux prières des foules. Les femmes étaient à genoux à même le plancher. Comte se tenait vers la tête du lit. Mon grand-père n'avait pas quitté le petit salon : n'étant pas religieux, il supportait d'autant plus difficilement cette cérémonie, que la présence de Comte lui en semblait la profanation. Le capitaine Marie, vieillard de plus de soixante-dix ans, s'appuyait contre le mur, près de la porte. Il avait souvent, sans doute, vu la mort, mais pas encore celle d'un de ses enfants ; son cœur dur s'amollissait.

Parmi ces malheureux, priant ou rêvant, et souffrant tous, le prêtre accomplissait les actes liturgiques. Sur les purs yeux de Clotilde, sur sa bouche spirituelle, sur son front qui avait tant pensé, et si bien, sur ses doigts amincis d'où la plume était tombée, sur tout son pauvre être épuisé, le prêtre, disant des mots de rédemption, faisait l'onction sacrée.

Clotilde avait toute sa connaissance. Elle savait de Comte qu'elle allait mourir ; elle savait pour quel mystérieux départ sa mère avait voulu qu'on lui fît cette toilette de purification. Elle ne s'y était pas refusée : elle n'avait jamais été sectaire, et, toute matérialiste qu'elle se crût, elle avait trop l'incoercible amour de la vie, pour ne pas accepter, avant de tout quitter, ce qui, peut-être, lui don-

nait tout. Elle laissait donc, sans résistance, le prêtre faire au-dessus d'elle les gestes consacrés. Mais elle ne parla pas. Au témoignage de mon grand-père, elle resta muette, comme elle l'était presque constamment depuis qu'elle gardait le lit.

C'était la deuxième fois, à bien peu de mois d'intervalle, que Comte, si longtemps éloigné de l'Église romaine, assistait à l'un de ses mystères. Et ce prêtre, qu'il voyait ici, c'était peut-être celui qui, au mois d'août dernier, avait baptisé le petit Léon ; c'était peut-être devant lui que Comte, tenant la main de Clotilde, s'était mystiquement uni à elle, en récitant le *credo* catholique. Et maintenant... Il était près de Clotilde ainsi qu'alors, mais chaque parole du prêtre était comme pour arracher son amie à la terre, et par conséquent à lui-même. Son amie ! sa Clotilde du mois d'août, si jolie, si jeune, si fière de la *Lucie* qui venait de paraître, — qu'est-ce donc que la Fatalité en avait fait? — Il s'effondra réellement, et, lui qui ne priait pas, il tomba à genoux, comme les femmes qui priaient.

Ainsi courbé, il se renouvela à lui-même le serment d'associer à jamais le nom de Clotilde à celui d'Auguste Comte ; une fois de plus, ici, dans cette chambre, près du lit de la moribonde, il prit, devant son amour, l'engagement d'être, devant la postérité, l'immortel ami de celle qu'il rendrait immortelle...

Dès le départ du prêtre, il s'approcha de Clotilde, et, faisant ma famille témoin de sa promesse, il dit quelque chose comme ceci :

— Ma Clotilde... Vous avez été méconnue... Moi, moi, je vous ferai connaître... Jamais aucune autre femme n'aura un rang aussi élevé...

Mon grand-père a entendu ces paroles, mais il n'y vit un sens que beaucoup plus tard, quand il apprit qu'en effet le nom de Clotilde de Vaux avait jailli sur le monde...

On retrouve, dans les prières quotidiennes de Comte, la trace de cette exclamation. Il la nomme son « effusion verbale du 2 avril ».

Le soir de ce 2 avril, il veilla Clotilde : ce fut son unique nuit, dans la maison de sa bien-aimée. Pauvre malheureux homme, dont l'amour finissait là...

D'après lui, Clotilde lui aurait dit, au matin :

— Vous n'aurez pas eu une compagne bien longtemps...

Ceci montre bien qu'elle attendait la mort, et, toute résignée que soit la phrase, elle reste épouvantable.

Mais par cette nuit passée à soigner l'agonisante, par les heures sans sommeil faites du ressassement de sa douleur, par ce déchirement que chaque minute nouvelle lui apportait, Comte avait atteint une sorte de paroxysme de souffrance ; et il n'était plus le maître de sa pensée. Il s'opposa violemment

à toute intervention nouvelle des docteurs, affirma que, seul, il savait et pouvait soigner Clotilde, et essaya enfin d'évincer définitivement madame Marie, la mère. Loin de céder, la vieille dame réclama pour elle ce droit, que Comte avait pris, de passer la nuit près de Clotilde. Elle déclara — on était au 4 avril, veille de la mort, — qu'elle ne quitterait plus l'appartement, ni jour, ni nuit. Comte vit dans cette décision sa propre exclusion, et la perte pour lui des heures suprêmes près de la mourante. Il ne le put supporter. Il fit ce qu'il a appelé sa « remontrance » à la mère de Clotilde. Il alla jusqu'à lui dire, — c'est lui qui s'en vante : « Vous aimez votre fille comme un objet de domination, et non pas comme un objet d'affection. »

Madame Marie fit alors appel à son mari, et le pria de la délivrer d'Auguste Comte. Ce fut une scène pénible, dont j'ai souvent entendu le récit. On était à vingt-quatre heures de la mort de Clotilde, et dans la chambre de Clotilde. La jeune femme, toujours muette, était de plus en plus blanche, sur l'oreiller blanc; elle avait la bouche un peu entr'ouverte, et, sous ses lèvres à peine décolorées, on voyait la ligne de ses dents, qui étaient charmantes; elle respirait d'un petit souffle court, suçant pour ainsi dire l'air qui lui manquait. A l'entour de son lit, Comte, sa mère, son père, se disaient, à mi-voix, de dures paroles; ma grand'mère, apeurée, se blottissait près de

Sophie, qui attendait. Le vieux capitaine obtint enfin que Comte le suivît dans le petit salon, où était mon grand-père. La porte se referma sur la chambre de Clotilde, et la mère eut licence de rester près de sa fille, qui mourait.

Dans le petit salon, Comte éclata. Il dit, tout à la grosse, ses amours, son aide pécuniaire, son appui moral, et les droits qu'il tirait de tout cela. Et comme mon grand-père, à tort d'ailleurs, émettait des doutes sur cet amour et sur cet appui, pécuniaire ou moral, Comte le prit brutalement à partie. Il l'accusa d'avoir poursuivi un but infâme en mettant Clotilde en relations avec Marrast, — c'est-à-dire d'avoir voulu s'ouvrir, à lui-même, le *National*, par le moyen de la beauté de sa sœur, — et, n'y étant pas arrivé, de n'avoir plus éprouvé que de la basse jalousie des succès littéraires de Clotilde. Le souvenir de Marrast, jusqu'au lit de mort de la jeune femme, hantait ainsi le malheureux homme.

Mon grand-père avait vingt-sept ans, il était de haute stature, fort et violent. Il lui aurait été facile de céder à la colère contre un agresseur de vingt ans plus âgé, et de faible santé. Il dit simplement à son père :

— Faites-le taire, je vous prie, et faites-le partir...

Il existait une singulière sympathie entre Comte et le capitaine. Le vieil homme avait toujours été sensible aux marques de respect que le savant

témoignait à un soldat peu lettré ; et les petites prévenances de Comte, billets de théâtre, retours en voiture, mots aimables, ne laissaient pas que de l'avoir touché. De son côté, Comte avait élu spécialement le vieillard, entre tous les parents de Clotilde.

Cette prédilection, bizarre dès l'abord, s'explique cependant très psychologiquement. Clotilde, dans ses lettres, parle souvent de sa mère, l'on sait en quels termes, avec quel respectueux amour ; elle parle de son frère, mon grand-père, avec une constante affection ; elle parle aussi de son second frère : elle ne parle pas de son père, si ce n'est à propos de quelque place aux Italiens, et tout banalement. Ainsi, aux yeux de Comte, les parents de Clotilde, — à l'exception d'un seul, — sont des rivaux. Chacun d'eux, — sauf le père, — a une place à part dans le cœur de la jeune femme. Tous donc, — hormis le père, — lui disputeront la place privilégiée qu'il ambitionne, et un seul, — qui sera le père, — pourra éventuellement le défendre contre la famille coalisée. C'est pourquoi il lui est toute douceur.

Quand donc mon grand-père, violemment attaqué, et même diffamé, fit appel à son propre père, il y eut un moment d'incertitude : Comte et le vieillard se souvenaient qu'ils étaient amis. Le capitaine essaya de se retrancher derrière la commune douleur du moment, pour émettre quelques paroles de paix. Mais Comte, une fois déchaîné,

était difficile à calmer, et mon grand-père, une fois buté, inébranlable dans ses résistances. Le capitaine comprit ce qu'il devait, sinon à ses propres sentiments, du moins à son fils et à sa femme. — Il pria Comte de les laisser seuls dans cet appartement, où était sa fille qui mourait.

Alors Comte se jeta à ses pieds, — je tiens ceci très exactement de mon grand-père, — lui prit les mains, les baisa, se répandit en protestations de respect affectueux pour le « digne père de la vertueuse Clotilde ». Il supplia qu'on ne l'éloignât pas à jamais de la mourante; il redit, une fois de plus, l'histoire si vraie, si poignante, de son tardif amour, et il demanda à revoir, ne fût-ce qu'une fois, le visage douloureux de son « éternelle compagne ». Le père de Clotilde fut ému, et, malgré mon grand-père, je pense qu'il eut raison. Il y avait certainement, dans les paroles de Comte, cet accent de vérité qui ne trompe point. Mon grand-père y vit comédie ; nous, qui avons lu ses lettres, nous savons que tout en lui, à cette heure, était sincère. Le capitaine, touché profondément, lui promit de le rappeler avant l'issue fatale.

Comte partit, le 4 avril, sur cette assurance.

Cette nuit du 4 et la matinée du dimanche 5, madame Marie put donc les passer près de sa fille, en dehors du contrôle de Comte. Il est vrai que le lit de sangle, sur quoi elle s'étendit, à côté de celui où haletait Clotilde, avait été prêté par Comte; il est vrai que la plupart des objets usuels, tasse,

théière, veilleuse, dont elle se servait pour soigner sa fille, provenaient du ménage de Comte, et cela suffisait pour rappeler, même lui absent, toute l'influence qu'il avait prise ici. En regardant autour d'elle, pendant ces heures de nuit, elle pouvait, elle, la mère, mesurer le chemin accompli par Comte, sans qu'elle s'en doutât, dans l'intimité de sa fille. Et tous ces soins, tout ce zèle affectueux, cela devait bien se mettre en balance avec sa jalousie, avec même ses injustices. Peut-être, si elle y avait froidement réfléchi, eût-elle jugé qu'une réconciliation, devant Clotilde mourante, valait mieux qu'une rupture définitive, après Clotilde morte. Mais elle n'avait pas la liberté, elle non plus, de réfléchir; elle haïssait Comte d'autant plus qu'elle sentait qu'il lui avait pris, de sa fille, plus qu'elle n'avait cru, et toute la force qui lui restait était pour se fortifier dans cette haine...

Dans la matinée du dimanche, le docteur Chérest revint, qui ne cacha pas que la journée de deuil était venue : Clotilde n'irait pas jusqu'au soir. Un peu après midi, en effet, la malheureuse femme déclina manifestement, et le capitaine Marie, fidèle à sa promesse, envoya prévenir Auguste Comte. Qu'allait-il se passer?

Mon grand-père guetta à la fenêtre du petit salon : quand il vit Comte déboucher dans la rue Payenne, il avertit ses parents. Ceux-ci quittèrent la chambre de Clotilde. Ils cédaient la place, — pour peu de temps, pensaient-ils. Mais Comte ne

les voyant pas, ou feignant de ne pas les voir, fut, d'un trait, du vestibule au lit de l'agonisante; puis, brutalement, il ferma les portes de communication, tira les verrous, demeura seul, — inexpugnablement seul, avec Clotilde moribonde.

Il y eut un silence de plusieurs heures. Madame Marie, la mère, préféra l'affreuse humiliation au scandale de briser la porte, de faire sauter la serrure qui la séparait de sa fille. On attendit. Dans la chambre, Comte monologuait une longue prière. Il a rapporté que, vers trois heures, Clotilde lui aurait dit :

— Comte! souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité...

Lui seul, naturellement, l'entendit. Mais jamais Clotilde, on s'en souvient, ne l'avait tutoyé : le fit-elle, à cette heure suprême? Du moins, le désaccord entre les siens et son ami, leurs disputes jusque sur son lit de mort, et le rapt final d'elle-même par Auguste Comte, rendent vraisemblable, s'il n'est pas véritable, ce cri d'avoir souffert sans l'avoir mérité.

La demie après trois heures venait de sonner, lorsque Comte, tout hagard, rouvrit la porte, permit à la famille de s'approcher : mais, déjà, Clotilde était morte. Les yeux clos s'étaient fermés, devant Comte tout seul...

Ainsi finit cette charmante Clotilde de Vaux. Nulle, plus qu'elle, n'était faite pour prendre bellement l'existence, — gaie, spirituelle, hardie sans cesser

d'être toute féminine, allante en restant nonchalante, bonne aussi, et réellement sans péché, si le péché, pour être commis, veut l'intention ; — et nulle n'eut jamais moins de joie, moins de souvenirs heureux, moins de rayons dans une vie terne. En même temps, foncièrement chaste, de sens rassis, d'instinct bourgeois, elle est, sans le vouloir, l'héroïne du plus romanesque roman, — fille d'une grande dame et d'un grognard en demi-solde, élevée tantôt dans les châteaux de Lorraine, tantôt dans la maison du petit fonctionnaire suburbain, nourrie de chimères sociales par une mère nourrie d'illusions, atteinte, dès l'enfance, de la maladie vague qui devait l'emporter à moins de trente-deux ans ; mal mariée, quoique mariée à son gré, brusquement arrachée au terre à terre de province par les vols, les faux et la fuite de son mari, abandonnée mais non séparée, livrée à elle-même mais non libérée, retombant à la servitude domestique, sous un père avare, une mère sévère, dans un intérieur de gêne ; et puis, soudain, connaissant les grandes passions, aimant Marrast, qui ne l'aime pas, aimée de Comte, qu'elle n'aime point, ballottée d'abord, hésitante, puis, peu à peu, captivée par Comte, cajolée, entourée, affolée, recevant trop de lui, pour oser tout lui refuser, ne lui donnant pas assez pour le satisfaire pleinement, tiraillée entre ses préjugés et son bon vouloir, inclinant un jour vers celui-ci, retenue le lendemain par ceux-là ; écrivant, chemin faisant, les

lettres les plus rares, les plus sages, les plus osées, qui soient sorties de la plume d'une femme, — jusqu'à ce que, rongée de fièvre, épuisée par la maladie, elle laisse tomber cette plume, abandonne son œuvre au chantier, sans avoir le courage de la léguer, ni à son ami, ni à ses parents, et meure, en pleine jeunesse, en pleine grâce, sans murmurer, sans récriminer, par la faute, peut-être, de celui qui, malgré tout, et quoi qu'on en dise, aura été le seul à avoir su embellir la route où elle se traîne, et qui la verra mettre dans le cercueil, aussi pure, aussi charnellement étrangère à lui, que le jour où, pour la première fois, leurs deux chemins se sont croisés. Quelle histoire à raconter ! Quelle scène finale à décrire !... Et l'histoire a été vécue, et la scène finale a été soufferte...

Et à tout cela s'ajoute une extraordinaire aventure posthume, — la pauvre petite femme de lettres, morte obscurément dans son logis mansardé, se muant soudain en l'immortelle Clotilde, et son renom élevé si haut, qu'il en éclipse presque la gloire du maître lui-même. Car, le jour de l'apothéose, dans le temple de l'Humanité « régénérée », l'image de Clotilde, symbole de cette Humanité, sera placée au-dessus de celle d'Auguste Comte, dont le rang seulement est celui de grand prêtre...

Mais, si glorieuse que doive jamais être cette vision de la Clotilde « subjective », elle ne saurait être aussi douce, aussi impressionnante, que celle

de la Clotilde réelle, mourant avant trente-deux ans dans sa chambre de la rue Payenne, près du manuscrit de *Wilhelmine* inachevé.

Aussi, pour terminer ce triste chapitre, je veux plutôt, une fois encore, copier les dernières lignes de la *Lucie*, cette autre image de Clotilde, peinte par Clotilde elle-même, et où la jeune femme semble s'être vue jusque dans sa fin prématurée :

« Elle eût été une mère et une épouse accomplie. Hélas ! en la voyant s'éteindre entre mes bras dans l'âge où l'on doit vivre, j'ai douloureusement apprécié le peu de pouvoir qui est donné à l'homme pour réparer le mal qu'il produit... »

VII

COMTE APRÈS CLOTILDE

La vie publique de Clotilde commence avec sa mort. Dès cette minute, Comte se fait l'apôtre de la nouvelle rédemption humaine, par la vertu de Clotilde. Il aurait voulu pouvoir, sans plus tarder, proclamer sa mystique union. Mais, d'abord, il dut subir une dernière lutte avec la famille Marie; et il dut aussi rechercher les voies et moyens les plus propices, pour amener ses disciples à recevoir congrument l'étonnante révélation qu'il leur réservait.

Le dernier incident ne dura guère, qui mêla une fois encore le nom d'Auguste Comte et celui de la famille de Clotilde. Cette liquidation, toujours pénible à faire, de relations jadis amicales, fut menée en hâte par mon grand-père.

L'enterrement de Clotilde eut lieu le 7 avril, à

midi. La famille Marie acheta au cimetière du Père-Lachaise une concession perpétuelle, où la jeune femme fut rejointe successivement : par sa mère d'abord, en 1848, puis par le second fils de mes grands-parents, mort en bas âge, puis par le capitaine Marie, et enfin, beaucoup plus tard, par un des fils, et par l'unique petite-fille de ce Léon que Clotilde avait tenu sur les fonts de Saint-Paul. C'est devant cette tombe que, chaque année, pendant onze ans, Comte est venu se lire à lui-même les lettres étranges qu'il adressait à l'ombre de son amie; et ce sont ces visites de Comte qui éloignèrent à jamais mon grand-père du coin de terre où reposait sa sœur.

Le lendemain de l'enterrement, mon grand-père pria le docteur Chérest et un autre de ses amis, M. d'Aguiar, de demander à Auguste Comte des excuses, ou une réparation.

M. d'Aguiar était connu de Comte : c'était un positiviste portugais, — il y en avait déjà, — qui, à plus de trente ans, était venu à Paris pour se perfectionner, sous mon grand-père, de quatre ou cinq ans plus jeune que lui, dans les hautes études mathématiques. Il avait trouvé chez son professeur, non seulement la science qu'il cherchait, mais le philosophe dont il était le disciple. A plusieurs reprises, il avait témoigné de vive voix à Auguste Comte son admiration et son respect. On ne pouvait donc rêver intermédiaire plus enclin à la conciliation.

Accompagné du docteur Chérest, il se présenta rue Monsieur-le-Prince, le 8 avril ; ils ne furent pas reçus.

Comte ne voulut désigner qu'un seul représentant, M. Lenoir, qui avait été directeur de l'Athénée durant que lui-même y faisait un cours.

Puisque vous croyez ne pas, — écrivit-il, le 11 avril, M. d'Aguiar, — devoir venir seul chez moi pour les éclaircissements demandés, j'accepte volontiers la voie indirecte que vous me proposez. Je vous offre donc à ma place mon plus intime ami, M. Lenoir 19, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel), bien connu déjà de la famille dont vous êtes l'organe. Ses soixante-sept ans l'autorisent naturellement à attendre votre visite.

En ce qui me concerne, je ne tiens nullement à deux représentants. Il me serait même impossible d'en indiquer un second qui convînt assez à un tel cas. Rien n'empêchera, j'espère, de s'entendre avec le seul M. Lenoir, qui possède toute ma confiance, et dont je ratifie d'avance les explications quelconques.

Cette marche terminera bientôt sans doute, à la satisfaction générale, un incident qui, autant que je puis l'entrevoir, me semble gravement dénaturé d'après une *vicieuse interprétation* de *quelques paroles échappées peut-être à la plus légitime émotion.*

A jamais absorbé par une douleur qui ne saurait avoir d'égale, car je perds plus que personne, mon cœur n'aspire aujourd'hui qu'à s'abandonner librement à sa juste mélancolie, sans y mêler aucune irritation étrangère.

Ces dispositions conciliantes, toujours spontanées

chez l'organe que je choisis, se trouvent donc ici en pleine harmonie avec mes propres tendances.

Votre dévoué serviteur,

AUGUSTE COMTE.

Samedi matin 11 avril 1846 (7 heures).

On voit assez qu'il bat en retraite, et l'on voit aussi qu'il est encore tellement troublé qu'il n'est plus maître de son style. Comment peut-il prononcer les mots de « satisfaction générale », six jours après la mort de Clotilde? Mais cela même indique sa bonne foi, son désir de paix et d'oubli : comme un homme qui s'est enivré, — et lui, il s'était affreusement enivré de douleur, — et qui ne se souvient plus, ni de ce qu'il a dit, ni de ce qu'il a fait, il regarde, étonné, les gens qu'il a offensés, ne demandant qu'à s'excuser, — pourvu qu'après, on le laisse en repos, dans sa misère. Cela est déchirant. Et déchirant aussi, l'alinéa qui suit : « A jamais absorbé par une douleur qui ne saurait avoir d'égale... » C'est ici le leitmotiv, peut-on dire, de toutes les lettres qui sortiront désormais de sa plume. Que ce soit à Stuart Mill, que ce soit à Littré, que ce soit à des intimes comme le docteur Robinet ou Laffitte, la même pensée de désespérance reviendra, et, de la mort de Clotilde à la sienne, il demeurera réellement, littéralement, épouvantablement « absorbé par une douleur qui ne saurait avoir d'égale ».

Peut-être les miens auraient-ils dû se laisser toucher, et, eux aussi, oublier. Mais mon grand-père souffrait encore de l'offense reçue : on ne pardonne guère à vingt-sept ans ; et madame Marie, la mère, saignait du vol, que Comte lui avait fait, des dernières minutes de Clotilde. « Non, — disait-elle à ma grand'mère, — non, jamais je ne pardonnerai à Auguste Comte de m'avoir arraché le dernier soupir de ma fille... » Et ce fut son leit-motiv, à elle, pendant les vingt mois qu'elle allait encore traîner sa vie brisée.

La lettre d'Auguste Comte, lettre d'excuse, ne servit donc à rien, qu'à inciter madame Marie, la mère, à écrire, pour M. Lenoir, mandataire officiel de Comte, un exposé de ses griefs. Cet exposé est fait *ab irato* ; de plus, madame Marie ignorait le point exact où en étaient arrivées les relations de Comte et de Clotilde : son mémoire contient donc des inexactitudes et des exagérations. Mais celles-ci ne portent que sur ce que madame Marie *ne sait pas* ; sur ce qu'elle dit avoir vu ou savoir, il faut la croire, puisque le moindrement du monde qu'elle eût altéré la vérité, M. Lenoir aurait pu la confondre en provoquant les explications de Comte. D'ailleurs, le tout est si bien dit, qu'au point de vue littéraire seul, ce document vaudrait d'être publié.

En voici les passages essentiels, copiés sur le brouillon même de madame Marie. Elle en fit la lecture à M. Lenoir, chez mes grands-parents, devant M. d'Aguiar et le docteur Chérest :

Forcée de défendre nos sentiments de famille les plus intimes contre les imputations calomnieuses d'un homme qui a été notre ami, et qui devrait l'être encore si une passion folle et, je puis dire, brutale n'était venue troubler sa raison et apporter l'effroi au chevet du lit d'une mourante, je me bornerai à exposer les faits.

Cette pauvre jeune femme malade était ma fille et la sœur d'un homme que M. Comte avait plus d'une fois salué du titre d'excellent et d'honorable.

Mais ce jeune homme, honorable en effet, ayant démêlé dans la conduite de M. Comte envers sa sœur des intentions et des vues contraires au respect qu'il devait à toute notre famille, ne craignit pas d'en manifester son indignation en toute rencontre, par une froideur qui contrastait assez avec la chaleur de ses premières relations, lorsqu'il avait cru trouver en M. Auguste Comte un maître digne de son admiration.

Ma fille, d'abord étonnée des prétentions extravagantes de M. Comte, s'en amusa d'abord et s'en chagrina ensuite, parce qu'il en tomba malade à garder le lit.

M. Comte se guérit bientôt et revint chez mon fils, comme à l'ordinaire, trois fois par semaine, passer des soirées où il trouvait toujours ma fille.

Il ne tarda pas à être fixé sur les sentiments de ma fille : elle était trop délicate et trop loyale pour ne pas lui déclarer entièrement la vérité ; il parut s'y résigner, mais nous eûmes tout lieu, par la suite, de nous convaincre qu'il avait voulu nous abuser, ou qu'il s'était abusé lui-même. En effet, sous le voile d'une amitié chevaleresque, il commença de lui adresser de fréquentes lettres ; ma fille nous les communiquait : elles contenaient des folies écrites d'un style singulier dont nous riions ensemble, et, en vérité, cet homme nous rassurait en se livrant ainsi, avec tant de bonne

foi, au ridicule de ses folles inspirations. Plus d'une chose devait me rassurer : il était ennuyeux et profondément raisonneur, ma fille était gaie et elle aimait à rire ; je pensais que, quand elle aurait assez ri à ses dépens, tout serait fini...

Je n'ai pas besoin d'ouvrir une parenthèse pour souligner qu'il s'agit ici des premières lettres de Comte, et des premières dispositions de Clotilde. Il est évident qu'à partir du baptême, c'est-à-dire du moment où les lettres de Comte deviennent à la fois plus passionnées et moins bienveillantes pour ses parents, Clotilde ne les a plus montrées.

Mais madame Marie juge de la suite des relations, d'après les prémisses. Elle poursuit :

Et, en effet, je n'eus pas lieu, un seul instant, de craindre le moindre succès de M. Comte dans ses visées.

Mais un autre malheur nous attendait, foudroyant, et qu'il était impossible de prévoir ni d'éviter.

Ma fille, atteinte depuis longtemps d'une maladie nerveuse, que ses malheurs aggravèrent, avait déjà subi bien des traitements. M. le docteur Chérest, notre médecin, lui donna d'abord ses soins. Il reconnut aisément qu'elle était déjà épuisée par les remèdes autant que par la maladie, et il eut recours aux moyens externes, qui lui réussirent assez bien pour la soutenir pendant deux années dans un état où il y avait une progression salutaire, lente, mais suivie. Enfin, elle était en aussi bon état que possible, si fraîche qu'on ne lui donnait pas son âge, et qu'on la croyait un peu malade imaginaire.

C'est dans ces circonstances qu'elle adopta le méde-

cin de M. Comte, qui ne cessait de le lui vanter ; et comme il se croit, lui, très habile en médecine, il devait suivre le nouveau traitement et s'assurer par là d'une guérison radicale.

Lorsque j'en fus prévenue, le mal était fait, et M. Comte, qui n'avait pu subjuguer le cœur de ma fille, avait tellement fasciné son esprit par une grande apparence de dévouement et des flatteries incessantes qu'il était parvenu à capter toute sa confiance.

Il ne nous restait même plus de moyens pour prévenir les dangers auxquels ma pauvre fille était exposée, entre un médecin qui ne la connaissait pas et un homme assez imprudent pour prendre cette marche sans consulter sa famille.

Enfin, ce médecin, ne connaissant aucunement l'excessive délicatesse de l'organisation de ma fille, non seulement attaqua son système nerveux, mais il lui déchira les intestins par un médicament trop fort pour elle ; et au lieu de calmer sa toux et de détourner l'irritation de la poitrine, il lui donna seulement une maladie de plus, qui augmenta tellement la première, que ma pauvre fille était sans ressources lorsque je la décidai à rappeler enfin son ancien médecin, M. Chérest. Il eut la bonté de revenir sur-le-champ, et lui donna les soins les plus assidus.

J'exprimerais difficilement les tourments incessants que j'ai eus à subir, depuis ce moment, de la part de M. Auguste Comte qui, au lieu de gémir de ses imprudences, en prit plus d'audace, au point qu'il a tenté de m'expulser du domicile que nous avions donné à ma fille, en me répondant brutalement : « *Madame, vous n'êtes pas ici chez vous, vous êtes chez madame de Vaux.* »

Je lui ai répondu qu'il était fou et j'y persiste encore. Mais il est extrêmement malheureux d'avoir à subir, dans de pareilles circonstances, une folie si audacieuse.

Il prétendait avoir été appelé par ma fille, comme protecteur contre moi-même pour empêcher qu'elle ne mourût de faim.

Dans l'infatuation de ses connaissances en médecine, il attaquait le traitement des deux docteurs, et il m'attaquait parce que je soutenais les docteurs. Il profitait de cette circonstance pour éveiller les suspicions les plus effrayantes dans l'esprit de ma fille, et il venait ensuite nous donner ses terreurs comme les ayant conçues d'elle-même. Non ! je ne pourrai jamais dire tout ce que cet homme odieux m'a fait souffrir.

Un soir je veux donner un remède prescrit. Il s'y oppose formellement avec la plus insolente violence Je suis obligée de descendre pour aller requérir l'appui d'un des docteurs, propriétaire de la maison, qui monte avec moi et me débarrasse en un instant de ce forcené.

Poussée à bout et prête à perdre toute mesure, je dis un jour à ma fille devant M. Comte : « Ma pauvre enfant, je ne puis pas te soigner ainsi ; il faut que tu choisisses entre M. Comte et moi. » Je le lui répétai par deux fois, elle ne me répondit rien, il sortit de la chambre triomphant. Alors ma fille me dit : « Je ne puis pas lui dire de s'en aller, mais prie mon père de le lui dire. » Je courus dans la chambre où ils étaient tous les deux, je leur redis les paroles de ma fille, et M. Comte objecta que j'étais seule et qu'il aurait voulu qu'une autre personne les entendît.

Mon mari, poussé à bout comme moi et désolé comme moi, essaya pourtant de lui parler raison, mais il n'y gagna rien, et fut bientôt forcé d'agir d'autorité et de se constituer son gardien pour l'empêcher d'entrer désormais, sans sa permission, dans la chambre de la malade.

Après quelques heures de discussions les plus vives dans lesquelles M. Comte nous injuriait tous, n'ayant

même pas honte d'insinuer que mon fils avait intérêt à la mort de sa sœur, mon mari, pensant qu'il fallait composer pour s'en débarrasser, lui promit de le rappeler avant l'issue fatale.

Le lendemain, mon mari, trop scrupuleux peut-être, voulut remplir ses engagements. Il fit prévenir M. Comte, qui arriva comme un trait sans daigner même remercier mon mari ; il s'enferma dans la chambre de notre malheureuse enfant ; il y resta deux heures durant et il eut l'infâme cruauté de ne nous avertir qu'au moment où elle rendait le dernier soupir. Il n'avait pas senti que la crainte de provoquer une scène nous avait religieusement retenus.

Voilà l'homme de la philosophie positive. Je le dénonce comme un lâche calomniateur et le perturbateur des familles...

Après cette exclamation, dont je lui laisse toute la responsabilité, la mère de Clotilde raconte l'incident dont j'ai dit deux mots :

Un jour, entrant, moi sa mère, dans la chambre où la pauvre malade était au lit, il eut l'audace de me barrer le chemin en me disant : « Madame, j'ai ordre de madame de Vaux de ne laisser entrer ici que les femmes de service. » Je lui répondis, dans mon étonnement : « Monsieur, je serai bien heureuse, dans ce cas, d'être une femme de service, mais je vais m'informer près de ma fille si ces ordres me concernent. » Elle jeta les bras en l'air et lui parla assez sévèrement ; il lui répliqua qu'il avait ses ordres.

« — Mais, mon Dieu ! — reprit-elle, — est-ce que c'était donc pour maman ? »

M. Lenoir jugera si, d'après cette conduite, M. Comte pouvait encore compter pour quelque chose dans la raison humaine.

Au milieu de toutes les affreuses tristesses du moment, M. Comte ne perdait la tête que dans ses rapports avec nous. Il la conservait parfaitement pour sa sûreté et ses intérêts.

Une boîte pleine de papiers avait disparu ; m'en étant aperçu, j'en demandai compte à la garde ; elle me répondit : « C'est M. Comte qui l'a prise ; quand vous n'y êtes pas, il furette partout. »

Ma fille avait du goût pour écrire et elle puisait là ses espérances d'avenir. Dans le moment où elle était tombée malade, elle avait en manuscrit le commencement d'un ouvrage d'imagination. M. Comte le convoitait déjà comme héritage, et il dit à ma fille devant son médecin : « Voulez-vous me laisser votre manuscrit et consentez-vous que je l'arrange pour le publier ? » Elle lui répondit : « Je ne m'occupe guère de mon manuscrit, on en fera ce qu'on en voudra. »

Cet homme si tendre ne craignait pas de présenter à cette malheureuse enfant la terrible idée de sa fin prochaine. Son médecin, voulant parer au mal que cette conduite pouvait faire à la malade, cherchait à remonter ses espérances. M. Comte reprit : « Allez ! vous ne l'abusez pas, c'est une femme trop supérieure, trop intelligente. » Et enfin, le médecin parti, M. Comte revint à la charge et il prit à témoin mon fils et la garde que ma fille lui donnait son manuscrit.

Mon grand-père met ceci dans une note annexée au manuscrit de sa mère :

Je ne sais ce que ma sœur pensa d'une telle insistance, dans un pareil moment ; ce que je sais c'est qu'elle était trop accablée pour répondre. Quant à moi, je haussai les épaules.

Et le mémoire conclut ainsi :

Je lui pardonnerais en considération de sa folie ; mais quant à mon fils, il l'a injurié en l'appelant un ingrat et un menteur. La reconnaissance n'oblige pas à laisser flétrir sa sœur, et le blâme dont mon fils couvrait la conduite de M. Comte n'était pas un mensonge. Mon fils a donc le droit de demander une rétractation.

Cette audition troubla profondément le mandataire de Comte : ce vieillard se trouva effaré comme tous ceux qui, après avoir d'abord admiré le philosophe à travers son œuvre, le voyaient ensuite évoluer dans la vie réelle, avec des façons de maniaque. Et l'émotion profonde, qui passe à travers le récit de madame Marie, la mère, le gagna au point qu'il douta de son illustre ami. Ils eurent, le 13 avril, une entrevue des plus vives, dont Comte s'excusa par lettre dès le lendemain, en suite de quoi, l'histoire du duel fut enterrée.

En même temps, Comte, passant par-dessus son représentant, et même par-dessus son adversaire, se flatta d'obtenir de sa plus certaine ennemie, c'est-à-dire la mère, la restitution et de *Wilhelmine* et de celles de ses dernières lettres qui n'étaient pas dans le coffret auquel madame Marie fait allusion, et qu'elle accusait, elle, Comte d'avoir dérobé.

La vieille dame répondit ceci, qu'elle pria M. Lenoir de faire tenir à Comte :

Réponse à M. Comte.

Trente et un ans de soins, de dévouement et de sacrifices m'ont donné des droits imprescriptibles à la chère dépouille que M. Comte réclame, elle restera dans la famille sans correction ni publication; nos sentiments n'ont pas besoin des jouissances de l'orgueil.

Je conserverai de même tous les papiers qui appartenaient à ma fille. Ils me sont nécessaires dans l'intérêt de sa mémoire.

La justification que M. Comte a choisie lui-même pour son inqualifiable conduite et pour les offenses qu'il nous a faites me donne le droit de me tenir en garde contre l'impudence et la violence qui attaquent son esprit.

Un refus si précis, si douloureux dans son laconisme, ne pouvait être que définitif ; tout autre que Comte l'aurait compris. Mais le désir de posséder *Wilhelmine* brûlait le triste amant ; rien ne le rebutait qui pouvait l'amener au but. Rejeté par la mère de Clotilde, il songea à son auxiliaire occasionnel, le père de Clotilde. Il l'alla trouver. Comme à la veille de la mort de la jeune femme, il se jeta à ses pieds, pleura, supplia. De la même manière, le vieil officier céda : il promit d'agir sur sa femme, d'agir sur son fils. Et il fit comme il l'avait promis. Son intervention provoqua chez mes grands-parents une dernière discussion. A l'autorité de l'époux, madame Marie opposa les droits de la mère : *Wilhelmine* était à elle avant d'être à personne, et le silence même de Clotilde compor-

tait à ses yeux la condamnation des prétentions de Comte. Le capitaine insista : il sentait au fond de lui — et il avait raison — que Comte, lui aussi, avait des droits sur l'œuvre de Clotilde, et qu'il les puisait dans sa collaboration avec la morte, dans ses conseils, dans sa participation surtout à la transformation de la pensée de Clotilde. Mais de tels droits ne se prouvent pas ; ils se sentent ou ne se sentent point. Ni mon grand-père, ni madame Marie, la mère, n'étaient en état de les sentir L'essence de la passion, c'est l'injustice. Madame Marie et mon grand-père, injustement attaqués par Comte, lui refusaient injustement ce qu'il n'avait aucun moyen légal d'obtenir. Et le capitaine Marie échoua dans son effort.

Le débat sans issue était terminé...

La famille Marie, les reproches de la famille Marie cessèrent de disputer à Comte les instants d'une vie, consacrée désormais à Clotilde et à l'œuvre de « réorganisation sociale ». Ainsi délivré, le triste penseur put enfin, sans y être dérangé, s'enfoncer dans les minuties du culte de la morte, en même temps que, sous son inspiration, et dans l'émoi, déjà, d'une partie de ses disciples, il composait, tout d'une haleine, et publiait les quatre volumes de la *Politique positive*, le grand ouvrage.

L'amour pour Clotilde « subjective » fut tel, chez Comte, qu'on peut le considérer comme une longue déraison ; à l'heure où Clotilde a rendu le dernier soupir, la folie, de nouveau, a sauté, et

pour cette fois y demeurer, sur les épaules du grand homme.

Lorsque, par exemple, il écrivait à Edger, en 1857, que les « tableaux de la douloureuse semaine seraient peut-être destinés à doter nos successeurs d'une commémoration annuelle mieux méritée que celle dont nos prédécesseurs honorèrent la Passion chimérique du prétendu fondateur du catholicisme... » il faut bien reconnaître qu'il avait perdu l'esprit. Malgré toute la pitié que j'ai voulu mettre, malgré toute l'émotion que j'ai cherché à communiquer au lecteur, dans le récit de la mort de Clotilde, je n'ai jamais pensé, et je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement penser, qu'il y ait, dans cette fin prématurée, autre chose, hélas ! qu'un épisode commun à tant de familles humaines. La mort de Clotilde est un drame privé : tout entouré qu'il soit d'incidents particulièrement poignants, il reste douloureusement banal. Au contraire, et, quelque opinion que l'on professe sur le Christ et son œuvre, l'heure du Golgotha est un des grands instants de l'Humanité. Et il faut être Auguste Comte pour ne point l'admettre, et il faut être Auguste Comte pour dénier à Jésus le titre de fondateur du catholicisme. Mais on reconnaît là ses petites manies. De même qu'à son dire, c'est Fourier, et non Sturm, qui est l'auteur du Théorème de Sturm, de même c'est saint Paul, et non le Christ, qui a fondé la doctrine du Christ. Ainsi, plus tard, quelque hérésiarque de la nouvelle reli-

gion pourrait-il traiter Auguste Comte de « prétendu fondateur du positivisme », et célébrer Laffitte, ou le docteur Audiffrend, ou M. Miguel Lemos, ou tout autre, comme le seul créateur du genre. C'est du badinage.

Mais, sous ce badinage, il y a une pensée, dont on doit prendre garde. Tout en faisant grand étalage de civilités et d'amabilités à l'égard du christianisme, — force sociale qu'il prétend s'incorporer, — Comte est plein d'hostilité à l'égard du Christ lui-même : c'est là, si j'ose le dire encore, le grand rival. Le prédicateur du sermon sur la montagne, le « prolétaire », si respectueux et, à la fois, si méprisant de toute forme de gouvernement, le grand « féministe » de la femme adultère, de la Samaritaine et de Marie de Magdala, celui-là était trop le devancier d'Auguste Comte, socialiste, politique et moraliste, pour en être facilement accepté. Comte n'aimait pas les antécédents ; — et donc il élimina le Christ ; mais comme il fallait bien que quelqu'un eût fondé cette immense machine catholique, vers laquelle Auguste Comte se tourne si souvent pour l'imiter, il en reporta tout l'honneur à l'apôtre des Gentils, — il ne jura que par saint Paul. Et si l'on se souvient que l'église Saint-Paul est celle où Comte épousa mystiquement Clotilde, on voit que sa philosophie a pris conseil de son amour. Les deux choses sont maintenant inséparables.

Dès ce mois d'octobre 1846, où il rompit avec

M. Lenoir, coupable de « légèreté » dans l'appréciation de sa « vertueuse passion », il compose à la gloire de Clotilde ce qu'il a appelé sa « *dédicace exceptionnelle à son éternelle compagne* ». Il ne la publia qu'en 1851, mais il avait le besoin immédiat de donner ce dérivatif à sa douleur. Il fallait, pour qu'il retrouvât sa faculté de penser, que le trop-plein de son âme se fût en quelque sorte épanché dans un cri de détresse.

Le premier volume de la *Politique positive* s'ouvre par cette dédicace, préambule de l'œuvre nouvelle, en même temps que lamentation d'amour, longue de vingt-cinq pages in-octavo :

A la sainte mémoire de mon éternelle amie
Madame Clotilde de Vaux (née Marie)
Morte sous mes yeux le 5 avril 1846
Au commencement de sa trente-deuxième année.

Reconnaissance — Regrets — Résignation

Noble et tendre victime,

La constante pureté de notre affection me permet aujourd'hui de publier ce funèbre hommage, sans y dissimuler aucunement l'auguste intimité propre à nos dernières semaines.

Après cet exorde, l'hymne se poursuit en texte serré.

C'est d'abord la réminiscence de *l'année sans pareille*, l'année qui va d'avril 1845 à avril 1846 ; puis c'est l'annonce, à l'univers, de leur union mystique ; puis c'est l'aveu fait, par le cons-

tructeur même de la Nouvelle Maison, que tout ce que cette Maison aura d'agréable, c'est à Clotilde autant qu'à lui-même que le monde le devra. C'est pourquoi il est nécessaire que les premières pages du livre soient consacrées à celle de qui le livre procède. Et cela est dit dans un style très supérieur au style habituel de Comte. On en jugera par cette invocation finale, que l'on dirait écrite plutôt par un Chateaubriand, pleurant sur une autre Atala, que par un philosophe s'adressant à une morte :

Adieu, mon immuable compagne. Adieu, ma sainte Clotilde, toi qui me tenais lieu à la fois d'épouse, de sœur et de fille ! Adieu, mon élève chérie, et ma digne collègue ! Ton angélique inspiration dominera tout le reste de ma vie, tant publique que privée, pour présider encore à mon inépuisable perfectionnement, en épurant mes sentiments, agrandissant mes pensées et ennoblissant ma conduite. Puisse cette solennelle assimilation à l'ensemble de mon existence révéler dignement ta supériorité méconnue ! Ton salutaire ascendant ne peut plus être apprécié qu'en me disposant toujours à mieux remplir ma grande mission. Comme principale récompense personnelle des nobles travaux qui me restent à accomplir sous ta puissante invocation, j'obtiendrai peut-être que ton nom devienne inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'Humanité reconnaissante...

Si l'on songe qu'au moment où de tels mots naissaient sous sa plume, Auguste Comte, — dénué d'argent au point de ne savoir pas d'où lui vien-

drait son pain quotidien, — ignorait bien plus encore le nom de l'éditeur aventureux qui prendrait charge de publier son livre ; — et si l'on songe que, cependant, cette immortalité, ainsi promise par un penseur persécuté à une morte inconnue, est sortie, comme il l'a dit, du livre qu'il lui dédiait, on demeure émerveillé, autant par la confiance ingénue avec laquelle cette invraisemblable prophétie est énoncée que par la rapidité avec laquelle, précisément, elle s'est réalisée. Bien peu d'êtres sur la terre ont pu de la sorte promettre l'immortalité, — et encore moins, la donner : et celui-ci, Comte, est le premier à n'avoir pas glorifié une entité, une ombre vaine, devenue presque fiction poétique, mais une femme qui a certainement vécu, certainement souffert, et dont il a véritablement recueilli le dernier soupir avant qu'elle eût trente-deux ans.

Clotilde de Vaux reste, jusqu'à présent, l'unique femme qu'un amant ait imposée tout entière et toute vivante à la mémoire des hommes.

Son effusion mystique rendit un peu de calme à Auguste Comte. Sa douleur en fut, non apaisée, mais canalisée. Il se trouva dès lors assez de force pour répandre, peu à peu, autour de lui, ce rayonnement d'amour posthume, dont il brûlait.

Il consacra désormais son temps, d'un côté, au travail, au parachèvement de l'œuvre dédiée à Clotilde, et, de l'autre, à l'adoration même

de Clotilde divinisée. Il constitua peu à peu, au cours de la première année de deuil, une sorte de recueil de prières quotidiennes qu'il corrigea et rectifia à diverses reprises, et dont il arrêta la suprême version, celle qui nous est parvenue, le vendredi saint 1857.

Jamais fondateur d'ordre n'a rêvé pour ses disciples des journées plus chargées en prières, et, hors qu'Auguste Comte ne se relevait pas la nuit pour chanter *primes et matines*, il n'y a pas de chartreux dans leur solitude, ni de carmélites dans leur cellule, qui aient un plus rigide emploi du temps.

La prière du matin commence à cinq heures et demie et dure une heure.

De même que les offices catholiques sont entremêlés de « morceaux choisis », dirai-je, tirés des évangiles, des épîtres, des psaumes de David, et des versets épars des prophètes, de même l'office positiviste s'émaille de pensées de Comte lui-même, de phrases qu'il a prononcées en telle ou telle circonstance, et de paroles de Clotilde ou d'extraits de ses lettres, — le tout alternant avec des citations espagnoles, italiennes et latines. Triste reliquaire, fait de mots, d'attitudes, d'épanchements, et dont l'ensemble serait tragique, si tout le galimatias qui s'y mêle et l'exagération des prosopopées ne 'coupaient constamment l'émotion. La première lecture produit donc plutôt une impression d'inénarrable cocasserie.

La prière du matin qui, je le répète, dure une heure, se décompose en :

Une *Commémoration* dont la durée est de quarante minutes, à *genoux* devant l'*autel* ;

Et une *effusion* de vingt minutes, dont les cinq premières sont passées à genoux, les dix autres debout, et les cinq dernières, de nouveau à genoux.

La Commémoration se subdivise en :

Un préambule (cinq minutes) ;
Une commémoration spéciale (quinze minutes) ;
Une commémoration générale (vingt minutes).

Et chaque subdivision se sous-subdivise en « images » normales ou exceptionnelles, spéciales ou fixes, principales ou secondaires, d'une manière si compliquée que l'on comprend qu'il faille plusieurs fois sept années pour devenir un prêtre parfait de l'église positiviste, et que le grand prêtre, successeur de Comte, en soit lui-même encore à naître.

Ce que Comte appelle « images », ce sont des souvenirs particulièrement précis qu'il garde ou de Clotilde même, ou d'instants passés près de Clotilde, et qu'il « évoque » selon un rituel approprié. Il y en a trente et une « normales » et vingt « exceptionnelles ». Dans la partie de la prière matinale relative à la commémoration, ou spéciale ou générale, Comte reprend, suivant le jour de la semaine, quelqu'une de ces « images » pour en

faire l'argument de ce que les dévots appellent leur méditation. Et de même que l'Église a, pour ses dévots, inventé des litanies, de même qu'elle a institué le chapelet, où les mêmes mots reviennent, de la même manière, frapper l'âme et y provoquer une effusion d'amour, — de même, Comte a introduit dans ses prières un certain nombre de formules, qui se répètent à intervalles déterminés, dans un ordre immuable et bizarre.

Voici les « litanies » de la prière du matin :

A mon éternelle compagne... *Amem te plus quam me, nec me nisi propter te !*

A l'humanité dans son temple, devant son grand autel... *Amem te plus quam me, nec me nisi propter te !*

A ma noble patronne, comme personnifiant l'Humanité... *Amem te plus quam me, nec me nisi propter te !*

Vergine Madre, Figlia del tuo figlio... Amem te plus quam me, nec me nisi propter te !

Tre dolci nome ha' in te raccolti,
Sposa, madre et figliuola !

Ces prières, il faut y songer, sont consacrées uniquement à Clotilde, ou au perfectionnement moral que Comte a obtenu par le commerce de Clotilde ; — il faut songer aussi que Comte ne croit pas à l'immortalité de l'âme, que donc, il ne pense pas, en priant, s'adresser à une réalité quelconque, fût-elle immatérielle et invisible. Par ainsi, le culte auquel il se livre est du pur fétichisme, mais un fétichisme d'autant plus lamentable que son fétiche, et Comte le sait, n'a de soi aucune puis-

sance, qu'il est tout au plus un fétiche honoraire. Voilà où, en quelques mois, l'abus de la « subjectivité » a conduit le pauvre grand homme.

A ces pratiques intérieures, Comte joignait naturellement, selon les exigences de toutes les religions, les pratiques extérieures et publiques. L'autel où il en accomplissait les rites était la triste tombe de Clotilde de Vaux. Il s'y rendait au moins une fois par semaine, et, pour s'y rendre, suivait, après être passé par l'église Saint-Paul, le chemin même qu'avait suivi le corps de son amie, de la rue Payenne au Père-Lachaise. La sépulture de la famille Marie est à peu près au milieu du rectangle situé à gauche de la grande allée centrale, à quatre ou cinq minutes de la porte principale. C'est là que Comte, toujours aussi endolori, mais chaque fois plus mystique, venait prier, adorer, sangloter. Et, une fois par an, se souvenant de « la lettre philosophique » qu'il avait adressée à Clotilde le jour de sa fête, il composait pour la morte une nouvelle lettre, qu'il dénommait aussi une « Sainte-Clotilde » et que, debout, et seul devant la tombe, il lisait à voix haute, comme si toute une foule pieuse eût été là, pour l'écouter et le comprendre...

Les « Sainte-Clotilde » ainsi lues devant la « sainte » tombe sont au nombre de dix [1], s'échelonnant du 2 juin 1847 au 12 octobre 1856, année

1. Les deux précédentes sont la « Lettre philosophique », de 1845, et la « Dédicace exceptionnelle », qui ouvre la *Politique*.

qui précéda celle de la mort du maître. Leur style, leur développement, leur objet, diffèrent essentiellement des prières. C'est encore un monologue à Clotilde, mais en forme plutôt de méditation mélancolique ; le penseur vient à elle doucement, ainsi qu'un Lamartine au bord du lac fameux, et il rêve près de la tombe, comme l'autre poète sur le rivage. Je dis *l'autre* poète, car il y a ici, dans cette succession des « Sainte-Clotilde », dans cette hymne renouvelée chaque année à l'ombre de la bien-aimée, beaucoup plus de poésie que de philosophie, beaucoup plus de douleur que de folie. C'est pourquoi l'impression en reste affreusement humaine.

Je cite, à titre d'exemple, le début de la première:

La voilà donc accomplie, cette douloureuse année, pendant laquelle un deuil sacré devait empêcher mon cœur de sentir pleinement le charme et le pouvoir de ton éternelle présence !

Ainsi éprouvée et sanctifiée par la mort, notre union est maintenant devenue inaltérable...

Et cette douleur, déjà si pure, va s'épurant chaque année, pour atteindre vraiment une hauteur où, peut-être, nul n'est parvenu.

Mais les « Sainte-Clotilde » s'appellent aussi des « Confessions annuelles » : leur intérêt, à cet égard, n'est pas moindre. Idée étrange, sans doute, et maladive, de venir chaque année raconter à une

morte les menus incidents des douze derniers mois écoulés ; mais il faut nous féliciter que Comte en ait pris le goût morbide. Car, dans ces rapports annuels, dont certains côtés présentent le caractère précis des rapports soumis à leur conseil d'administration par des directeurs de banques, on peut suivre très exactement, et l'évolution de la pensée de Comte, et les premiers mouvements, encore hésitants, de l'Église positiviste, ses premiers disciples hors de France, ses premiers tâtonnements dans l'imitation des cérémonies de l'Église romaine, depuis le baptême positiviste et les « anges gardiens subjectifs » jusqu'à l'excommunication et la canonisation qui s'appelle « incorporation au grand Être ». Tout cela se précise au long des étranges entretiens de Comte et de son amie disparue. Comme il la sent, bien que morte, toujours attentive à ce qu'il fait vivant, il trouve tout naturel de lui rappeler, une fois par an, les péripéties de la récente année ; les « Confessions » éclairent ainsi les côtés obscurs de la grande œuvre poursuivie. L'homme privé s'en vient dire à l'inspiratrice les raisons de l'homme public.

Ma conclusion, que je veux courte, sera donc de montrer, par le moyen de ces documents, tout ce que la nouvelle doctrine doit réellement à Clotilde, et à quelles impossibilités cette influence, pour involontaire qu'elle ait été, a conduit le plus complet penseur du XIXe siècle.

Sa *Politique* prétend, on le sait, donner le

système social définitif. Ce n'est plus d'un contrat social qu'il s'agit, c'est-à-dire d'un accord entre différentes catégories d'êtres humains, mais de l'édifice social lui-même, né fatalement de la suite des révolutions antérieures, et, pour la première fois, apprécié à la faveur des lois découvertes par Comte lui-même.

Énoncer ce programme, ce n'est point difficile, et, sauf suffisance, chacun peut le faire. Le difficile est de le réaliser.

Auguste Comte a cru de bonne foi y parvenir, parce qu'il avait conscience d'en avoir pleinement rempli la première partie, — c'est-à-dire la démolition de l'édifice passé. Après lui, il ne reste évidemment rien des constructions empiriques antérieures, et comme il avait, par ailleurs, trouvé les lois dynamiques de l'Histoire, comme il avait marqué, — après Turgot, il est vrai, — mais sciemment et non fortuitement, les trois phases principales de l'évolution intellectuelle ; comme il avait enfin, lui premier, créé la hiérarchie des sciences et déclaré que la sociologie, la plus haute des connaissances humaines, est une science, elle aussi, et exacte, comme les autres, il s'estimait seul qualifié pour tirer de tout cela les dernières conséquences, — c'est-à-dire, à la fois, et la reconstruction sociale finale, et la morale sociale elle-même.

Il commença d'y rêver dans le temps qu'il rencontra Clotilde : on l'a vu se mettre au travail

dès les premiers mois de leur correspondance. Mais, tout en demeurant convaincu du restant de mission qu'il avait à remplir, il sentit précisément à cette époque que la voie longtemps entrevue s'obscurcissait, — qu'il lui manquait quelque chose pour accomplir sa course. Tout le changement venait de ce que, aimant Clotilde, il ne concevait plus la cité future sans amour. Alors donc, il ne fallait plus que la construction sociale traitât seulement des riches et des pauvres, des aristocrates et des prolétaires : il fallait qu'il y eût, pour lier tout cela, un lien d'amour. Et dans « religion », il y a « lien ». C'est pourquoi il passa de la philosophie à la « religion positiviste ».

Il n'y arriva pas d'un seul coup. La mort de Clotilde le surprit en pleine période de tâtonnements et ce fut cette mort qui l'illumina. Il comprit que tout ce qu'il écrivait depuis un an n'était que de la philosophie, alors qu'il n'avait plus à en faire, — que les temps étaient venus de parler la langue nouvelle, de l'apôtre et du prêtre. C'est pourquoi, — il l'a écrit expressément, — il déchira son travail d'une année, refit tout le début de la *Politique*, donna à l'œuvre la forme que nous lui connaissons.

Or, à présent, où prend-il son point d'appui? Lui qui a écrit : « *Tout est relatif, voilà l'absolu* », — sur quelle base va-t-il étayer sa *Politique*, laquelle, dès maintenant, est une « *Religion* »? On se rappelle sans doute que, certain soir de

mai 1845, étant chez mes grands-parents, il s'écria devant Clotilde, pour Clotilde :

... On ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer...

C'est cette exclamation devenue formule, et érigée en principe, qui va servir de base à la reconstruction sociale. C'est vers elle que Comte se retourne, après une année de gestation, et c'est elle qu'il présente, dans le discours préliminaire de la *Politique*, comme le substratum de la nouvelle doctrine.

Mais cette formule, je le redis encore, c'est de l'*a priori*, du non-démontré, du pas-prouvé. Le principe fondamental de la *Politique positive* n'est donc pas *positif* de soi-même. Comte l'avoue : « la prépondérance continue du cœur sur l'esprit » est un principe « nécessairement subjectif ». Ce *nécessairement* est délicieux ; nous sommes en pleine métaphysique.

Car, à partir du moment où l'on développe un système sur une conception, peut-être fort juste, mais non démontrée par un fait antérieur, ou non démontrable expérimentalement par des faits postérieurs, et que l'on en déduit d'autres conceptions qui s'enchaînent « nécessairement », on ne fait plus de la philosophie positive, on fait de la métaphysique. Je n'en veux pas médire, et Descartes, ni Malebranche, ni Kant ne m'ont jamais paru plus grands ; mais il n'est pas moins vrai qu'eux aussi,

ils ont découvert des principes « subjectifs », et qu'Auguste Comte les en a fortement méprisés. — Il l'a fait un peu trop tôt.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, le voici qui, métaphysicien sans le savoir, part de son principe « nécessairement » subjectif pour construire la nouvelle Maison humaine. On pense bien qu'elle va être légèrement en l'air. Elle va aussi être terriblement disciplinée. L'homme qui, en 1822, avait condamné la liberté de conscience, se devait à lui-même de donner une invariable direction à cette conscience, qui n'a point le droit d'être libre.

Il n'y a, ici, ni exagération, ni manque de respect à l'égard d'un des premiers esprits du dernier siècle. Je dis seulement qu'il s'est trompé quand il a cru que la sociologie est une science exacte, et aussi quand il a cru que la méthode d'induction positive, qui permet de passer d'un certain ordre de faits à un autre ordre d'un degré supérieur, est rigoureusement applicable à la prédiction historique. La connaissance du passé peut donner des vues sur l'avenir ; elle ne donnera aucune certitude. Il n'y a, en sociologie, que des probabilités. Mais Comte n'admettait pas les probabilités, et comme, au contraire, il croyait à l'inévitable destin, il a imposé aux lois sociales une rigidité qu'elles sont loin d'avoir. Voilà son erreur, au point de vue raisonnement.

Comte, qui avait donné l'admirable outil de la

nouvelle méthode d'investigation sociale, l'a donc faussé lui-même. Il a cru, — partant de l'état de civilisation de 1850, c'est-à-dire de l'heure la moins propice pour discerner les tendances humaines, — il a cru pouvoir pousser son regard jusqu'au terme final de la civilisation, et, refusant de s'en tenir à des généralités peut-être acceptables, préciser, lui, l'homme d'avant la télégraphie sans fil, les sous-marins, l'automobilisme et l'aviation, quels seraient, immuablement, les rapports des hommes entre eux, et le nombre des chambres de leurs appartements, et les effectifs de leur gendarmerie, et le chiffre de leurs appointements.

Voilà donc la première erreur de raisonnement. Il en ajouta une deuxième dans la prépondérance systématique du cœur sur l'esprit : mais cela, c'est la faute de Clotilde, et je rentre ainsi dans le cadre de ma narration.

En supposant qu'il eût été légitime de prévoir la société future, jusque dans le fonctionnement de ses moindres organismes, on le pouvait faire d'une manière en quelque sorte spéculative et tout abstraite. Le Verrier, ayant dit qu'à un certain moment on verrait une certaine planète dans un certain endroit du ciel, ne s'en préoccupa plus. Cela arrivait parce que cela arrivait. Comte aurait pu dire : « A telle époque, la civilisation sera telle, parce que telle elle doit être » ; et l'humanité n'aurait plus eu qu'à attendre, pour voir si c'était vrai. — Mais, bien au contraire, Comte

prétend conduire lui-même cette humanité vers cette fin ; et il y prétend, parce qu'il se croit inspiré de Clotilde, parce qu'il veut que les âges futurs sachent ce qu'ils devront à Clotilde. Pour que donc ces âges futurs se soucient de Clotilde, il faut qu'ils l'aiment, il faut que le cœur prime chez eux l'intelligence, il faut que toute la construction sociale repose sur le sentiment.

Ainsi, un principe métaphysique conduit à une conséquence arbitraire. Et ce sera tout aussi arbitrairement, et pour la seule gloire de Clotilde, que Comte va poser les règles de vie dans l'humanité « régénérée ».

Si, philosophiquement, tout est faussé, dans une œuvre de cet ordre, par la substitution du sentiment, c'est-à-dire de l'instinctif, à la science, c'est-à-dire au démontré, je veux bien admettre que la morale y gagne ; mais on voit tout de suite où est le point faible. Puisqu'on parle de morale, qu'est-ce donc que le « bien » social ? que le « mal » social? et si l'on répond : — « le bien est ce qui tend à resserrer les liens de la société ; le mal, ce qui tend à les briser » — on peut objecter : pourquoi faut-il resserrer les liens de la société, et quelle est, de tant de sociétés que l'on nous propose, la meilleure, c'est-à-dire celle dont il soit « bien » ou « mal » de resserrer ou de briser les liens? On n'en sort pas. Pour en sortir tout de même, Auguste Comte, — ce même Auguste Comte qui a rejeté la *Révélation*, c'est-à-dire le

mot d'ordre donné, à l'origine du temps, par le Créateur à ses créatures, — invente une nouvelle « Révélation », au nom de laquelle il soumet l'humanité à une discipline spéciale.

Celle Révélation, elle lui est apportée par les nouveaux dieux, qui sont les grands fétiches, la « positivité » étant complétée par la « fétichité ».

De tous ces fétiches, le plus important, on le sait déjà, c'est le Grand Être. Le Grand Être est l'Humanité dans son ensemble, les morts compris. La conception, ici, est une des plus belles qu'un poète ait jamais trouvées. Tous les morts de tous les temps continuent à vivre, d'âge en âge, non seulement dans ceux qui leur succédent, mais dans les œuvres qu'ils leur ont léguées. Et les vivants, liés à eux par ces œuvres mêmes, sont en quelque sorte contraints de suivre la voie ouverte par les morts. C'est ce qui justifie la magnifique expression du penseur : « Les morts gouvernent de plus en plus les vivants. »

Mais est-ce à dire que cette force de tradition, qui nous vient d'eux, leur donne une personnalité telle, qu'ils puissent, tous ensemble, constituer un Être, l'Être par excellence? Kant a proclamé que toute conception humaine a deux réalités : l'une objective, l'autre subjective ; oserait-il en déduire que la vie subjective soit réelle? Elle est simplement le reflet de l'autre, elle est le rayonnement posthume du labeur de chacun; ce rayonnement, d'ailleurs, s'éteint vite, et si vraiment la vie subjec-

tive était la seule sorte d'immortalité qui soit dévolue à l'homme, ce serait encore une injustice ajoutée à tant d'autres.

Au point de vue abstrait, au point de vue figuratif, au point de vue poétique, il a raison : nous composons tous, morts et vivants unis, un immense corps dont les éléments sont incessamment renouvelés. Mais tout cela n'est qu'une façon de voir; mais rien de tout cela ne constitue un dieu. Tout cela néanmoins constitue le dieu positiviste.

Le catéchisme catholique nous enseigne que Dieu a créé l'homme pour le « connaître, l'aimer et le servir ». Comte, prêtre du dieu nouveau, reprend les trois expressions ; il veut que l'homme désormais connaisse le Grand Être, aime le Grand Être et serve le Grand Être. Et pourquoi? Parce que le Grand Être ou Humanité est spontanément bienveillant. Cela est à savoir. Et nous connaissons tous de pauvres diables, à qui les rouages sociaux ont brisé les reins, et qui ne témoigneraient pas facilement que l'Humanité soit bienveillante.

J'entends bien que, dans la pensée de Comte, le Grand Être nous manifeste sa bienveillance, pour la raison première qu'il ne peut pas faire autrement, puisque, étant de soi, et par définition, le total des efforts accumulés par les générations passées, en vue de la préparation de l'avenir, il ne peut pas ne pas agir favorablement à la génération présente; mais, si juste que soit cette constatation, et si réconfortante par certains côtés, elle ne suffit

pas pour donner corps et vie, et droit à l'adoration, à cet ensemble de volontés éparses, et défuntes, qui ont concouru, sans le savoir, à former le présent de la poussière de leur passé.

Comte n'en veut cependant pas démordre, en vertu de son principe de la prééminence du sentiment sur l'intelligence. Il admet que le côté «altruiste» de l'homme l'emporte sur le côté « égoïste »; que, par conséquent, l'homme mauvais est l'exception ; que, par conséquent, la tendance générale de l'humanité est bonne. Je crois qu'il est plus sage, et même plus positif, de reconnaître, comme un fait d'expérience, cette « insociable sociabilité » qui est bien la caractéristique de l'homme : nous sommes sociables, oserai-je dire, pour tirer du prochain notre plus grand bien personnel, et nous sommes insociables, s'il s'agit de subordonner notre bien au bien d'autrui...

Une fois qu'on a trouvé un dieu, il reste à construire le temple, et à discipliner les fidèles.

Comte s'y employa d'une façon méticuleuse, et telle, que nul ne devait avoir à retoucher, après lui, ni au culte, ni au dogme, ni à la morale, ni à l'organisation sociale.

Jamais la rigidité d'un Calvin, ni l'intransigeance de la Sacrée Congrégation de l'Index n'ont été plus féroces. Le sultan Omar, devant la bibliothèque d'Alexandrie, parlait ainsi :

... Ou tous ces livres disent la même chose que le Coran, et alors ils sont inutiles, ou ils disent des choses

différentes, et alors ils sont nuisibles. Dans l'un et l'autre cas, on peut tout brûler...

On brûla tout. C'est la manière de Comte. Ayant fait un tri dans les productions humaines, et fixé à cent cinquante pour les privilégiés, à cent pour le commun, le nombre maximum des livres à conserver, il conseille la « destruction systématique des immenses amas qui, maintenant, compriment ou pervertissent la pensée ».

Si les propos d'Omar ne sont qu'une boutade, ou peut-être une légende, l'indication de Comte est très réelle, très précise, très stricte. Les œuvres passées, dont la tendance ne concourt pas à la formation de l'esprit humain dans le sens de sa doctrine, sont par cela même dignes du feu ; et les œuvres futures, quelles qu'elles soient, sauf peut-être en matière de sciences appliquées, seront à tout le moins inutiles, puisque l'œuvre de Comte et l'inspiration de Clotilde suffisent désormais.

Tout doit concourir à affirmer la nécessité, en quelque sorte fatale, et proclamée par Comte lui-même, de l'apparition de Comte et de Clotilde sur le monde. Ils sont, l'un et l'autre, les « types » définitifs, élaborés par le lent travail des siècles, et surgis, pour le besoin de tous, à l'heure nécessaire, suivant les vues aveugles, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une fatalité inconsciemment bienveillante. Voilà bien du galimatias : la pensée comtiste y est cependant réellement condensée, et c'est pour le triomphe de cette pensée que le philosophe,

poussé par la logique de l'idée fixe, a longuement développé ses lois morales et ses lois sociales.

Les lois morales sont simples ; elle se résument en une seule, qui est peut-être la plus belle qui soit sortie de la plume d'un législateur :

> Dans l'état positif, — s'écrie Auguste Comte, à la page 361 du premier livre de la *Politique*, — l'idée de droit disparaît irrévocablement. Chacun a ses devoirs, et envers tous ; mais personne n'a aucun droit proprement dit...

Et il précise ainsi :

> ... Nul ne possède plus d'autre droit que celui de toujours faire son devoir...

C'est un grand courage que d'écrire ainsi, — et c'est peut-être pour cela, qu'à l'issue d'une conférence populaire, Jaurès répondait à un vieil ouvrier, qui lui vantait Auguste Comte :

> ... Il n'y a plus que vous à être positiviste [1]...

Il est vrai que le vieil ouvrier a tort. La formule de Comte n'est admissible que si le devoir, auquel on sacrifie tous ses droits, est acceptable. Or, il n'y a qu'un devoir que nous acceptions, c'est celui qui nous est donné par ce qui est plus grand que nous ; et, donc, il n'y a plus que trois sources de devoirs : la Révélation, — l'Instinct, qui est une obscure révélation, — ou la Loi. Ni la Révé-

1. Rapporté par M. Deherme.

lation, ni l'Instinct ne se discutent : on croit ou l'on ne croit pas à l'une, on sent ou l'on ne sent pas l'autre ; mais, dès l'instant que l'on croit ou que l'on sent, on agit avec la soumission qui ne réfléchit plus, et l'on a trouvé son Devoir, tout son Devoir. Quant à la Loi, puisqu'elle est censée être l'expression d'une volonté commune, en recevant d'elle notre Devoir, nous recevons en quelque sorte quelque chose que nous avons fait nous-mêmes, et que nous avons fait dans le but, au fond, de nous être utiles, soit directement, soit indirectement, par le moyen de la collectivité ; et ainsi, en dernière analyse, la loi est née du besoin même de défendre nos droits. Quand donc nous sacrifions ceux-ci à celle-là, nous ne le faisons qu'à bon escient et pour des fins très assurément égoïstes. Or, Comte impose une Loi qui n'est pas née de la volonté des hommes, et une Révélation qui ne sort d'aucun Dieu ; de plus, il fausse l'Instinct humain, qui est de n'aimer qu'un petit nombre autour de nous. Il le transforme arbitrairement en une tendance généralement et généreusement altruiste, dont tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est désirable, mais nullement démontrée.

C'est pourtant au nom de cette tendance, si peu prouvée, qu'il faut que l'homme renonce, sur l'autel du Grand Être, non seulement à tous les droits, mais à toutes ses joies, mais à tous ses plaisirs.

Voici, en effet, les coupes sombres que Comte ne craint pas de lui imposer, dans sa *Politique*, pour

permettre à la société de se constituer suivant son idéal :

> Plus de liberté ni de pensée, ni de parole, ni d'association,
> plus d'égalité dans la naissance,
> plus de journaux, ni même de livres (à l'exception des 150 nommément désignés),
> plus de syndicats,
> plus de souveraineté populaire,
> plus de Parlement,
> plus d'armée,
> plus de colonies,
> plus de propriété littéraire,
> plus d'alcool, ni même plus de vin,
> plus de femmes,
> plus d'actrices.

Les prêtres de l'Humanité seront seuls chargés de distraire le monde par leurs discours, leurs chants, et au besoin leurs danses.

> ... Le clergé, — dit le maître, — peut suffire à toutes les compositions poétiques, phoniques, et même plastiques, en accordant des dispenses partielles et temporaires aux prêtres aptes à ce service exceptionnel...

Ce petit jeu existait déjà en Grèce ; mais au moins y avait-il alors des prêtresses, et qui n'étaient pas trop vêtues. Une si agréable compensation est, *a priori*, proscrite par Auguste Comte.

Quant à l'expression « plus de femmes » dont

je me suis servi dans l'énumération ci-dessus, il faut s'entendre : la femme au contraire existe fort, dans la société positiviste, et elle y occupe un haut rang, mais elle n'existe pas, ou plutôt elle doit de moins en moins exister, par rapport aux hommes; et c'est ici la conception la plus extraordinaire de cette extraordinaire construction sociale.

Dans la dernière partie de son œuvre, Comte, qui se considère comme le modèle humain, se regarde et fait à son image l'homme de la société future. Or, depuis la mort de Clotilde, il est demeuré chaste, non plus seulement parce qu'il a vieilli, mais surtout parce qu'il aime toujours, chaque jour davantage, la disparue. L'image de la morte reste si vivante en lui qu'il ne peut désormais désirer aucune satisfaction charnelle. Quand, d'ailleurs, on a cinquante ans passés, qu'on n'est pas d'une santé très solide, et qu'on s'hypnotise sur le souvenir d'une bien-aimée, il est compréhensible qu'on soit au-dessus des tentations, — que, même, on place son suprême plaisir à n'y pas succomber. Mais vouloir, de ce plaisir à tout le moins négatif, faire l'obligation du positivisme intégral, c'est peut-être connaître mal la nature humaine. Comte, s'il la connaissait, s'en souciait peu : puisque lui, le maître, vivait ainsi, tout être pensant devait y tendre, et puisque leur amour, à lui et à Clotilde, s'était élevé si haut en demeurant si pur, toutes les amours des hommes devaient, de principe, atteindre ce niveau. Il oublie, bien

entendu, les péripéties de « l'année sans pareille » et que, s'il n'est pas devenu l'amant effectif de Clotilde, cela n'a pas été de sa faute. Il oublie : il se voit dans un mirage, et, croyant que, réellement, il a été ce qu'il veut qu'on soit, il proclame et le veuvage éternel, et l'« utopie de la Vierge-Mère... »

Les anciennes religions ont ce qu'on appelle des « mystères », c'est-à-dire des « vérités qu'il faut croire sans les comprendre ». La nouvelle religion veut également que l'on croie à des choses qui nous sont présentement incompréhensibles, mais qui seront comprises par une humanité plus instruite ou mieux avertie ; et c'est ce que l'on appelle des « utopies ». La principale, parce qu'elle nous heurte le plus, est l'utopie de la Vierge-Mère.

Le sujet est si scabreux qu'on me permettra de renvoyer le lecteur curieux aux ouvrages mêmes du philosophe, et notamment au tome IV de sa *Politique*. Je dirai ici des choses en gros. Le progrès social définitif consistera, pense Comte, « à systématiser la procréation humaine, en la rendant exclusivement féminine ».

Cela est plus facile à dire qu'à faire, et Comte ne donne pas la manière. Malgré certaines précisions, il manque de clarté. Au fond, il croit, il veut qu'on croie que l'homme sera un jour tout à fait inutile dans le problème de la repopulation. Il se fonde, on le sent, sur des considérations physiologiques fort incertaines. Il admet et veut que l'on

admette que « chez la plus noble espèce, l'enfant puisse artificiellement résulter de plusieurs autres sources, même matérielles, et surtout d'une meilleure réaction du système nerveux sur le système vasculaire ».

Il trouve que la femme est toute préparée à faire seule ses enfants, « vu le concours continu de trois symptômes spéciaux ». Ces trois symptômes sont : « la minime participation » de l'homme à la fécondation ; l'établissement du flux mensuel ; et enfin l'influence de la mère sur les fœtus.

Grâce à une méthodique éducation « sociolâtrique », la femme aimera tant l'humanité en général qu'elle deviendra mère « spontanément » ; et elle sera d'autant plus la mère de ses enfants que ceux-ci seront « exclusivement émanés d'elle ».

Le plus étrange, c'est que Comte voit là-dedans un « perfectionnement de l'institution du mariage ».

J'aurais plutôt cru que c'en serait l'effondrement. Car qu'est-ce que ce mari qui vivra à côté d'une mère gigogne, dont la virginité demeurera intacte? Et qu'est-ce que c'est que ce père qui ne sera pour rien dans la conception de ses enfants, — et qui le saura?

En vérité, à parler sérieusement, c'est là que tout s'écroule. Il n'y a pas amour où il n'y a pas communion ; il n'y a pas famille où il n'y a pas lien de chair ; et quand bien même il serait vrai que « l'instinct sexuel ne concourt que d'une

manière accessoire (?) et même équivoque (?) à la propagation de l'espèce », et quand bien même la race humaine se pourrait perpétuer dans la réalisation intégrale de l'« utopie » de la Vierge-Mère, il faudrait repousser cette utopie, au nom même des principes que prétend défendre Auguste Comte, — au nom de l'amour comme au nom de la famille.

Au reste, où trouvera-t-on la femme qui, en dehors de l'amour, voudra bien devenir mère, alors qu'elle a déjà si peu de goût, aujourd'hui, à le devenir, par l'amour ?...

Tel est l'aboutissement des longues méditations de Comte. L'homme se dévoue au Grand Être, — et cesse d'être un homme. La femme se dévoue au Grand Être, — et cesse d'être femme, tout en devenant machine à enfants. Comte s'est trop souvenu de la parole de Clotilde, dite dans sa dernière lettre :

... Vous avez tort de croire que l'amitié n'aime pas...

Il y croit à présent, il ne croit plus qu'à cela. Il a horreur, puisqu'il ne les peut plus goûter, des « voluptés de ce monde ». Il proscrit l'amour, en tant que né de l'instinct sexuel, « le plus dégradant des penchants égoïstes ». Il n'y aura plus sur terre qu'une amitié aimante ; il n'y aura plus que des frères et des sœurs qui s'aimeront chastement comme lui, à présent, il aime Clotilde. Et si tout cela est d'une belle, d'une originale poésie, très

captivante par endroits, — c'est, pour un législateur, pour un sociologue, la conception la plus fausse, et, pour tout dire d'un mot, la plus antisociale.

On touche ainsi du doigt l'application directe de l'erreur fondamentale, la prééminence du cœur, et cela est bien, — malgré elle, — la faute de Clotilde. C'est à elle, la jeune et allègre femme, si mutine et si ironique, si avide de liberté, si jalouse de son indépendance, c'est à elle, parce que Comte l'a aimée jusqu'à la vouloir faire aimer de tous, que l'Humanité devra cette doctrine d'une si lourde austérité. Si encore la victime, je veux dire l'Humanité, ne perdait que l'exercice de ses droits, si elle pouvait du moins tranquillement végéter, — l'homme sans épouse, près de la mère sans mari... Mais elle est prise dans un étau terrible, et, toute ligotée qu'elle soit, il lui faut obéir à des lois nouvelles, multiples et tatillonnes.

D'abord, la société est partagée en trois ordres; ce point est amusant. L'ère positiviste date de 1789, et le positivisme rétablit ce que 1789 a détruit. Il y avait, sous l'ancien régime : Noblesse, Clergé, Tiers État. Il y aura, dans l'Humanité régénérée : le Sacerdoce, le Patriciat, le Prolétariat.

Le Sacerdoce a le pouvoir spirituel, absolu, avec le droit d'excommunication, même pour le temporel, comme aux jours de Grégoire le Grand. Il a aussi, non pas peut-être le monopole de l'enseignement, mais le privilège de l'enseignement;

il n'y a de grades que par lui, de chaire officielle que par lui. Le Patriciat a la richesse ; on reconnaît ici la mentalité du temps de Louis-Philippe. « Enrichissez-vous, » disait Guizot. Comte, qui se souvient d'avoir eu Guizot parmi les auditeurs de son premier cours, lui rend sa politesse en lui empruntant sa formule. Le Patriciat sera donc riche ; et ce sera la marque de noblesse. Son office principal sera d'être le banquier du monde ; on reconnaît ici la pensée saint-simonienne. Comte, tout en refusant de s'avouer l'élève de M. de Saint-Simon, n'échappe pas à l'influence du premier maître. Le Patriciat, providence matérielle, sera chef de banque, chef d'industrie, chef d'entreprise commerciale ou agricole. Il aura l'argent, la propriété, les machines. Quant au Prolétariat, il n'aura rien, — que le devoir de se taire.

Car Auguste Comte se méfie de la « tendance du peuple à surmonter les difficultés, en abusant de la puissance du nombre ». Aussi sera-ce surtout

... chez les prolétaires que le sacerdoce *comprimera l'ambition* aussi funeste à leur bonheur qu'à leur devoir. Une soumission habituelle toujours ennoblie par le respect, et souvent émanée de l'attachement, constitue la condition fondamentale de leur office social et de leur dignité personnelle. Pourvu que le Patriciat leur procure une juste sécurité, leur félicité doit surpasser celle de leurs chefs...

Toujours *préservés du déclassement par la distance* qui les sépare des patriciens, ils repoussent spontanément les instigations de l'envie et de la défiance contre

une condensation nécessaire à l'amélioration continue de leur situation et de leur nature...

Il n'y a pas de régime plus aristocratique. Il n'y en a pas non plus de plus tyrannique. Les lois sociales de Comte ne donnent pas à l'homme plus de liberté *que n'en a une pierre qui, livrée à elle-même, subit les lois de la pesanteur*. Cette pierre tombe « librement » dans l'espace. Elle serait bien osée de vouloir s'arrêter en route, ou de vagabonder librement de droite et de gauche ; on lui donne toute « liberté » de tomber : de quoi se plaint-elle? Je n'invente rien : c'est Comte lui-même qui fait la comparaison. L'homme, qui n'a qu'un droit, lequel est de faire son devoir, n'a aussi qu'une liberté, laquelle est de suivre la voie qu'on lui trace. « Cette parole est dure », disaient les Juifs au Christ leur parlant de rédemption; combien plus dure encore est la parole de Comte, qui ne promet, après tant d'esclavage, que la vie « subjective ».

Ces trois castes, séparées l'une de l'autre par des cloisons étanches, ont un lien commun : le culte. A la tyrannie particulière, qui résulte de leur constitution propre, Comte ajoute une tyrannie générale, imposée à toutes les trois. Au nom du dieu Grand Être, le penseur a institué une hiérarchie de *neuf* sacrements sociaux.

De même que le métal s'amincit et s'assouplit en passant par la machine qui le tire et le tord, de même l'être humain, jeté au moule positiviste,

s'y voit malaxé, trituré, épuré et émasculé par la succession des neuf sacrements. Ai-je besoin d'ajouter que Comte n'a pas témoigné ici d'une grande invention? Il a regardé les différents cultes, notamment le culte catholique, et il a imité. Voici :

L'homme naît ; il n'y a pas baptême : il y a « présentation » ; le mot vous a un petit air « ancien testament » qui fait remonter au roi Salomon la tradition positiviste. Le bébé « présenté » reçoit, avec l'imposition d'un nom, la bénédiction du sacerdoce et un lien mystique qui l'unit au « couple artificiel » du parrain et de la marraine.

L'enfant grandit : à quatorze ans (deux fois sept ans), il y a « initiation » ; le terme, cette fois, est emprunté à la franc-maçonnerie. Ce sacrement est donné après un petit examen, gage d'une suffisante instruction religieuse.

A vingt et un ans (trois fois sept ans) l'homme (et non la femme) reçoit le sacrement de l' « admission », c'est-à-dire qu'il est reconnu bon, après dernier examen, à faire partie de la grande armée humaine ; mais cela ne lui sert pas à grand'chose, car il lui faut subir un long noviciat de sept années, et à vingt-huit ans seulement (quatre fois sept ans) il reçoit le sacrement de « destination ». Alors seulement il est autorisé, suivant l'agrément des prêtres, à devenir conducteur d'omnibus, ou marchand de marrons, ou banquier, ou vidangeur. Si toutefois le vidangeur s'est trompé sur sa vocation,

et s'il veut devenir colleur d'affiches, il faudra qu'il retourne au temple, et sollicite le renouvellement, « toujours exceptionnel », dit Comte, de son sacrement de « destination ».

Ces deux formalités n'existent pas pour la femme. Celle-ci, sous le régime positiviste, — et cela n'est pas le plus mal de la chose, — ne doit être que mère et ménagère. Elle n'a donc à être ni « admise » dans la société, ni « destinée » à un office nouveau. Son office naturel lui suffit, et fait sa gloire.

Le jeune homme et la jeune fille se retrouvent pour le cinquième sacrement, qui est le mariage. On sait que le mariage ne sera charnel que dans la période de transition, laquelle durera tant qu'on n'aura pas réalisé l'utopie de la Vierge-Mère. A partir de cette découverte, le mariage restera uniquement chaste. Mais, dans l'un ou l'autre cas, il comportera toujours le veuvage éternel. Ce point est d'une haute grandeur morale.

La galanterie de Comte a dispensé encore la femme du sixième sacrement, que l'on appelle « maturité ». L'homme donc, et l'homme seul, à quarante-deux ans (six fois sept ans) est déclaré « mûr ». Sa longue initiation est terminée ; il est au sommet de sa course, ou intellectuelle ou manuelle : c'est affaire à lui de donner sa mesure. Un délai de vingt et un ans (trois fois sept ans) lui est octroyé pour parcourir sa carrière, blettir et se retirer.

Neuf fois sept marque une heure grave, le septième sacrement, la « retraite ». Une nouvelle fois, le temple se rouvre et, une nouvelle fois, le sacerdoce apporte au serviteur de l'Humanité une consécration pieuse. Par le sacrement de la retraite, le bon travailleur, âgé de soixante-trois ans, est reconnu avoir suffisamment travaillé. Il peut, dans la paix de sa conscience, attendre le moment de recevoir le huitième sacrement. Comte ne dit pas si, dans l'Humanité régénérée, l'âge de la mort sera, lui aussi, un multiple de sept, — soixante-dix — soixante-dix-sept — quatre-vingt-quatre, — et si, après chaque multiple dépassé, on repartira pour un nouveau septennat. La chose serait bien intéressante et digne de susciter des adeptes. Comte ne l'a pas dit, mais sans doute il l'a pensé. Quoi qu'il en soit, ce huitième sacrement, qui ressemble comme un frère à l'extrême-onction des catholiques, s'administre, *in articulo mortis*, et s'appelle « transformation ». On entend assez que le sacerdoce prétend par là aider notre pauvre guenille à se « transformer » d'individualité objective en individualité subjective.

La consolation est-elle bien grande pour un mourant?

Reste un neuvième sacrement, un peu cousin, celui-là, de la canonisation, ou, à tout le moins, de la béatification, et petit-neveu, en même temps, des rites égyptiens. Après que sept années — encore ce chiffre ! — ont passé sur le mort, le sacerdoce,

en grand appareil, fait le procès du défunt. Il examine les actes de sa vie, et les juge. Si le jugement est favorable, et ce sera, d'après Comte, le cas le plus fréquent, les prêtres prononcent l'« incorporation ». Cela signifie que le mort est digne d'être « incorporé » à cette Humanité « triomphante », si j'ose dire, qui est faite de la somme des bonnes volontés éteintes, et qui trace la voie à l'Humanité « militante », dont nous sommes de notre vivant. En même temps que l'« incorporé », les membres féminins défunts de sa famille immédiate, mère, épouse, sœur, s'il y a lieu, et fille, à l'occasion, participent au triomphe final. Tous ensemble, et en y ajoutant même le chien, le chat et les petits oiseaux familiers, — tous ensemble, on les déterre, et, tous ensemble, on les conduit « dans le bois sacré qui entoure le temple de l'Humanité ».

A cet emprisonnement des hommes dans leurs castes, et des hommes dans leur culte public, l'implacable législateur a ajouté la dure règle de la vie privée. Le serviteur de l'Humanité est un croyant en perpétuelles oraisons. Nous avons vu que Comte priait trois fois par jour; ce sera donc la règle pour tous : une heure le matin, une demi-heure le soir, un quart d'heure dans la journée. Prier quoi? L'Humanité et les « anges gardiens », comme nous avons vu que Comte priait Clotilde.

Car la preuve est faite à présent, la vie de l'homme « régénéré », ce sera, non l'Imitation de

Jésus-Christ, mais l'Imitation d'Auguste Comte, après la mort de son amie. De même qu'il a vécu, à partir de ce jour, dans la contemplation d'une « image subjective », de même l'homme vivra dans la vénération de toute sa subjectivité familiale ; — de même encore que le Maître est demeuré chaste, et éloigné de tous plaisirs mondains, n'allant plus au théâtre, ce théâtre qu'il avait tant aimé, ne lisant pas de journaux, et relisant les seuls livres de sa jeunesse, de même le disciple, chastement confit dans un mariage non consommé, n'ira plus au théâtre, refusera de lire les journaux, mais relira, sans se lasser, dans deux mille ans, les seuls livres que Comte lisait déjà.

Dans la société rêvée par Comte, tous les hommes seront des Auguste Comte épurés, et les femmes des Clotilde idéalisées.

Ce miracle, je l'avoue, s'est déjà réalisé, — pour quelques-uns : les positivistes « intégraux » que j'ai eu l'honneur de rencontrer, tous ceux avec qui j'ai eu l'honneur d'échanger des idées, m'ont paru des manières de saints. Mais cela même montre que la société positiviste n'a pas chance de se développer. Le miracle n'est pas une règle, et la règle est le contraire du miracle. Pour suivre la doctrine de Comte, il faut, d'abord, croire, dur comme fer, que tout ce qu'il avance est arrivé ; c'est ici une foi plus difficile à avoir, me semble-t-il, que toute autre foi religieuse quelconque ; puis, cette foi étant acquise, il faut pratiquer outrancièrement

une vertu de la plus rigide espèce : on conçoit que ceux qui y parviennent soient les plus honnêtes gens du monde, mais on conçoit aussi que la graine en reste rare. Comte n'a point compris que l'homme n'est pas né vertueux, et que l'homme ne peut pas, de ses propres forces, le devenir. Les religions, toutes les religions, sont fondées sur la bassesse initiale de la nature humaine, et les religions, toutes les religions, ont un but commun, qui est la rédemption, soit par le moyen d'un Médiateur, soit par la volonté directe de l'Être.

Mais entendez ce novateur qui dit aux « prolétaires » :

Restez pauvres, parce qu'il n'est pas bon de désirer d'être riches ; soyez doux, parce qu'il n'est pas bon d'être brutal ; aimez-vous les uns les autres, parce qu'il n'est pas bon de ne pas aimer, — et refusez-vous tout plaisir, toute joie, tout délassement, en dehors de la petite nomenclature que j'ai bien voulu vous accorder...

Au nom de quoi, au nom de qui, parle cet homme? Si c'est au nom d'une Révélation nouvelle, qu'il le prouve ; si c'est, comme il prétend, au nom des instincts mêmes de l'animal humain, tout l'univers lui criera qu'il se trompe.

En considérant les choses au point de vue purement terrestre, — et c'est le point de vue que Comte prétend avoir, — il n'est qu'un régime social possible : celui qui est basé sur le libre exer-

cice des facultés humaines, la liberté de chacun étant, comme disent les Droits de l'Homme, limitée par la liberté d'autrui.

Toute doctrine donc sera mauvaise, qui contrecarrera ce libre exercice. Et c'est pourquoi j'ai dit que la doctrine positiviste, applicable à quelques-uns, magnifique chez quelques autres, est, en dernière analyse, une doctrine antisociale.

Non seulement Comte ne s'en doutait pas, mais il avait l'illusion de penser que, dès son vivant, grâce à la confiante adhésion du petit groupe qui l'entourait, il jetait les bases durables du culte nouveau et qu'en présidant, de solennelle façon, aux cérémonies de sa religion, il accomplissait réellement, lui premier, l'office de grand prêtre de l'Humanité, l'office sacré que, de générations en générations, d'autres grands prêtres, ses successeurs, se transmettraient pour le bonheur du monde, jusqu'à la consommation des siècles... Il mettait son trône, ce modeste fauteuil de la rue Monsieur-le-Prince où Clotilde s'était assise, plus haut que le trône de Pierre, et chaque action rituelle, accomplie par lui au nom du nouveau dieu, lui semblait un indice de victoire prochaine.

Au nom du passé et de l'avenir, — s'était-il écrié, le 19 octobre 1851, en terminant un de ses cours, — les serviteurs théoriques et les serviteurs pratiques de l'Humanité viennent prendre dignement la direction générale des affaires terrestres, pour construire enfin la vraie providence morale, intellectuelle et matérielle...

Et il croyait que c'était arrivé, parce qu'ayant mis sur sa manche un brassard vert, il avait, devant deux ou trois amis, officié « pontificalement ». Et, par le moyen de ses « Sainte-Clotilde », il venait conter, chaque année, à l'ombre chère les pauvres petits résultats, si précaires, dont il faisait un trophée triomphal.

Voyons-le, par ces « Sainte-Clotilde », dans l'exercice de ses fonctions.

La cinquième, écrite en mai 1849, annonce que le grand tournant de l'histoire positiviste est franchi ; il ne s'agit plus, désormais, de philosophie positive, mais bien de Religion de l'Humanité :

Cette qualification finale est assez accueillie déjà pour que je doive me féliciter d'avoir osé joindre dignement le nom à la chose...

D'avoir osé... On voit que, lui-même, il hésita comme si, au fond de son être, il avait senti la réprobation de ses grands « précurseurs », Bacon et Condorcet

Mais le pas franchi, il va d'un cœur léger. Il a célébré « dignement » le premier mariage positiviste. Et il n'en faut pas rire, tant l'on sent une réelle, une profonde, une pure émotion dans le retour qu'il fait vers Clotilde, au moment que ces jeunes gens reçoivent de lui « la loi du veuvage éternel, en mêlant leurs larmes à celles de tout l'auditoire » :

... Les miennes — ajoute-t-il — me suffoquaient

trop pour me permettre d'invoquer ouvertement ton saint nom. Mais ce silence expressif fut bien compris...

Pauvre grand prêtre ! Y a-t-il autre chose, au fond de sa religion, que cette ombre de Clotilde, qui vit en lui, et à qui il revient toujours ?

La « confession » de l'année d'après montre le penseur en situation de curé enterrant son prochain. Il s'agit des funérailles de Blainville, et le malheur veut que Comte n'y avait été nullement invité. Suivant sa coutume de se brouiller avec tout le monde ou, du moins, avec tous ceux qui ne lui étaient pas aveuglément soumis, il avait réussi à se mettre mal avec le grand naturaliste, à qui il devait tant. Et donc Blainville pensait bien qu'il s'en irait à sa dernière demeure sans le secours de son ancien ami. Mais il y avait, pour celui-ci, une trop opportune occasion de montrer au siècle le personnage qu'il était devenu. On le vit, à l'heure des discours, s'approcher de la tombe, et, sans être prié, faire aux assistants la surprise d'un sermon positiviste. Il jugea Blainville, le jugea de haut et sans aménité, blâma sa méthode, et puis parla de soi, en parla bien, vanta sa doctrine, étonna, choqua et s'en alla...

Dans la « Sainte-Clotilde » suivante, qui est donc la septième, on le voit inaugurant la « confession positiviste ». On sent que tout le catéchisme va y passer. Et en effet, c'est dans cette septième « Sainte-Clotilde » qu'il « systématise » l'institution « décisive » des anges gardiens. Chaque individu

aura désormais trois anges qui seront, d'abord, l'ange maternel, et ensuite, suivant le sexe du fidèle, deux anges complémentaires, appartenant à l'autre sexe. Que si l'on demande comment ces anges peuvent apparaître et vous guider, je répondrai que Comte, qui avait été fou, savait de quelle manière on évoque des images. Il donne le moyen de le faire d'une façon qui montre bien qu'il n'avait pas cessé d'être visionnaire :

Nos souvenirs intimes — dit-il dans sa *Politique* — deviennent à la fois plus nets et plus fixes, quand on détermine assez le milieu inerte avant d'y placer la vivante image...

Et il précise ainsi dans le *Catéchisme positiviste* :

Je vous conseille... de décomposer cette détermination extérieure dans ses trois parties essentielles, en procédant toujours du dehors au dedans suivant notre principe hiérarchique. Cette règle de culte consiste à préciser d'abord le lieu, puis le siège ou l'attitude, et enfin le costume à chaque cas spécial. Quoique le cœur puisse d'abord s'impatienter d'un tel retard, il en reconnaît bientôt l'intime efficacité, quand il voit l'image chérie ainsi acquérir graduellement une force et une netteté qui semblaient d'abord impossibles.

C'est une recette pour faire « apparaître » les morts. Remarquez que toute la « vie subjective » est là dedans, et que nous ne vivrons qu'autant que nos successeurs voudront bien nous situer « dans le milieu inerte », en procédant comme il

est dit ci-dessus « du dehors au dedans »... C'est une vie bien précaire...

Avec la huitième « Sainte-Clotilde », on arrive aux vrais mystères originaux de la nouvelle Église. Comte a enfin l'occasion d'appliquer ses principes sur le mariage chaste.

Un ouvrier *canut* de Lyon s'étant trouvé sans doute en une situation telle qu'il ne pouvait se marier que chastement, le grand prêtre l'encouragea fort à le faire, et put ainsi présenter au monde un époux qui n'était qu'un frère. Il en prit occasion pour « régler » la procréation humaine, « qu'aucune religion n'avait abordée ». — L'utopie de la Vierge-Mère était trouvée.

L'année d'après, étant devenu tout à fait pape, il procéda, à l'égard de Clotilde même, à la cérémonie de son Incorporation au Grand Être. Il y avait sept ans que la bien-aimée était morte : le temps était venu de la juger, et, si elle en était digne, de l'admettre au Panthéon positiviste. Auguste Comte, époux mystique, exposa donc à Auguste Comte, grand prêtre, les titres de Clotilde, et, après cet examen, Auguste Comte, époux, fit connaître à la bien-aimée, par le moyen de la huitième « Sainte-Clotilde », qu'il n'avait « pas craint de ratifier avec maturité, comme grand prêtre de l'Humanité, la décision précoce », que lui avait inspirée l'affection privée.

Tout cela est dit avec le plus grand sérieux, la plus magnifique inconscience.

Avec le même sérieux, la même inconscience, Auguste Comte expose à l'ombre de Clotilde comme quoi, en qualité toujours de grand prêtre, il a écrit, d'un côté, au Tsar, et, de l'autre, au Grand Turc, pour les mettre au courant de la nouvelle religion, et les inciter à s'en inspirer. Du sceau pontifical, on passe à l'encyclique.

Les « Sainte-Clotilde » suivantes n'ont pas d'aussi rares trouvailles. Comte a parcouru sa route, il n'a plus qu'à se répéter.

Mais à se répéter qu'il est grand prêtre, et que Tsar et Grand Turc, ne plus ne moins que le général des Jésuites, sont justiciables de sa férule, il en vient à ne plus considérer que lui-même dans le vaste univers. Nous touchons à la folie d'orgueil : il ne voit pas, — et il l'écrit en toutes lettres, — philosophe passé ou futur qui soit aussi grand que lui :

De consciencieux adversaires m'ayant élevé publiquement au niveau d'Aristote et de Platon, et même déclaré supérieur intrinsèquement à tous les philosophes, anciens et modernes, je puis alors te dire sans présomption (il s'adresse à l'ombre de Clotilde) : Aristote et saint Paul sont par toi combinés !

C'est-à-dire que, non seulement il est le plus grand des philosophes, mais il est aussi, *par la grâce de Clotilde*, le plus grand des moralistes religieux. Et c'est pourquoi il se trouve sans successeur possible.

Il termina sa douzième et dernière Confession

après avoir arrêté, recopié et signé ses dispositions testamentaires. — Bien qu'il se donnât encore au moins onze ans à vivre, puisqu'il fixe à l'année 1867 l'époque de la publication de sa *Philosophie première*, il semble cependant que quelque chose en lui parlât d'une fin prochaine. On le sent dans cette suprême évocation à son amie, — résumé en quelque sorte de tout ce qu'il doit, de tout ce que l'Humanité devra toujours à Clotilde de Vaux :

A mesure que s'installe la religion dont la Postérité t'attribuera la fondation autant qu'à moi, je sens combien tu serais maintenant précieuse au Positivisme, où le besoin d'une digne plume féministe devient aujourd'hui prépondérant... Tu fus à ton insu la femme la plus éminente de cœur, d'esprit et même de caractère que l'Histoire universelle m'ait jusqu'ici présentée. Outre ta propre influence sur la postérité, directement exercée envers le public occidental, tu devais aussi concourir, dans une sphère plus intime, à l'avènement de la régénération finale, par un digne effort du vrai salon positiviste. Mes récentes espérances de le voir bientôt surgir du dernier mariage (positiviste) me font spécialement sentir la perte de sa meilleure présidente, qui ne sera pas plus remplacée à cet égard que pour son principal office...

Ce sont les dernières paroles publiques adressées par Comte à son amie morte. L'ayant écrite les 12, 13 et 14 octobre 1856, il vint lire sa douzième « Sainte-Clotilde », au cimetière du Père-Lachaise, le mercredi 22 octobre. Tout seul devant la « sainte tombe », dans ce triste jardin parsemé de pierres

blanches, dont les coins verdissent de mousse, dans l'effeuillement des arbres rares que l'automne dénudait, il dit, une fois de plus, à celle dont il se souvenait toujours, et sa gloire de pontife, et sa douleur d'amant...

Moins d'un an après, le 5 septembre 1857, il mourait.

Déjà Stuart Mill, Littré, Blignières, effarés devant le nouveau dogme, s'étaient éloignés de lui : l'on peut dire qu'il n'y avait plus, à son lit de mort, que des comparses.

Mais ce n'est point parce que lui-même, et volontairement, a fait comme le vide autour de lui ; ce n'est point parce que lui-même, et de gaîté de cœur, s'est enfoncé dans l'erreur trop chère, — qu'il faille n'admirer point tout ce qu'il nous a laissé d'admirable.

Il nous a laissé une nouvelle méthode de penser, une façon nouvelle de comprendre, non seulement l'histoire, mais très assurément le mouvement social humain. Quelques-uns, avant lui, avaient pressenti les lois qu'il a précisées; d'autres, et nombreux après lui, les ont appliquées ; mais s'il n'était pas venu, qui donc nous les aurait données? Cette union des morts et des vivants, cette dépendance des vivants aux morts, par quoi s'expliquent le traditionalisme et le déterminisme, au sens le plus élevé du mot, qui les aurait enseignées, si ce grand esprit n'y avait apporté son premier rayonnement?

Nous, qui avons été élevés par d'autres grands

esprits, venus plus tard, nous ne devons pas oublier que toute leur hardiesse de pensée, toute leur originalité même, procèdent des théories d'Auguste Comte, dont ils ont tiré, pour nous, tout le suc. Nous devons nous souvenir que la splendeur de leur enseignement est sortie de l'œuvre de Comte. S'il n'y avait pas de foyer lumineux, il n'y aurait pas de lumière dans les diamants.

Les bienfaits du philosophe, par la clarté qu'il a mise en nous, restent historiquement immenses.

Et, tout demi-fou qu'il ait été, il est réellement plus qu'un ordinaire penseur. Il a voulu, suivant sa belle expression, laisser autre chose qu'un « stérile amas de vérités ». S'il s'est trompé dans sa recherche de la meilleure formule sociale, cependant — et c'est ici pour finir que l'on retrouve Clotilde — il a imprimé au mouvement social futur un tel souffle d'amour, il s'est donné lui-même si ardemment, cherchant tout ce qui était bon ou épuré en lui pour le proposer en exemple, que, même sur les décombres de sa *Politique* avortée, il demeure comme un des plus hauts moralistes qui soient.

Et plus encore, il a senti qu'il ne pouvait y avoir de société durable, si la femme n'était restituée à sa mission d'affection, si la femme n'intervenait entre les rouages sociaux pour y apporter la paix des familles, la paix des cités, et préparer par là l'universelle paix entre tous les peuples [1].

1. Ceci, je l'ai écrit avant la guerre ; malgré la guerre, je le pense encore.

Et enfin, il a atteint un degré d'amour auquel il ne semble pas qu'un autre homme ait jamais monté. Il a innové dans une matière où, des sensuels aux mystiques, il paraissait que toute la gamme des sentiments avait été depuis longtemps déflorée. Celle qu'il a aimée vivante, il l'a plus encore, si l'on peut dire, aimée morte. C'est pour elle, c'est en pensant à elle, qu'il a trouvé les admirables conceptions du veuvage éternel et du mariage subjectif, c'est-à-dire la perfection dans l'union des âmes. Pour elle, il a puisé, dans sa timidité d'homme isolé, dans sa rudesse de professeur, dans sa gaucherie de philosophe rêveur, des trésors de sensibilité, des délicatesses d'attention, qui ont adouci à la charmante femme les tristes mois de sa maladie. Pendant le temps très court qu'il l'a aimée vivante, il lui a donné le réconfort de ses soins, de sa tendresse, de son adoration, et pendant les onze années qu'il l'a aimée morte, pendant les onze années qu'il a été seul en apparence pour accomplir son œuvre, mais où, en vérité, il ne cessait de communier avec elle, il lui a tressé les plus rares couronnes, il lui a chanté les plus purs cantiques, et il a impérativement forcé l'Humanité à accoler pour jamais les deux noms de Clotilde de Vaux et d'Auguste Comte.

Cette constance dans la fidélité posthume est presque surhumaine. Car, — si nous parlons de nos morts, si nous les pleurons, — en fait, nous ne les aimons plus sur la terre. J'entends que le sentiment

de l'irréparable nous conduit à l'acceptation de l'irréparable ; ce point acquis, nous arrangeons notre vie, d'abord à côté des morts, puis loin des morts, puis sans eux, puis, il faut bien le dire, presque contre eux. C'est un lieu commun littéraire que de montrer l'effroi, le trouble, et, finalement, la résistance de ce mari, de cette femme, de ce fils, dont l'époux, dont l'épouse, dont le père ou la mère, soudain réapparus, revendiquent une place au foyer de famille. — Il n'y a plus de place au foyer pour les morts. — Loi dure, dont l'injustice n'est admissible que parce que, tous, nous la subirons...

Et un seul homme a fait dévier cette loi. Une seule femme, et c'est Clotilde, aurait pu reparaître, après un an, après deux ans, après dix ans ; elle aurait pu, à tout moment, rouvrir la porte de la rue Monsieur-le-Prince, et dire :

— Mon ami, me voici, je reviens : me voulez vous toujours?

Auguste Comte, à tout moment, aurait répondu :

— Vous me retrouvez, ma bien-aimée, comme vous m'avez laissé. Mon cœur est aujourd'hui pour vous ce qu'il était il y a onze ans. Reprenez auprès de moi une place qui, depuis votre départ, est demeurée la vôtre...

C'est ici vraiment l'amour exceptionnel, l'amour définitif.

Mais une telle tendresse, par sa ferveur même, pouvait faire douter des relations réelles des deux amants.

Pour moi donc j'aurai mené mon travail à bonne fin, si, après qu'on m'aura lu, on veut bien reconnaître que cette Clotilde de Vaux, dont la main a pris si fortement le cœur du philosophe, n'a rien donné en échange, — que son sourire, son esprit ingénu et sa reconnaissance.

FIN

Achevé en février 1914.

TABLE

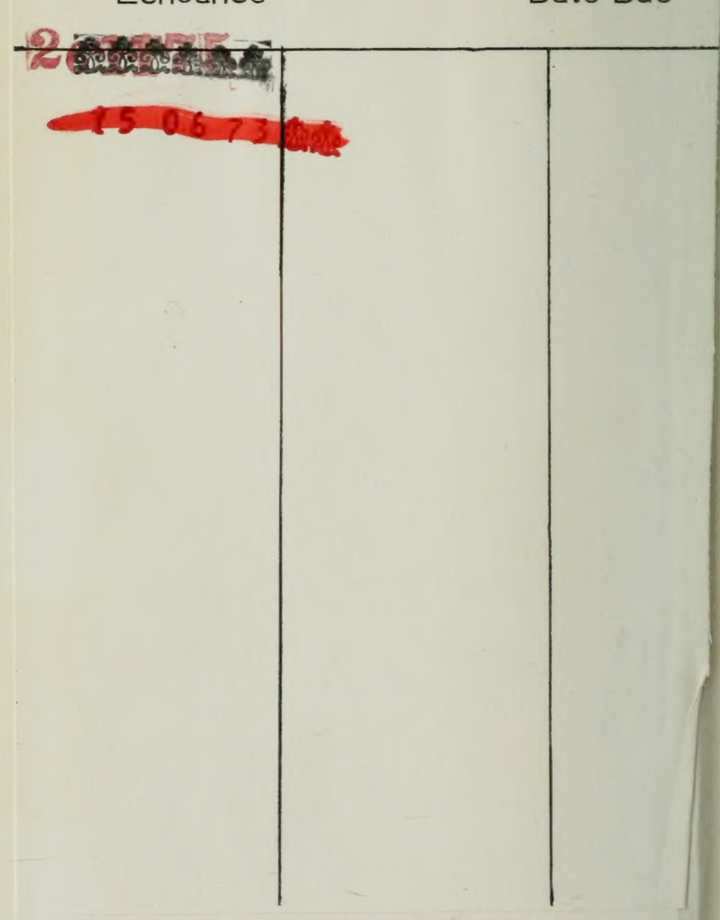
Paris. — Imp. L. POCHY, 52, rue du Château. — 63-1-20.

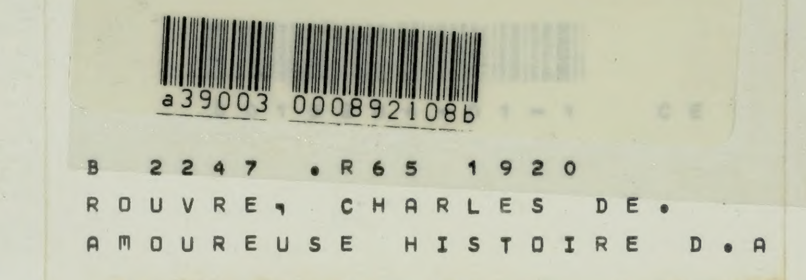
6536 4

CE B 2247
.R65 1920
COO ROUVRE, CHAR AMOUREUSE HI
ACC# 1013844

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of O
Date Due




a39003 000892108b
B 2247 .R65 1920
ROUVRE, CHARLES DE.
AMOUREUSE HISTOIRE D.A